

L'APOTRE



RUINES D'UN VIEUX MOULIN

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

JUIN 1929

TEXTE

PAGES

433 — L'immigration.	THOMAS POULIN
434 — Au téléphone.	MARY FLORAN (<i>Foyer-Revue</i>)
436 — Une " gaffe "	P. LINGEON
437 — Le voleur de Nieuport.	
439 — La Fontaine converti par un vicaire de Saint-Roch.	H. COUGET (<i>La Semaine religieuse de Paris</i>) AUFRESNE (<i>L'Etoile Noëliste</i>)
444 — Piquante aventure.	
448 — Un sermon à l'hôtel de Rambouillet.	
450 — La promenade du bon Dieu.	
450 — Je vous salue, Marie (<i>poésie</i>).	PAULINE BRUNO
451 — Dollard n'est pas mort !	M. l'abbé ÉMILIE GAUTHIER
458 — Newton.	
461 — Éphémérides canadiennes . mai 1929.	
464 — La machine humaine au temps des vacances.	LE VIEUX DOCTEUR
465 — Le mouchoir.	DR RAOUL BLONDEL (<i>La Maison</i>)
467 — Souvenirs d'enfance.	JEANNE LE FRANC
468 — A mon fuseau (<i>poésie</i>).	Mme TESTU
468 — Boîte aux lettres.	JEANNE LE FRANC
468 — Ce n'est pas moi.	(<i>L'ami des enfants</i>)
473 — Pour s'amuser.	
474 — Anita (<i>feuilleton</i>).	M. DELLY

ILLUSTRATIONS

439 — Vue aérienne d'une partie de Québec.
447 — Un troupeau de bisons dans l'Ouest canadien.
449 — Des chiens flairant un gibier.
460 — Un des nombreux châteaux des Mille-Iles, Ont.
461 — L'hon. J.-E. Ouellet.
463 — Vue d'une partie des 105 marsouins pris dans la " pêche " de M. Lizotte, à la Rivière-Ouelle.
480 — L'arrivée d'une barque de pêche à Sydney, N.-E.

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année

" L'Apôtre est " imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME X

QUÉBEC, JUIN 1929

N° 10

L'immigration

LES débats sur l'immigration au Parlement fédéral semblent avoir pris cette année une nouvelle tournure.

L'ensemble général des discours, des discours de ceux qui sont le plus intéressés et qui peuvent donner l'orientation, nous donne franchement l'impression que les idées se modifient à ce sujet.

Il ne s'agit plus tant, on le voit, de chercher à verser au pays le plus d'étrangers possible, mais bien d'atteindre un équilibre qui corresponde à notre pouvoir d'absorption.

Il est vrai que les crédits ordinaires ont été votés, mais avec moins d'enthousiasme que d'ordinaire, puisqu'on ne s'est pas caché pour dire que le régime actuel n'est pas normal. On y a ajouté, ce qui sonne une bonne note, \$1,300,000 pour aider aux Canadiens à s'établir sur des terres canadiennes.

En plus, nous avons pu voir les députés de l'Ouest apporter la véritable opinion de cette partie du pays : il ne faut pas importer un trop grand nombre d'agriculteurs sans quoi on s'expose à mettre en péril la situation de ceux qui sont déjà établis là-bas. Ils ont mis le Parlement en garde contre la surproduction du blé et il était temps que cela se fasse, car on sait qu'il y a actuellement surplus de blé et que la récolte prochaine, à moins de catastrophe, sera excellente, ce qui accentuera vraisemblablement la crise commencée.

* * *

Le blé est comme tous les autres produits : si on en met de trop grandes quantités sur le

marché, il ne trouve pas preneur et c'est la dégringolade des prix qui s'en suit. Une crise du blé entraîne avec elle une crise dans tous les autres domaines.

Alors, si on prévoit que nous avons déjà dépassé le point de production, on doit croire aussi que ce n'est pas le temps d'augmenter sur une grande échelle la culture du blé.

Ceci ne veut pas dire qu'il faut s'interdire l'exploitation de nouvelles fermes et même la culture du blé sur ces fermes : mais il faut se diriger vers un classement des sols et trouver quels sont ceux qui peuvent donner une culture mixte. Une fois cette enquête faite, il faut activer la culture mixte qui constitue la meilleure soupape contre les crises.

Si on veut quand même augmenter la seule culture du blé, on aura sûrement des difficultés qui entraîneront bien des découragements. Et on verra les moins aptes à la culture du sol abandonner la terre pour nos villes canadiennes et américaines.

La crise du blé aura du fait créé dans les villes une crise de chômage.

Étant donné la situation telle qu'elle semble se préparer, nous ne nous étonnons plus que les représentants de l'Ouest ne soient pas en faveur d'une immigration sur une grande échelle. Nous comprenons que M. Forke, le ministre actuel de l'Immigration et de la Colonisation, quoiqu'il soit tirailé de toutes parts et par Londres qui veut se débarrasser de ses chômeurs, et par les compagnies de transport qui cherchent du trafic, et par certains gros intérêts qui veulent se procurer une main d'œuvre à bon marché, dise que le temps sera bientôt arrivé où le Canada devra imiter l'exemple des États-Unis et ne faire qu'une

immigration correspondante au pouvoir d'absorption du pays.

* * *

Il n'y a pas qu'au Parlement où les idées se modifient. La presse elle-même, d'une manière générale, semble vouloir qu'on ne répète plus les erreurs du passé. Il y a bien quelques exceptions s'attachant encore mordicus à une grande immigration, parce qu'elles y voient le soulagement du Royaume-Uni et une consolidation de l'Empire.

Consolons-nous-en, car sur ce point comme sur les autres, il sera toujours bien difficile d'obtenir une unanimité complète.

Ce contre quoi on s'oppose le plus ouvertement dans la presse anglaise du pays, c'est contre l'immigration primée. Un correspondant du *Star* de Toronto s'élevait dernièrement contre ces primes à l'immigration. " Plus nous avons dépensé pour activer l'immigration, disait-il, moins notre argent nous paraît avoir rapporté. De 1902 à 1907, le Canada a dépensé un peu moins de \$4,500,000 pour aider l'immigration de 786,000 personnes ; de 1922 à 1927, il a dépensé près de 14 millions de piastres pour faire venir 662,000 immigrants de moins bonne qualité. La leçon est claire, ajoute-t-il. Abolissons l'immigration primée. Réduisons nos services d'immigration. Apprenons au monde que le Canada accueille les Européens et les Américains sains de corps et d'esprit qui veulent s'établir ici, mais qu'il tient la barrière fermée aux gens tarés et à ceux qui veulent tout avoir pour rien."

On voit que ce Monsieur n'est pas opposé à l'immigration, mais qu'il veut une immigration normale qui ne se fasse pas comme du recrutement militaire. Il compte ce que notre argent nous a valu d'immigrants, mais sa leçon serait meilleure encore s'il tenait compte des Canadiens qui sont allés aux États-Unis.

En somme, nous sommes arrivés en dessous, et si la population de notre pays a progressé ce n'est que grâce au taux de notre natalité.

En tout cas, prenons pour acquis le mouvement d'idée qui se fait vers un régime plus normal de peuplement. Encourageons ce mouvement dans la mesure de nos forces et soutenons ceux qui veulent nous y diriger.

C'est le meilleur intérêt canadien qui est en jeu.

Thomas POULIN.

Au téléphone



ADEMOISELLE, on vous demande au téléphone.

— Moi ? Qui est-ce qui me demande ?

— Je ne sais pas, répliqua Jane Crécel — la demoiselle de compagnie de Mlle Cortec — cette personne ne m'a pas dit son nom, et c'est à vous, Mlle Cortec, qu'elle veut parler.

Mlle Cortec se leva pour aller dans son vestibule, où se trouvait le téléphone.

Elle approchait de la cinquantaine. Orpheline de bonne heure, elle avait passé sa jeunesse dans les difficultés d'une relative pauvreté. Sans fortune, sans beauté, elle n'avait jamais été recherchée en mariage. Elle s'y était résignée, comme aux autres épreuves de sa vie. Tout à coup, un événement imprévu était venu bouleverser sa morne existence. Son frère, avec lequel elle était brouillée, était mort, en Amérique, célibataire et intestat. Elle avait hérité de sa grande fortune. Elle n'en avait pas été éblouie, elle lui venait trop tard pour embellir une vie que, plus tôt, elle eut transformée.

Mélanie Cortec avait quitté la petite ville bretonne, qu'elle habitait, pour la villa que son frère avait fait bâtir à Nice. Pour n'y pas vivre seule, elle avait appelé près d'elle, une jeune fille de son pays, pauvre comme elle l'avait été, et continuait, avec Jane Crécel ses habitudes monotones de calme, de silence de retraite.

Ce coup de téléphone l'en sortait et l'agitait.

— Allo ! Allo ! qui est-ce qui me parle ?

— Vous allez le savoir, vous êtes bien Mlle Mélanie Cortec ?

— Je la suis.

— Vous êtes seule, personne ne peut nous entendre ?

— Non, que me voulez-vous ?

— Mademoiselle Mélanie Cortec, je viens vous prier de me faire l'honneur de m'accorder votre main.

A ces mots qui ne lui avaient jamais été adressés, Mélanie eut un tressaillement, vite réprimé, car elle reprit :

— Monsieur vous vous moquez de moi.

— Jamais de la vie, Mademoiselle, ne le croyez pas. J'ai commencé par vous faire connaître mes intentions, pour que vous ne vous mépreniez pas sur elles. Je m'appelle Marius Beulan ; je demeure 4, rue Malausséna à Nice ; je suis orphelin ; natif d'Arles et je travaille ici, à la Banque Commerciale. Nos âges, nos situations concordent. Comme vous, je suis isolé, nos vies unies, nous donneraient le bonheur : car je vous connais, j'ai apprécié votre charme qui m'attire vers vous ; vos qualités et vos mérites m'ont été révélés...

— Mais, Monsieur, interrompit Mélanie, cette démarche... par le téléphone !...

— Je n'ai pas trouvé d'autre moyen de me faire entendre de vous. Maintenant, vous savez mes vœux : à vous de me dire si vous seriez disposée à les agréer.

— Enfin, Monsieur, une décision comme celle là ne s'improvise pas sans autres données.

— C'est très juste. Renseignez-vous sur moi, Mademoiselle, réfléchissez, et comme pour le faire il faut que vous m'ayiez vu, demain, à l'heure de votre habituelle promenade sur le boulevard de Cimiez, vous me rencontrerez. Je vous saluerai — oh ! sans vous aborder ! — cela vous fera me deviner. Puis le soir à ce même moment, je reviendrai au téléphone. Croyez, Mademoiselle, à mon profond respect.

Et la communication fut coupée sans permettre à Mélanie de refuser ou d'accepter la proposition d'une rencontre.

Elle restait interdite... Quel était cet inconnu qui s'introduisait ainsi dans sa vie ? Jamais, jamais elle n'avait entendu les mots qu'il lui avait dits. Elle se les répétait, chant de discret amour, jusqu'ici ignoré... Fallait-il qu'elle fut quinquagénaire avant de les connaître ?... Mais on aime à tout âge !...

Son sommeil, cette nuit-là, fut agité. Avec le jour, ses perplexités recommencèrent. Irait-elle au rendez-vous ?... Après tout, voir ne l'engageait à rien. Et, à deux heures, comme chaque jour, Mélanie sortait de sa villa avec Jane, bien ignorante de ce qui se passait.

Elles n'avaient pas fait cinquante mètres sur le boulevard, que l'attention de Mélanie fut appelée par un promeneur : un joli garçon brun, aux yeux noirs et caressants, à la bouche rieuse, aux dents éclatantes. Le cœur de Mélanie battait !... Il passa près d'elle, et la salua profondément.

Elle crut s'évanouir... C'était lui ! mais si jeune ! si jeune ! Il lui avait dit : " nos âges concordent ". La croyait-il plus jeune ou bien l'était-il moins qu'il ne le paraissait ? Elle était si émue ! elle ne l'avait pas bien regardé.

Le soir à la première sonnerie du téléphone, elle vint à l'appareil.

— Mlle Cortec, disait la voix chaude et joyeuse, je suis bien heureux d'être connu de vous. Je voudrais, à présent, vous parler, plaider ma cause. Où puis-je vous rencontrer ?

— Mais, Monsieur, si vite...

— Oui, Mademoiselle, si vite ; il ne faut pas faire attendre le bonheur, quand il frappe à la porte. Oserai-je me présenter chez vous ?

Mélanie était bouleversée de " ce bonheur qui frappait à la porte ". Il ne fallait pas le laisser passer. Elle murmura plutôt qu'elle ne le dit :

— Je veux bien vous recevoir.

— Oh ! merci, dit la voix plus joyeuse encore, demain, n'est-ce pas, demain à 3 heures. Vous voulez bien ? A demain ! ô vous déjà aimée !...

Et, comme la veille, il coupa la communication, ne laissant pas à Mélanie le temps de répondre...

Ce fut pour le coup que, cette nuit-là, elle ne dormit pas, la " déjà aimée " !...

Le lendemain, elle donna congé à sa demoiselle de compagnie pour toute l'après-midi, et prévint que, si on venait la demander, elle serait au salon.

Alors Mélanie monta s'habiller. Elle mit sa plus belle robe, ses plus beaux bijoux, passa sur ses joues ternes un peu de poudre, achetée le matin, et, frémissante, attendit.

A 3 heures, on introduisit M. Marius Beulan. Il se présenta avec aisance.

— Mademoiselle, aurai-je l'honneur de voir Mademoiselle Mélanie Cortec ?

— C'est moi, Monsieur.

— Vous ? Vous ? — et toute son assurance fondit sous le feu d'une vive émotion. — Vous êtes Mlle Mélanie Cortec ? mais alors, l'autre ?

— L'autre ? quelle autre ?

— La délicieuse jeune fille que vous accompagnez.

— C'est ma demoiselle de compagnie !

— Oh ! fit Marius consterné, ce n'est pas Mademoiselle Cortec !

Il restait sans paroles, tant il était surpris... Mais, bientôt, il se domina et reprit :

— Recevez toutes mes excuses, Mademoiselle, car vraiment, j'ai manqué sans le savoir, au respect dû à votre âge, et je comprends que dès les premiers mots, vous m'ayiez accusé de me moquer de vous.

Je croyais que vous étiez la demoiselle de compagnie de la jolie femme que je pensais être Mlle Mélanie Cortec !

— C'est exactement le contraire, Monsieur.

— Encore une fois, excusez-moi, et je n'ai plus qu'à me retirer.

Une aigreur monta aux lèvres de Mélanie.

— Je puis, Monsieur, faire part à ma demoiselle de compagnie, Mlle Crécel, de votre proposition qui s'était trompée d'adresse.

— Je vous remercie, Mademoiselle, mais ce n'est pas la peine... Du moment que cette charmante personne n'est pas Mlle Cortec mais une demoiselle de compagnie... mes projets ne peuvent se réaliser.

Et, saluant, il s'en fut très vite.

Mélanie le regarda s'éloigner avec un peu de mépris. Ce n'était pas Jane, qu'il cherchait, c'était une millionnaire. Elle se prit à penser que, si elle avait été plus jeune, c'est elle qu'il eut prise, pour sa fortune seulement !...

Cela la consola un peu, mais il lui resta quand même la mélancolie du bonheur entrevu dans un rêve bénit, au pénible réveil.

Et elle en ensevelit le secret dans le mystère de son cœur fermé...

Mary FLORAN.

(Foyer-Revue.)

Une "gaffe"

Nous dînions joyeusement chez le Président du tribunal de Martolles : de sujet en sujet, on en était venu à parler des maladresses, des "gaffes" que l'on commet parfois dans les réunions mondaines, et qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible de réparer.

— J'en ai fait une, nous dit Pierre Lingeon de dimensions colossales : Voulez-vous que je vous la dise ?

Cette motion étant acclamée, il nous raconta cette nouvelle histoire.

J'étais notaire à Mulleroy, et marié de quatre semaines. Dès que fut terminé notre voyage de noces, je revins à mon poste, où plusieurs affaires restaient en souffrance : nous ne devions visiter la nombreuse famille de ma femme, qu'un peu plus tard.

Je revenais de Bruxelles par le direct de trois heures : nous étions quatre dans notre compartiment, trois hommes, dont votre serviteur, et une dame. Le silence le plus complet régnait : les portières étaient fermées, et comme nous étions au mois de mars, il faisait déjà un peu chaud.

A Enghein, monta une seconde dame, qui s'installa dans un coin resté libre. Dès que le train fut remis en marche, la nouvelle venue se leva et d'une main qui me parut solide, baissa la glace, tout près d'elle.

Deux minutes après, la dame numéro un, se leva à son tour, fit un pas, et d'une main qui ne me sembla pas moins ferme releva la glace.

Dès qu'elle se fut rassise, la dame numéro deux enleva ses gants, et rabaissa la glace... ce fut fait prestement, un peu avec une colère commençante.

Je me dis en moi-même :

— Nous allons avoir quelque orage !

Le numéro un resta quelque temps immobile ; puis elle toussa, très légèrement, comme si elle voulait dire :

— Je suis enrhumée : voyez où le moindre refroidissement peut me mener : à la bronchite, à la pneumonie, à la mort !

Cette terrible perspective semblant n'éprouver personne, elle se leva de nouveau, fit encore un pas et d'une main tremblante cette fois, releva la glace, en disant :

— On gèle ici !

Le numéro deux ne bougea plus, mais répondit :

— On étouffe, oui !

— Je vous dis qu'on gèle, Madame, reprit le "un".

— Et moi je vous dis qu'on étouffe, s'écria le "deux", je vais ouvrir.

— Le règlement est formel, dit le "un" on ne peut ouvrir qu'avec l'assentiment de tous les voyageurs et je me demande...

Elle jeta un regard circulaire dans le compartiment, comme pour questionner ses voisins ; mais tous, moi le premier, nous avions aussitôt lâchement fermé les yeux, ces yeux si grands ouverts jusqu'alors, pour suivre ce drame intéressant.

— Vous voyez, Madame, reprit le "deux" que vous n'avez personne avec vous...

— Ni contre moi, répondit le "un" : ces messieurs sont neutres.

— En attendant, j'étouffe !

— Je vous dis que je gèle...

— J'étouffe !

— Je gèle.

Cela ne pouvait durer longtemps... c'est ici que je crus bon d'intervenir pour trancher la question :

— Voici, dis-je, ce que nous allons faire...

Tous, hommes et femmes écoutèrent, comme si le grand Salomon en personne allait parler :

— Nous allons, repris-je, ouvrir les deux glaces jusqu'à ce que Madame soit complètement gelée : cela fait, nous les fermerons toutes les deux jusqu'à ce que Madame soit totalement étouffée : après ces deux opérations nous jouirons enfin du calme et de la paix dont nous avons besoin.

Les hommes éclatèrent de rire ; les femmes rougirent et tous, et toutes, dans un commun silence, eurent l'air de sommeiller jusqu'à Mulleroy, où le compartiment se vida.

J'avais deux visites à faire avant de rentrer chez moi. Le bon mot que j'avais placé tout à l'heure, ne laissait pas de m'être reproché par ma conscience : ce n'était pas correct, pas poli du tout ce que j'avais fait là, et je le regrettais franchement ; mais il était trop tard.

Mes courses finies, je revins à la maison et rejoignis ma femme dans le salon attendant à mon étude. Elle était en compagnie d'une dame qui, lorsque j'entrai était placée de façon à me tourner le dos.

Ma femme se leva :

— Hélène dit-elle, voici mon mari ; puis se tournant vers moi :

— Pierre, je te présente la femme de mon frère... je t'en ai déjà parlé...

En ce moment, la visiteuse se retourna pour me saluer... Miséricorde ! c'était le "numéro deux" de tantôt, celui que le voulais étouffer... ! ce que je dis, ce que je devins, je ne sais... je pataugeais, positivement et la dame, qui sentait l'avantage de sa situation, disait :

— Je connais Monsieur, déjà... mais je ne savais pas que ce fût mon beau-frère... Je suis enchantée, vraiment.

Peu à peu je me remis, mais je vous assure que depuis lors je ne me mêle plus de ce qui ne me regarde pas.

P. LINGEON.

Le voleur de Nieuport

En l'année 1163, la petite ville de Zandhooft (Tête de sable) changea son nom pour s'appeler Nieuport, parce que Philippe d'Alsace y faisait ouvrir un port nouveau. Thierry, son père, venait de retourner pour la quatrième fois en Palestine ; et Philippe, qui devait lui succéder, gouvernait les Flamands en son absence.

Philippe aimait beaucoup le séjour de Nieuport ; il y venait souvent et se délassait des travaux de l'administration en faisant sur mer de petites parties avec des barques où se tenaient d'habiles musiciens. Peu à peu il prit en affection singulière les habitants de ce pays, et il céda à leurs prières en leur accordant des privilèges où il les appelait mes *bourgeois de la nouvelle ville*. Il leur donna un tribunal (*Vierschare*) et des lois et coutumes, dont quelques-unes, qui vont nous occuper un instant, font voir que les épreuves judiciaires étaient encore en usage dans la Flandre au douzième siècle.

“ Si quelqu'un est blessé pendant la nuit, disent ces lois, et qu'il soupçonne le coupable, les échevins peuvent obliger l'accusé à se purger par l'épreuve du fer chaud.”

Ce moyen consistait dans l'action de porter à la main nue un fer rougi au feu. Si la main se brûlait, l'accusé était coupable ; car on croyait que le Ciel faisait continuellement un miracle pour l'innocent.

“ Si l'accusé refuse de se soumettre à l'épreuve, poursuit la loi, il perdra la main.”

“ Si quelqu'un est accusé de vol, dit un autre article, il se purgera par le fer ardent ; et si son délit est prouvé ainsi, il sera pendu.”

“ Mais, si l'accusateur n'affirme pas par serment que son accusation est consciencieuse l'accusé sera mis en liberté.”

Or, en l'année 1168, un jeudi soir, à la nuit tombante, un fléchier de Nieuport, nommé Vennoo, qui gagnait honnêtement sa vie dans son état, et qui se proposait même d'établir une corporation de fabricants de flèches, quoiqu'ils ne fussent que cinq dans la petite cité, mangeait bourgeoisement un plat de poisson au beurre, seul assis devant une petite table, sans lumière ; car Vennoo avait trop d'ordre pour allumer la lampe en dehors des heures de travail, et il bravait les arêtes auxquelles il était accoutumé.

N'ayant pas de fourchette, le bourgeois se servait pour porter les mets à sa bouche d'une ample et commode cuiller d'argent ; c'était un prix qu'il avait gagné dans la dernière solennité où la confrérie des archers avait tiré le

papegai. Personne que lui ne touchait à cet objet de luxe.

Tout à coup, à travers les dernières lueurs d'un jour mourant, qui filtraient par sa fenêtre à petits vitraux, il vit paraître, aussi prompt que l'éclair, un personnage fluet, léger, un peu sombre, qui semblait s'être barbouillé le visage pour n'être pas reconnu.

Le personnage mal intentionné se jeta d'un bond sur le fléchier, lui administra un grand coup de poing à la figure, empoigna sa cuiller d'argent et disparut avec son vol.

Le fléchier, étourdi du soufflet, reprit ses sens au bout d'une demi-minute, en songeant à la perte de sa chère cuiller d'argent. Il courut à sa porte, criant au voleur, n'apercevant plus aucune trace de son coquin, qui semblait s'être évanoui, mais amassant à ses clameurs tout le voisinage.

Vennoo demeurait au coin de la place Notre-Dame. C'était l'heure où les travaux cessent ; l'aventure fut bientôt connue de toute la petite ville.

Il dépeignait si exactement le voleur fluet, que tous les voisins, d'une voix unanime, déclarèrent que c'était incontestablement Willibrod Raeghen, petit homme agile, mince et léger, de la confrérie des cordiers, habituellement vêtu de gris sombre, comme le disait Vennoo.

Le fléchier se persuada d'autant mieux que ce soupçon tombait juste, qu'il se rappela la rivalité de Raeghen, les espérances que ce dernier avait eues de gagner le prix du tir à l'arc, le dépit qu'il avait montré en le voyant adjudgé à Vennoo. Il referma sa porte en disant :

“ J'irai demain à la *vierschare*.”

Pendant que la foule se dispersait, il rêva à son voleur ; il s'endormit, convaincu que c'était Willibrod Raeghen, comme s'il l'eût vu de ses yeux, en plein soleil.

Le lendemain matin, Vennoo, ayant mis son manteau de drap de Bruges, s'en alla au tribunal des échevins, où il accusa formellement Willibrod Raeghen, de la confrérie des cordiers, d'avoir, la veille au soir, pénétré dans sa maison, avec noirs desseins ; de l'avoir là frappé au visage, délit prévu par le premier article que nous avons cité ; et ensuite de lui avoir volé sa cuiller d'argent, crime puni par le deuxième article mentionné ci-devant.

Un des échevins, qui demeurait vis-à-vis de Vennoo, trouva le délit et le crime monstrueux dans un pays civilisé. Il cita l'accusé devant lui. Mais l'accusé était à Gand depuis deux jours ; du moins sa famille le disait. Il n'arriva qu'une heure après la sommation de la *vierschare* ; il témoigna de l'étonnement et de l'indignation ; il protesta de son innocence, cria à la calomnie et offrit de prouver son *alibi*.

La majorité des juges ne vit pas la nécessité de recourir à des moyens si lents.

“La loi est bien plus prompte, dirent-ils ; et elle est formelle. Vous êtes accusé ; *l'alibi n'est pas dans la loi* ; vous vous défendrez par l'épreuve du fer chaud.

— Vous pouvez être tranquille, Willibrod, dit un des échevins. Si vous êtes innocent, comme vous le dites, le fer rouge ne vous fera pas le moindre mal ; cela s'est vu.”

Le cordier se débattit contre ce raisonnement ; mais, pour son malheur, deux voisins de Vennoo qui, en effet, avaient vu passer comme un trait le voleur de la cuiller, vinrent témoigner qu'ils reconnaissaient Willibrod ; ils ajoutèrent même qu'il s'était enfui par la maison de l'échevin. Elle faisait face à celle du fléchier ; la cour de cette maison étant un passage public, cette nouvelle circonstance vint aggraver l'accusation.

Le président de la *vierschare* pria donc Viennoo d'attester par serment que sa plainte était consciencieuse. Le fléchier, convaincu, jura ; et aussitôt on fit apporter un vaste réchaud et on fit rougir une barre de fer pesante.

Le pauvre cordier, épouvanté de ces apprêts, pleurait et regardait ses mains.

“Vous me permettez au moins de faire l'épreuve avec la main gauche, dit-il. L'autre est mon gagne-pain.

— On le permettra, dit un échevin, car la loi dit la main, sans préciser laquelle. Mais vous vous sentez donc coupable, Willibrod ?

— Non, je suis innocent ; mais ma main sera brûlée.

— Alors n'importe laquelle, Willibrod ; car, si votre main brûle, vous serez reconnu pour le criminel, et vous serez pendu.”

Le cordier se mit à pleurer.

Cependant la barre de fer était rouge. On ordonna à Willibrod Raeghen de la saisir et de la porter à vingt pas.

Il s'approcha, toucha la barre de deux doigts de la main gauche, qui se roussirent aussitôt et lui firent pousser des cris lamentables. Il n'eut pas le courage d'y retourner. Si bien que l'exécuteur, prenant la barre de fer avec une grande pince, la lui mit sur la main.

Le cordier fit un hurlement et laissa tomber la barre de fer. Une fumée de chair rôtie s'éleva ; sa main gauche était horriblement endommagée.

“Il est coupable, dirent les échevins. Qu'il soit donc pendu !”

On dressa une potence devant la maison du fléchier. On y amena Raeghen avec un confesseur.

Quand tout fut prêt, on lui donna le dernier repas du patient. C'était une assiette de soupe à la bière. On lui mit à la main une cuiller de bois.

Mais le pauvre cordier avait le cœur si gonflé qu'il remuait sa cuiller dans son assiette sans pouvoir la porter à sa bouche.

Tous les assistants commençaient à s'apitoyer. Vennoo lui-même, sentant qu'il s'attendrissait, leva les yeux en l'air et les reposa sur le pignon de l'échevin son voisin. Alors il poussa une exclamation qui attira tous les regards ; et tout le monde vit, au haut de la maison du juge, un grand singe brun que des croisés avaient ramené de l'Asie, et qui avec une cuiller, imitait, dans une tuile creuse, tout ce qu'il voyait faire au condamné.

Bientôt dans cette cuiller brillante le fléchier crut reconnaître son cher prix du tir à l'arc. Les deux voisins qui avaient aperçu le voleur commencèrent à croire qu'ils pouvaient bien s'être trompés, et qu'ils avaient pu prendre le singe de l'échevin pour Willibrod, à qui il ressemblait assez dans l'obscurité.

Le pauvre cordier, qui, dans une autre circonstance, eût vu là une injure, reprit un peu de cœur et d'espoir. Il soutint qu'en effet il ressemblait au singe, et il fut charmé de voir que tout le monde adoptait cette conviction. Cependant on poursuivait le singe. On l'atteignit, nanti de la cuiller.

L'innocence de Willibrod fut proclamée aussitôt, et on le mit en liberté.

Mais, en vertu de la loi, on demanda justice du vrai voleur. Le singe de l'échevin était si méchant que son maître eut beau parler en sa faveur et dire que la loi n'était pas faite pour lui, on lui répondit par le texte de la loi : *Si quis, c'est-à-dire si quelqu'un, si quelque être !* et le singe fut pendu au gibet préparé pour le voleur de la cuiller.

HUMOUR AMÉRICAIN.

C'est un Américain lui-même qui raconte l'histoire :

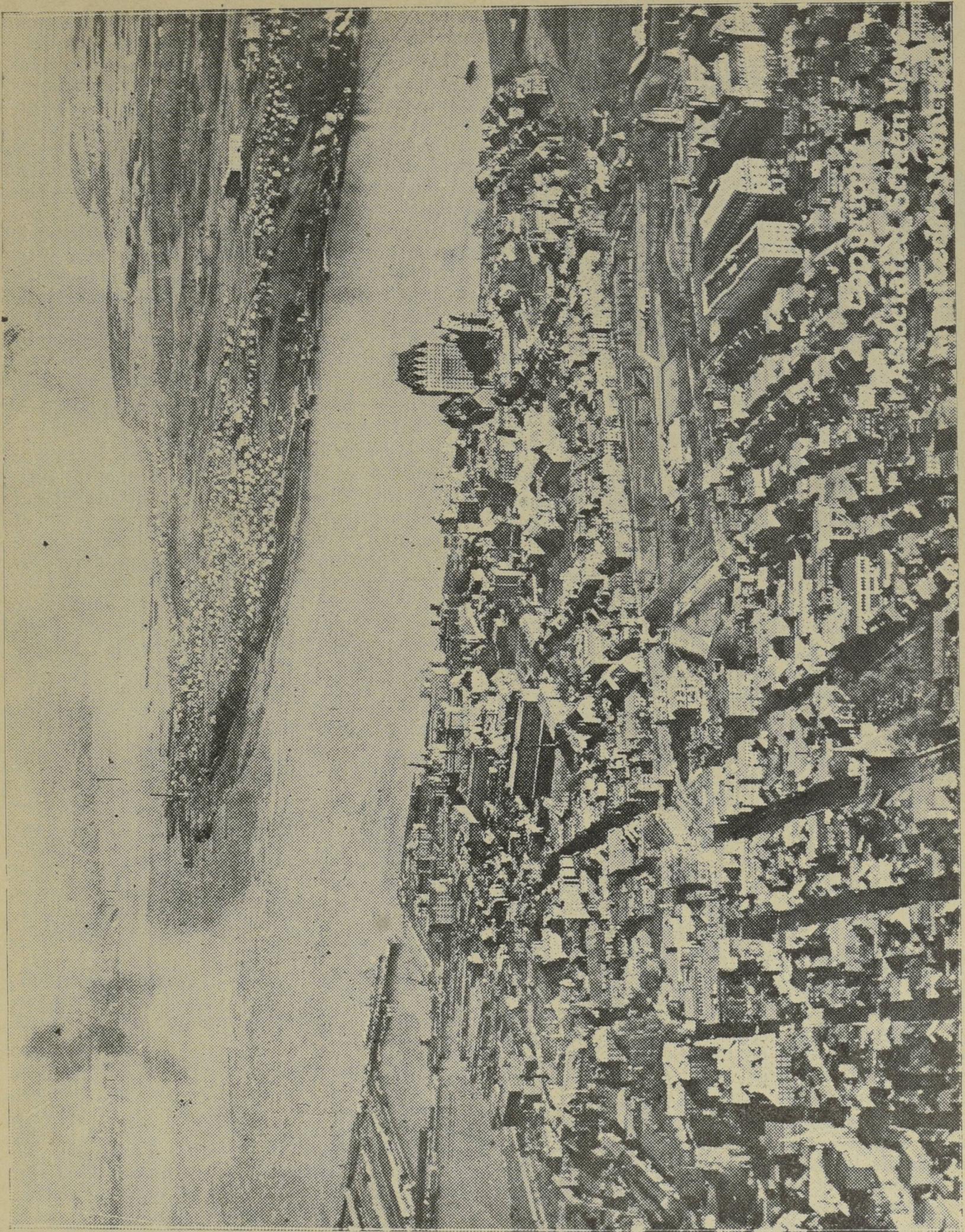
— Cela se passait en Amérique. Devant un des guichets d'une administration quelconque, une longue file de gens attendait. Parmi ces gens, un Français.

Quand celui-ci arriva au guichet, il exposa à l'employé le motif qui l'amenait là. Les deux hommes n'étant pas d'accord sur les questions qui les occupait, il s'ensuivit une discussion interminable.

— Ah ! s'écria une des personnes qui attendaient, j'aimerais mieux avoir affaire à dix Américains qu'à un Français.

Et le Français, se retournant, de répondre du tac au tac :

— C'est exactement ce qu'ont dit les Allemands pendant la guerre !



VUE AÉRIENNE D'UNE PARTIE DE QUÉBEC.

De l'autre côté du fleuve on aperçoit Lévis, Bienville et Lauzon. (Photo "Copyright" par la "Associated Screen News Ltd" Montréal)

La Fontaine converti par un vicaire de Saint-Roch



AGÉ de vingt-six ans, docteur en Sorbonne depuis six mois, vicaire de la paroisse de Saint-Roch, à Paris, depuis le début de novembre 1692, l'abbé Poujet était envoyé six semaines après, vers le milieu de décembre, auprès d'un vieillard âgé de soixante-quinze ans, gravement malade et habitant alors sur la paroisse : M. de la Fontaine. Le jeune prêtre n'avait encore assisté ni confessé aucun malade !

Le curé de Saint-Roch, Denys Coignet, ayant appris la maladie du fabuliste, pria son nouveau vicaire de lui porter les secours qui dépendraient de son ministère. La raison de ce choix ? La Fontaine avait entretenu quelques relations avec le père de cet ecclésiastique et ils avaient un ami commun qui pouvait faciliter la première entrevue.

Le vicaire se défendit tout d'abord ; il représenta à son curé qu'il se trouvait "trop jeune pour un homme de cet âge-là, qui, d'ailleurs, ayant vécu d'une manière peu conforme aux règles du christianisme et étant fort connu par des ouvrages scandaleux et infiniment pernicieux à la jeunesse, avait besoin d'un guide plus éclairé et plus expérimenté". Le curé persista à penser que son vicaire était en mesure, mieux qu'un autre, de pénétrer auprès du malade et de le ramener à Dieu ; l'événement lui donna raison.

* * *

Accompagné de l'ami paternel, "homme de beaucoup d'esprit, qui était intime de M. de La Fontaine", l'abbé Poujet se rendit donc, sous le prétexte de venir prendre de la part de son père des nouvelles du malade, chez Mme de la Sablière, rue Saint-Honoré (1), où était installé La Fontaine. Il était convenu qu'au cours de la visite, son ami ferait allusion à sa situation de vicaire de la paroisse pour le mettre "insensiblement sur les voyes de lui parler de Dieu et de son salut."

Cette première visite dura deux heures ; la conversation entre un jeune théologien, frais émoulu de la Sorbonne, tout féru de l'absolu de ses thèses, et un vieil épicurien sans grands principes, ne dut pas manquer de piquant, si l'on juge par l'analyse qui nous en est restée, d'autant que l'ecclésiastique trouva dans La Fontaine "un homme fort ingénu et fort sim-

ple avec beaucoup d'esprit... (et—) une naïveté assez plaisante". Il dira encore de lui : "M. de La Fontaine n'avoit jamais été absolument mécréant ; mais aussi c'étoit un homme qui, comme tout le monde sçait, n'avoit jamais fait de la Religion son capital. C'étoit un homme abstrait, qui ne pensoit guères de suite, qui avoit quelquefois de très agréables saillies, qui d'autres fois paroissoit avoir peu d'esprit, qui ne s'embarrassoit de rien et qui ne prenoit rien fort à cœur. Sa maladie le mit en état de faire des réflexions sérieuses. Je lui ai toujours connu pendant ce temps-là un grand fonds de bon sens. Il saisissoit le vrai, et il s'y rendoit : il ne cherchait point à chicaner. Il me parut agir avec droiture et bonne foi..."

Nous allons assister aux étapes d'une conversion ; c'est d'un intérêt psychologique toujours actuel.

Au cours de cette première visite, le vicaire de Saint-Roch, après les compliments ordinaires, mit "insensiblement et naturellement la conversation sur des matières de piété et de religion" auxquelles le fabuliste fit plusieurs objections. L'ecclésiastique avait dit "qu'un homme de bon sens, qui voulait examiner les choses à tête reposée, ne pouvoit se dispenser de convenir après cet examen, que la Religion chrétienne étoit véritable ; et que supposé sa vérité, c'étoit une folie que de vivre comme font la plupart des hommes, d'une manière absolument opposée à ce qu'on fait profession de croire".

A quoi La Fontaine répondit par "une naïveté assez plaisante".

— *Je me suis mis, dit-il depuis quelque temps à lire le Nouveau Testament ; je vous assure, ajouta-t-il, que c'est un fort bon livre oui par ma foi, c'est un bon livre ; mais il y a un article sur lequel je ne suis pas rendu, c'est celui de l'éternité des peines ; je ne comprends pas, dit-il, comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu.*

Le docteur de Sorbonne, l'esprit encore plein de ces questions "fort agitées" à l'école, se remémore ses thèses et réplique par un cours d'apologétique :

"Je lui répondis qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il le comprît ; qu'il y a des choses plus incompréhensibles qu'il étoit obligé de croire ; que généralement tous les mystères sont incompréhensibles ; qu'il suffit d'examiner la vérité de la révélation ; et que quand il est sûr que Dieu a parlé et qu'il s'est expliqué nettement, il faut que la raison humaine se taise et se soumette à un Dieu qui parle et qui s'explique ; qu'après cela il étoit aisé de lui faire voir que l'éternité des peines n'avoit rien que de juste et de fondé en raison ; et je lui expliquai sur cela avec étendue et vivacité les

(1) Actuellement 205, rue Saint-Honoré, non loin de la rue de la Sourdière.

principes de S. Augustin et des autres Pères et des théologiens.”

Ce n'est pas mal pour un débutant, quoique un peu spéculatif peut-être, à l'égard d'un "bonhomme" plus accessible aux faits psychologiques qu'aux arguments théologiques. Aussi fit-il "plusieurs répliques"; malheureusement on ne nous dit pas lesquelles; mais son interlocuteur le mit "enfin en état de n'avoir plus rien à répondre et il se rendit".

Ainsi se termina la première visite. "Nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre. Il me pria de revenir. Je lui promis de le voir tous les jours, pendant que dureroit sa maladie."

Le jeune abbé est manifestement satisfait de cette première rencontre qu'il appréhendait un peu. Le malade l'était-il autant? Le prêtre pouvait se le demander; il fut aussitôt renseigné par son ami, qui était resté après son départ. "A l'ami que j'avois mené, et avec qui j'étois convenu qu'il demeurerait après moi... (La Fontaine) dit qu'il étoit très satisfait de notre conversation; qu'il avoit encore d'autres difficultés, sur lesquelles il vouloit m'entretenir; et que si jamais il prenoit le parti de se confesser, il ne vouloit pas d'autre confesseur que moi".

Le prêtre revint, seul cette fois, l'après-midi du même jour; et s'entretint "assez longtemps tête à tête" avec le malade; "la conversation roula toujours sur les preuves de la vérité de la Religion chrétienne".

Les entretiens continuèrent les jours suivants, deux fois par jour. Après la préparation de l'esprit, celle de la volonté; la théologie dogmatique devait ouvrir la voie à la théologie parénétiqne :

"Je l'exhortois toujours, après avoir traité des matières spéculatives de la Religion, à rentrer en lui-même, à implorer le secours de Dieu, à se confier en sa miséricorde, et à faire réflexion que son âge et sa maladie, qui paroisoit devoir traîner en longueur, ne lui donnoient pas lieu d'espérer encore une longue vie."

La préparation générale est achevée; il faut en venir maintenant aux actes, aux décisions, aux démarches pratiques. Cette partie de la tâche du convertisseur n'est pas la moins ardue;

"Enfin, après dix ou douze jours de conversation que j'eus avec lui tête-à-tête deux fois par jour, il me dit qu'il étoit convaincu de la vérité de tout ce que je lui avois dit jusqu'alors; qu'il vouloit penser sérieusement à vivre et à mourir en chrétien; qu'il se sentoit vivement pressé par la grâce; qu'il voyoit bien qu'il falloit faire une confession générale, mais que cet ouvrage l'embarrassoit infiniment; que ce n'étoit pas une petite affaire que le récit de soixante-quinze ans d'une vie comme la sienne; que plus il y pensoit, plus il voyoit de cahos,

et ne sçavoit comment il pourroit s'en tirer."

Il est touchant de voir cette simplicité d'âme du grand fabuliste; mais quel heureux temps où un prêtre de paroisse pouvait consacrer plusieurs heures chaque jour, pendant des semaines, à préparer progressivement le retour à Dieu d'une pauvre âme égarée!

Le vicaire le rassura: "Je le consolai, je l'animai, je lui dis que Dieu ne demandait pas l'impossible; qu'il n'étoit jamais trop tard pour revenir à lui, quand on le faisoit de bonne foi...; que c'étoit le cœur que Dieu vouloit; qu'en le lui donnant, on lui donnoit tout; que Dieu l'aideroit lui-même à se bien confesser quand il seroit déterminé à le faire de son mieux qu'après cela son confesseur le soulageroit beaucoup par les différentes questions qu'il lui feroit par rapport à chaque âge de sa vie, sur les commandements de Dieu et de l'Église, sur les différens péchez qu'on peut avoir commis, sur les obligations générales et particulières du Christianisme, sur les différens lieux, sur les différens emplois, les différentes liaisons qu'il pouvoit avoir eues; qu'en un mot on lui faciliteroit beaucoup les choses, et qu'il viendrait à bout à sa satisfaction de cette importante affaire."

Nouvelle difficulté; le choix d'un confesseur. Se sentant trop jeune et trop peu expérimenté, l'abbé Poujet engage La Fontaine à prendre un confesseur ayant la maturité et l'expérience suffisantes. Le malade "ne voulut jamais consentir à cette proposition et me dit que puisque la divine Providence m'avoit adressé à lui, et que Dieu s'étoit servi de mon ministère pour convaincre son esprit et toucher son cœur, il me prioit de ne le pas abandonner et de continuer jusqu'à la fin à faire à son égard les fonctions de pasteur."

Ici le vicaire se trouve dans l'embarras; il touche au point sensible et de son adresse, de son habileté, de son tact va dépendre le succès de la conversion. Il lui faut donc aborder une question où la vanité de l'écrivain est en jeu, et l'on sait combien est grande la vanité des auteurs! Comment lui, jeune homme de vingt-six ans, aurait-il l'autorité pour s'imposer à un vieillard? Comment lui, inconnu dans le monde des lettres, aurait-il le prestige suffisant pour persuader à un prince de la littérature, à un membre de l'Académie Française, que certaines de ses œuvres sont pernicieuses. S'il échoue, — et il a tant de raisons de redouter cet échec! — la conversion du fabuliste est compromise. Et qu'il doit regretter, à ce moment surtout, que son curé l'ait chargé de ce ministère!

Le jeune vicaire ne put cependant résister aux désirs du malade. Il dut accepter de le confesser et, pour le faire, entamer le sujet scabreux;

"Je crus devoir me rendre à ses désirs et à ses empressemens, mais je lui dis qu'avant

d'entrer en matière, il étoit nécessaire que nous convinssions ensemble sur deux choses."

A quoi bon, en effet, commencer cette confession générale, sans l'espoir que le pénitent non seulement conviendrait de ses fautes, mais s'engagerait à faire les réparations jugées indispensables et opportunes ? Il fallait d'abord s'assurer de ses dispositions à cet égard. La tâche ne paraissait pas facile au jeune docteur de Sorbonne.

L'abbé Poujet parle donc à La Fontaine du "livre infâme de ses *Contes*, livre très licentieux et infiniment pernicieux". La Fontaine se récrie ; il fallait s'y attendre : " Il ne pouvoit pas s'imaginer que le livre de ses *Contes*, fut un ouvrage si pernicieux, quoiqu'il ne le regardât pas comme un ouvrage irrépréhensible, et qu'il ne le justifât pas. Il protestoit que ce livre n'avoit jamais fait de mauvaise impression sur lui en l'écrivant, et il ne pouvoit pas comprendre qu'il pût être si fort nuisible aux personnes qui le liroient. Ceux qui ont connu plus particulièrement M. de La Fontaine n'auront pas de peine à convenir qu'il faisoit point de mensonge en parlant ainsi, quelque difficile qu'il paroisse de croire cela d'un homme d'esprit et qui connoissoit le monde. M. de La Fontaine étoit un homme vrai et simple, qui sur mille choses pensoit autrement que le reste des hommes, et qui étoit aussi simple dans le mal que dans le bien."

Le vicaire fut assez heureux cependant pour amener peu à peu le "pernicieux" auteur à entrer dans ses voies : "J'eus le bonheur de lui faire comprendre enfin tout le venin répandu dans cet infâme ouvrage, et combien il étoit dangereux et pernicieux; quelle étoit par conséquent la grandeur du crime et qu'il avoit commis en le composant, et du scandale qu'il avoit donné à l'Église en le divulguant par l'impression."

Quant à la réparation, voici ce que lui impose l'ecclésiastique.

"Je lui dis qu'il y avoit deux choses à faire par rapport à cet ouvrage sans quoi les ministres de l'Église ne pouvoient en conscience l'admettre à la participation des sacrements. L'une étoit qu'il falloir qu'il fît une espèce de satisfaction publique et d'amende honorable devant le Saint Sacrement, s'il étoit obligé de le recevoir dans sa maladie ; ou, supposé qu'il revînt en santé, dans l'assemblée de l'Académie Française, la première fois qu'il s'y trouveroit ; pour témoigner le déplaisir qu'il avoit d'avoir composé un tel livre, et en demander pardon à Dieu et à l'Église. — L'autre qu'il falloir qu'il promît publiquement et de bonne foi de ne contribuer jamais à l'impression ni au débit de ce livre, de n'en tirer jamais aucun profit pécuniaire et, si Dieu lui rendoit la santé d'employer le reste de ses jours aux exercices d'une vie pénitente et édifiante ; enfin de ne

faire usage du talent qu'il avoit pour la poésie que pour travailler à des ouvrages de piété, et jamais à des ouvrages qui y fussent contraires."

Le plus difficile pour La Fontaine avoit été d'accepter l'idée que son ouvrage fût pernicieux ; cela fait, "il n'eut pas de peine à se rendre à la proposition que je lui avois faite d'en faire une rétractation et satisfaction publique. Il en comprit sans peine l'obligation-promit de bonne foi de faire sur cela courageusement tout ce que je lui prescrivois."

Restait une autre question à élucider, du même ordre ; encore une œuvre de littérature. Le jeune prêtre avoit appris par plusieurs de ses amis que La Fontaine avoit composé depuis peu de temps une pièce de théâtre, applaudie par ceux qui l'avaient lue, et qu'il se proposoit de confier bientôt aux comédiens pour la faire représenter. Vraisemblablement l'ecclésiastique ne connoissoit pas cette œuvre, car il aborda la question de biais, ce qui faillit ne pas lui réussir :

"Je lui dis que la profession de comédien étoit une profession infâme selon les loix; qu'il n'étoit pas permis de les admettre aux sacrements de l'Église, s'ils ne renonçoient à cette profession ; qu'il n'étoit pas permis par conséquent de contribuer à les entretenir dans cette profession, en travaillant à des pièces pour les leur faire représenter ; et qu'en un mot je ne pouvois pas l'entendre en confession pour lui donner l'absolution, s'il ne me promettoit de bonne foi de ne jamais remettre cette pièce aux comédiens."

Du coup, le vieillard douta de la compétence de son vicaire et ne parut pas disposé à admettre une telle proposition qu'il trouvoit excessive. Il réclama l'avis de personnalités qualifiées. "Il trouva ma décision sévère et en appela au sentiment de docteurs plus expérimentez que je n'étois. Je lui dis que j'étois ravi qu'il voulût consulter d'autres personnes pourvu qu'il s'adressât à gens connus pour être d'une science et d'une morale exactes."

La Fontaine s'adressa à la Sorbonne et consulta, entre autres M. Pirot (2). La réponse de ce professeur, comme celle des autres docteurs, confirma la proposition du vicaire; on ajouta que celui-ci avoit parlé avec droiture et vérité, sans rien exagérer.

Le malade "ne balançoit plus ; il jeta la pièce au feu, sans en retenir de copie, et la troupe des comédiens ne l'a jamais eue."

* * *

Ces précautions prises, on passe aux actes : confession générale, sainte communion, amende honorable, etc.

(1) Qui devint, par la suite, chancelier de l'Église et de l'Université de Paris.

La Fontaine “ se prépara très sérieusement à sa confession générale. Comme sa maladie traînoit en longueur, et lui laissoit toute la liberté de sa tête, il employa tout le temps nécessaire pour bien faire cette importante action. Cela dura longtemps, s’agissant d’entrer dans le détail de soixante-quinze ans de vie. Il m’est permis de dire qu’il se confessa avec des sentiments de componction et de piété très édifiants.”

La maladie augmentant, les médecins jugèrent le temps venu de lui faire recevoir le saint Viatique. Le curé de Saint-Roch décida d’administrer en personne ce sacrement. L’abbé Poujet convint avec le malade de prier l’Académie Française de se faire représenter par une délégation à cette cérémonie, fixée au 12 février 1693, premier jeudi de carême.

Au jour dit, on vint, à 10 heures du matin, avertir le curé que les députés de l’Académie Française étaient dans l’église et attendaient le Saint Sacrement pour l’accompagner. A ce moment une affaire imprévue retenait M. Coignet ; il pria l’abbé Poujet de se rendre lui-même auprès de La Fontaine

“ Quand le Saint Sacrement fut arrivé dans la chambre du malade, lequel étoit sur un fauteuil, elle fut aussitôt remplie de monde, et d’un monde choisi ; car le bruit de l’action que M. de La Fontaine alloit faire s’étoit répandu, et un grand nombre de personnes de qualité et de gens d’esprit se joignirent à MM. les Académiciens, et voulurent être les témoins du spectacle.

“ Je mis le Saint Sacrement sur la table ; je fis les prières prescrites dans le Rituel ; je m’approchai de M. de La Fontaine pour lui faire, selon l’usage, une courte exhortation. Il me prévint et prononça ces propres paroles :

“ Monsieur, j’ai prié MM. de l’Académie Française, dont j’ai l’honneur d’être un des membres, de se trouver ici par députés, pour être les témoins de l’action que je vais faire. Il est d’une notoriété, qui n’est que trop publique, que j’ai eu le malheur de composer un livre de Contes infâmes. En le composant, je n’ai pas cru que ce fut un ouvrage aussi pernicieux qu’il l’est. On m’a sur cela ouvert les yeux, et je conviens que c’est un livre abominable. Je suis très fâché de l’avoir écrit et publié. J’en demande pardon à Dieu, à l’Eglise, à vous, Monsieur, qui êtes son ministre, à vous Messieurs de l’Académie, et à tous ceux qui sont ici présens. Je voudrois que cet ouvrage ne fut jamais sorti de ma plume et qu’il fut en mon pouvoir de le supprimer entièrement. Je promets solennellement en présence de mon Dieu, que je vais avoir l’honneur de recevoir, quoiqu’indigne, que je ne contribuerai jamais à son débit ni à son impression. Je renonce actuellement et pour toujours au profit qui devoit me revenir d’une nouvelle édition par moi retouchée, que j’ai malheureusement consenti que l’on fit ac-

tuellement en Hollande. Si Dieu me rend la santé, j’espère qu’il me fera la grâce de soutenir authentiquement la protestation publique que je fais aujourd’hui ; et je suis résolu à passer le reste de mes jours dans les exercices de la pénitence, autant que mes forces corporelles pourront me le permettre, et à n’employer le talent de la poésie qu’à la composition d’ouvrages de piété. Je vous supplie, Messieurs (ajouta-t-il en se tournant du côté des députés de l’Académie) de rendre compte à l’Académie de ce dont vous venez d’être les témoins.”

Le vicaire prononça alors son exhortation, d’une allure sévère et trop dépourvue d’onction, du moins si nous nous en rapportons au texte qu’il nous donne. Après quoi, le malade “ reçut le saint Viatique avec un extérieur, qui marquoit une profonde humiliation et de grands sentimens de piété.”

Dans l’après-midi du même jour, le duc de Bourgogne, âgé de douze ans, envoyait un gentilhomme lui offrir “ une bourse de cinquante louis d’or en espèces”, pour dédommager l’auteur du préjudice qui résulterait de sa chrétienne renonciation au profit d’une nouvelle édition de son œuvre. L’abbé Poujet assure que le jeune prince fit “ cette belle action de lui-même et sans qu’elle lui eût été inspirée par personne.” La douce influence du précepteur, Fénelon, donnait ses fruits.

La Fontaine releva de cette maladie et “ tint la parole qu’il avoit donnée. La première fois qu’il fut en état d’assister à l’Académie, il renouvela la protestation qu’il avoit faite avant la réception du saint Viatique ; et il lut à l’Assemblée une paraphrase en vers français de la prose des morts *Dies iræ*, qu’il avoit composée pour s’entretenir de la pensée de la mort et des jugemens de Dieu.”

* * *

Son hôtesse Mme de La Sablière étant décédée au cours de cette même année, 1693, La Fontaine se retira chez Mme d’Hervart, sur la paroisse Saint-Eustache. De son côté, l’abbé Poujet, par suite de la mort de son père, quitta Paris, où il ne revint que trois ans après, pour entrer à l’oratoire. Dans cet intervalle, La Fontaine avait, lui aussi, quitté ce monde, le 13 avril 1695. “ A mon retour à Paris, ajoute l’abbé Poujet, plusieurs personnes me dirent qu’en mon absence, il (La Fontaine) avoit vécu et étoit mort fort chrétiennement ; et qu’après sa mort on avoit trouvé dans une de ses armoires plusieurs instrumens de pénitence. Je ne lui en avois néanmoins prescrit, ni conseillé aucun ; parce que je ne crus pas qu’il fallut le faire à l’égard d’un homme accablé d’années et d’infirmitez corporelles.”

Une conversion “ si éclatante d’un homme aussi connu que l’étoit M. de La Fontaine ”

fit quelque bruit et aussi honneur au jeune vicaire de Saint-Roch ; cela lui valut la confiance de plusieurs "personnes d'esprit" entre autres de l'abbé Tallemant, académicien, et du poète Mme Deshoulières, qu'il assista à leurs derniers moments.

Telle est, en résumé, la relation que le R. P. Poujet, prêtre de l'Oratoire, ancien vicaire de Saint-Roch, adressa, sur sa demande, à l'abbé d'Olivet, de l'Académie Française (3).

H. COUGET.

(*La Semaine Religieuse de Paris*)

(3) *Continuation des mémoires de littérature et d'histoire*, par M. de Saenre, t. I, partie 2, pp. 285 à 308. Paris, 1726.

Piquante aventure

Lenez en l'air, les mains dans les poches, son sac d'écolier sur le dos, Denis Musard, un gamin de dix ans, cheminait lentement, lorgnant au passage les devantures des magasins.

Il descendait la rue de Rohan, une des voies les plus fréquentées de Rennes, qui aboutit à un vaste square, ingénieusement établi sur la Vilaine, entre les ponts de Nemours et de Berlin.

L'insouciant collégien venait d'atteindre ce jardin public, quand le puissant timbre de l'horloge municipale, "Le Gros" comme l'appellent généralement les Rennais, martelant huit coups consécutifs, apprit au jeune flâneur que l'heure de la classe avait sonné et qu'il arriverait bon dernier.

Penaud, très contrarié, le retardataire se disposa à rattraper le temps perdu. Mais il s'arrêta presque aussitôt, fixant d'un œil surpris un point mouvant qui apparaissait à l'autre extrémité du terre-plein.

C'était une petite charrette à bras sous laquelle était attelé un chien de forte taille. Couverte d'une bâche hermétiquement fermée, elle suivait le quai qui borde le square dans toute sa longueur, et se dirigeait vers le jeune garçon.

Mais ce qui intriguait fort ce dernier, c'était la vue de l'être bizarre qui marchait entre les brancards, et que l'on pouvait prendre de loin pour un animal, pour un ours, par exemple.

Lorsque la distance eut diminué, Denis put se convaincre que c'était bel et bien un homme, mais un homme affublé de telle façon que son grotesque accoutrement le rendait méconnaissable.

Son goût fin plait même aux gourmets

LE THÉ
"SALADA"
523F

Tout frais des plantations

Sa tête était coiffée d'une énorme casquette en poils qui descendait au-dessous des oreilles ; un masque épais cachait son visage, de longs gants fourrés recouvraient ses mains et ses bras enfin, ses jambes étaient munies de longues guêtres.

Ce singulier personnage s'avancé lentement. Il s'appliquait visiblement à préserver son véhicule des cahots de la route, et tournait la tête à droite, puis à gauche, comme s'il éprouvait de l'inquiétude.

Tout à coup, il s'arrêta. De la main droite, il se frappa vivement le bras gauche, reprit sa marche et stoppa de nouveau pour battre cette fois à plusieurs reprises son épaule droite... puis diverses parties de son buste.

De l'endroit éloigné où il se tenait, le collégien contemplait avec ahurissement cet étrange manège qui commençait à attirer l'attention des passants. Quelques-uns ralentissaient le pas souriaient et s'attardaient parfois à regarder cette incompréhensible mimique.

Leur étonnement, ainsi que celui de l'écolier, redoubla quand ils virent ce singulier individu plonger prestement la main sous la bâche et retirer de la voiture une sorte de petit soufflet dont il se servit pour souffler avec rage sur son cou, ses bras, son nez.

Le spectacle était si cocasse que Denis s'en tenait les côtes. Mais son hilarité ne connut plus de bornes, lorsque la scène qu'il avait sous les yeux prit soudain une extension aussi rapide qu'inattendue.

L'une à près l'autre, les personnes qui entouraient le mystérieux inconnu se mirent à reproduire ses gestes incohérents. Chacune d'elles se trémoussait, se frottait, s'administrant même d'énergiques calottes, le tout exécuté avec une nervosité et d'expressives grimaces du plus bizarre effet.

— Ah ! par exemple, ils sont tous fous ou atteints de la danse de Saint-Guy ! ne put s'empêcher de s'exclamer le jeune Musard stupéfait..

Comme pour lui donner raison, quelques employés qui se rendaient paisiblement à leur bureau, s'étant approchés de ceux qu'ils prenaient, non sans vraisemblance, pour des pitres, furent entraînés dans le mouvement et donnèrent à leur tour des signes d'aliénation mentale.

Quelques enfants jetaient des cris perçants et se roulaient à terre.

Bientôt les marchands de comestibles du quai, qui du seuil de leurs boutiques assistaient impassibles à cette scène désordonnée, subirent eux aussi la contagion. Agitant désespérément les mains et les bras, ils se hâtèrent de rentrer dans leurs magasins, dont les portes furent soigneusement closes.

— Que veut dire tout cela ? se demandait Denis qui, tout en demeurant prudemment à distance, ne s'efforçait pas moins de percer ce mystère.

Cependant, attiré par le bruit, un sergent de ville accourut à grandes enjambées. Il s'arrêta interloqué à la vue de trente à quarante personnes qui, disséminées autour de la petite voiture, criaient, gesticulaient et s'agitaient comme des fous.

— Circulez, circulez, commanda-t-il impérieusement en brandissant son bâton blanc.

Vaine exhortation ; ce que voyant, le gardien de la paix alla droit à l'auteur de cette bagarre, et après l'avoir brièvement interrogé, lui fit signe de le suivre au poste de police.

L'homme obéit docilement. Mais tous deux n'avaient pas fait vingt pas que l'agent commença à son tour à se démener comme un diable dans un bénitier, se fustigeant à tour de bras et se livrant sur place à une gymnastique échevelée.

Au cours de cet exercice, il glissa et tomba à terre. Il avait plu la nuit précédente ; aussi, lorsqu'il se releva, l'agent constata non sans dépit que son beau pantalon blanc était largement maculé de boue, ce qui eut pour effet d'accroître sa colère.

Il agonisa de sottises l'individu masqué. Celui-ci, pour toute réponse, tendit gravement son petit soufflet au représentant de la force publique, qui le repoussa rageusement.

Toujours muet et flegmatique, l'autre dirigea alors l'instrument vers le visage de son insulteur qui, croyant à une bravade ou à une mauvaise plaisanterie, redoubla ses invectives.

Des rires étouffés s'élevèrent parmi les spectateurs.

— Comment finirait cette comédie ?

Emporté par la curiosité, Denis Musard quitta brusquement son poste d'observation et se rapprocha en courant du lieu où se jouait le dernier acte de cette pièce.

Il arriva juste à temps pour entendre l'agent exaspéré lui donner, sans le savoir, le mot de l'énigme qu'il avait vainement cherchée jusque-là à deviner.

Répondant sans doute à une tardive explication de l'homme masqué, le sergent vociférait :

— Allez-vous-en, votre poudre insecticide et votre apiculteur ! A-t-on idée de transporter deux essaims d'abeilles en plein jour à travers la ville, au risque de provoquer des troubles ? Fichez le camp en vitesse, et félicitez-vous d'en être quitte à si bon compte, tête sans cervelle.

Déconcerté par cette algarade, l'apostrophé demeurait coi, perplexe, immobile ; ce que voyant, les assistants, qui avaient de bonnes raisons de se montrer hostiles, joignirent leurs sommations à celles du fonctionnaire.

Pour mieux les appuyer, quelques-uns coururent même aux devantures abandonnées des marchands de comestibles, et s'emparant des tomates, des carottes, des pommes de terre en montre, bombardèrent le récalcitrant de ces projectiles improvisés.

A ce moment, le chien qui, à l'abri sous sa voiture, s'était tenu tranquille jusque-là, dut être piqué lui-même par quelque abeille, car il partit tout à coup à fond de train dans la direction de son maître, entraînant le léger véhicule, qui versa à quelques pas du collégien. La bâche, qui présentait déjà une mince déchirure, s'entr'ouvrit, et des centaines de mouches à miel se répandirent au dehors.

Du coup, ce fut la panique, le signal d'un sauve-qui-peut général.

Mouchoirs, chapeaux, cannes, ombrelles, s'agitèrent en l'air, voltigèrent autour des têtes menacées et finalement s'abattirent sur le sol, tandis que leurs propriétaires s'enfuyaient éperdus. Le square, jonché d'épaves, ressembla bientôt à un champ de bataille.

Terrifié, Denis avait fait comme les autres, et, poursuivi par nombre d'abeilles furieuses, avait gagné à toutes jambes le collègue qui, par bonheur n'était pas éloigné.

Il entra comme une bombe dans la classe, dont il referma précipitamment la porte.

Au bruit, le maître se retourna, et s'adressant au nouveau venu :

— Cinquante lignes à copier à l'élève Musard pour son retard, dit-il sévèrement.

Denis ouvrait la bouche pour se disculper, mais l'instituteur ne lui en laissa pas le temps.

— Pas un mot d'excuse, reprit-il ou je double la punition.

Le jeune garçon n'insista pas, et remettant à plus tard les explications, il s'assit à sa place.

Le silence se rétablit, troublé seulement par le grincement de trente plumes courant sur trente cahiers. Ce calme, hélas ! ne devait pas durer.

Comme il faisait un temps chaud et ensoleillé, les fenêtres de la classe étaient grandes

ouvertes. Bientôt, un bourdonnement confus d'abord, puis de plus en plus sonore, se fit entendre dans la salle, et vingt, cinquante, cent abeilles pénétrèrent dans la pièce qu'elles remplirent de leur bruit d'ailes.

Surpris et amusés, les écoliers levèrent le nez pour suivre des yeux les étourdissantes intruses, et se mirent à chuchoter.

La voix du maître s'éleva tranchante, impérieuse ;

— Un peu d'application, s'il vous plaît, mes enfants. Votre devoir d'histoire de France est très intéressant... Soignez votre narration sur l'invasion des Huns. Les bons élèves ne perdent pas leur temps à regarder voler les mouches.

Le pédagogue, toujours sentencieux, émettait là un axiome fort sage en soi : mais pour le mettre en pratique, encore faut-il renir compte du nombre des mouches.

Cela est si vrai, que, moins de cinq minutes après, le digne magister, assis dans sa chaire, renversait la tête, tendait le cou, et l'œil fixé au plafond, considérait, lui aussi avec un intérêt marqué, le flot grossissant d'abeilles qui s'engouffraient par les fenêtres et encombraient maintenant la salle :

— L'invasion des Barbares, murmura-t-il, l'esprit encore plein de son sujet.

Des cris perçants l'arrachèrent aux réminiscences du passé et le ramenèrent brusquement à la réalité de l'heure présente.

Des plaintes, des exclamations de douleur et d'effroi retentissaient de toutes parts... Chose curieuse, les abeilles concentraient leur vol au-dessus de Denis, et c'étaient les voisins du jeune garçon qui avaient le plus à souffrir des attaques de l'ennemi.

En hâte, le maître courut fermer les fenêtres pour empêcher l'entrée de nouveaux assaillants puis, embrassant d'un coup d'œil le spectacle qu'offrait la classe, il comprit, à l'affolement des élèves et au nombre imposant des redoutables insectes, que le seul parti à prendre était de faire évacuer la pièce.

— Que tout le monde sorte par la porte intérieure qui donne dans ma cuisine ! cria-t-il d'une voix de commandement. Le travail, suspendu pour cause de force majeure, ne reprendra qu'à 1 heure de l'après-midi.

Les enfants ne se le firent pas dire deux fois, et par l'issue indiquée se précipitèrent au dehors, à l'exception de Denis, sur lequel s'était abattu le gros des abeilles, et qui, couvert de ces dangereuses bestioles, n'osait faire aucun mouvement dans la crainte d'exciter leur fureur.

Quand la salle fut redevenue déserte, le maître s'approcha et regarda avec compassion son malheureux élève, qui lui fit l'effet d'un nouveau Régulus.

Comme le célèbre Romain, l'infortuné allait-il périr sous l'aiguillon des terribles insectes ?

A cette seule idée, le digne homme frissonna. — Mon Dieu que signifie tout ceci ? gémit-il. Quelle peut-être la cause de ce phénomène ? La soupçonnez-vous, mon enfant ?

Sans remuer, d'une voix entrecoupée de sanglots, Denis raconta l'aventure du matin.

— Tout s'explique, s'écria le pédagogue, je vois ce qui est arrivé. Lorsque la voiturette a versé près de vous, rendant la liberté à l'essaim qu'elle contenait, la mère abeille a dû se poser sur vous, à votre insu. Fidèles à la coutume de se grouper autour de leur reine, les abeilles vous auront donc suivi quand vous vous êtes sauvé, et c'est pour la rejoindre qu'elles sont entrées ici par les fenêtres et qu'elles s'attachent obstinément à votre personne. La reine doit être sur vos vêtements... quittez-les au plus vite et vous serez débarrassé de l'ennemi.

L'avis était judicieux, mais plus facile à donner qu'à suivre.

A peine Denis eut-il porté la main à sa veste que plusieurs cuisantes piqûres l'avertirent d'avoir à cesser ce jeu.

— Impossible de me déshabiller, M'sieu, dit le jeune garçon, les larmes aux yeux.

— Oui, je vois que l'adversaire se fâche, répondit d'une voix sombre le malencontreux conseiller. Mais comment diable vous tirer de là, mon pauvre petit ?

Et, la tête dans ses mains, il arpenta fiévreusement la classe, s'ingéniant à trouver le moyen de délivrer son élève, qui lui inspirait une profonde pitié, car ce bon maître était doué d'un cœur très sensible.

Tout à coup, son visage s'éclaira. Ce moyen tant cherché, il l'avait découvert.

— Venez avec moi, ordonna-t-il à Denis qui tout en pleurant suivit l'instituteur, marchant à tout petits pas pour ne pas troubler la tranquillité des irascibles hyménoptères.

Tous deux sortirent par le passage intérieur déjà mentionné et débouchèrent dans le jardin attendant au collège.

Là, se trouvait un vaste bassin d'arrosage dont l'eau était peu profonde.

— Entrez là dedans, dit à Denis son guide, et couchez-vous en ne gardant que la tête hors de l'eau. Encore devrez-vous la plonger à plusieurs reprises : c'est la seule manière de mettre en fuite les abeilles qui s'envoleront pour ne pas être noyées. Pas d'hésitation, le temps presse.

Le pauvre garçon considéra avec dégoût le liquide jaune et visqueux qui s'offrait à lui, mais comprenant la nécessité de ce bain forcé, il obéit docilement et s'étendit tout de son long au fond de la piscine improvisée.

A distance, l'instituteur surveillait la manœuvre et donnait des instructions qu'il entremêlait de réflexions appropriées.

— Enfoncez la tête hardiment, sa préservation en dépend...

Attention !... à la dernière plongée, vos cheveux dépassaient le niveau de l'eau... Inutile d'offrir un îlot comme point de refuge à ces gueuses d'abeilles... Ne remuez pas ainsi vos genoux qui forment saillie... Courage, l'ennemi bat en retraite... Encore quelques minutes et vous serez délivré... Oui, je le sais, le temps doit vous paraître long, mais la patience est une vertu. Il me vient d'ailleurs une idée, qui aura je crois pour effet d'abrèger votre épreuve. Attendez-moi, je reviens.

Ce disant, le brave homme s'élança vers un hangar voisin, d'où il revint un moment après avec une botte de paille dans les bras.

Il la déposa à terre, versa dessus deux seaux d'eau et la répartit en plusieurs petits tas autour du bassin. Après quoi, il y mit le feu. En brûlant, la paille mouillée dégagea une âcre et épaisse fumée qui acheva la dérouté des abeilles.

Arrêtées par l'eau, chassées par le nuage opaque qui les enveloppait, celles-ci prirent définitivement la fuite, abandonnant leur victime, qui put enfin sortir de son humide prison... Mais dans quel état !... hélas ! Ruisselant d'une eau trouble, couvert de boue et le corps criblé de piqûres, dernière vengeance des cruels insectes, dont plusieurs douzaines gisaient as-

phyxiées sous les vêtements trempés du jeune garçon.

Denis, gémissant et endolori, se séchait tant bien que mal devant un grand feu allumé dans la cuisine du collège, quand sa mère, que l'on avait prévenue, arriva.

Tout émue, elle apportait des habits de rechange. Elle se hâta de ramener son fils à la maison, où il fut pris, la nuit suivante, d'un fort accès de fièvre.

Le médecin appelé à le soigner se montra très rassurant, mais dut faire des pansements douloureux et prescrire un repos absolu pendant quinze jours.

On était alors au 25 juin... Voilà comment, en l'an de grâce 1928, l'écolier Denis Musard vit ses vacances accrues de deux grandes semaines. Après sa tragique mésaventure, c'était une compensation que le pauvre enfant n'avait certes pas volée. AUFRESNE.
(*L'Etoile Noëliste.*)

Un passant reçoit une tuile sur la tête.
— Hé, là-haut, crie-t-il au couvreur, faites donc attention !
— Ne vous dérangez pas, bourgeois, répond l'autre, je vais descendre la ramasser.



UN TROUPEAU DE BISONS DANS L'OUEST CANADIEN

Un sermon à l'hôtel de Rambouillet



VANT de raconter l'anecdote qui va suivre, nous dirons quelques mots sur l'hôtel de Rambouillet.

L'hôtel de Rambouillet était le salon le plus brillant, le *bureau d'esprit* le plus célèbre qu'il y eût à Paris au commencement du XVIII^e siècle. C'était le rendez-vous de presque tous les littérateurs, tous les poètes, tous les artistes qui jouissaient alors de quelque réputation. L'hôtel de Rambouillet vit successivement figurer dans ses réunions Balzac, Voiture, La Rochefoucauld, La Bruyère, Ménage, et Mmes de Sévigné, de La Fayette et de Scudéry, c'est-à-dire les hommes les plus distingués et les femmes les plus spirituelles de l'époque ; il comptait aussi parmi ses habitués plusieurs membres éminents de l'aristocratie et quelques étrangers de distinction. La marquise de Rambouillet faisait avec infiniment de grâce les honneurs de ce salon.

On a reproché à ce cercle littéraire ses excessives prétentions au bel esprit, et, pour nous servir de l'expression d'un des satiriques du temps, son style *collet-monté*. On ne peut nier la justesse de ce reproche, mais ce qu'on ne saurait aussi contester, c'est que les réunions de l'hôtel de Rambouillet ont puissamment contribué au perfectionnement de la langue française et ont exercé une heureuse influence sur la littérature, en établissant des relations journalières, de patronages et d'amitiés, entre les nobles et les gens de lettres.

Ces détails préliminaires n'étaient pas sans quelque utilité pour l'intelligence de l'anecdote qui fait le sujet de cet article. Nous y arrivons sans autre préambule.

Il y avait, ce soir-là, à l'hôtel de Rambouillet une réunion brillante et nombreuse, plus nombreuse que de coutume. Le duc de Vivonne avait promis à l'honorable société qu'il amènerait un jeune séminariste de treize ans, qui, disait-il, était un phénomène, un prodige, une véritable merveille. Chacun était impatient de voir, d'entendre ce génie précoce, qui passait déjà, non seulement pour un érudit de premier ordre, pour un penseur profond, mais encore pour un orateur plein d'élévation, de vigueur et d'éclat. L'intérêt, la curiosité étaient puissamment excités, et, chaque fois que la porte s'ouvrait et qu'on venait annoncer à la maîtresse de la maison l'arrivée d'un des habitués de l'hôtel, tous les yeux se dirigeaient vers l'antichambre et cherchaient le jeune prodige qui devait faire les honneurs de la soirée.

L'attente fut longue, et neuf heures avaient déjà sonné, lorsque le duc de Vivonne arriva

avec son protégé. Celui-ci était un enfant très chétif, très frêle, et dont la figure ne séduisait pas au premier abord ; ses traits n'étaient remarquables ni par la régularité, ni par la grâce et on pouvait même leur reprocher je ne sais quoi de dur et de heurté ; mais quand on avait considéré un moment cet adolescent, sa physionomie empreinte d'un cachet particulier de distinction, de vigueur et de majesté, son œil rayonnant de génie, son front où le travail de la pensée avait déjà creusé des lignes profondes, tout en lui excitait la surprise et l'admiration ; on sentait que c'était là une de ces natures supérieures, une de ces organisations privilégiées, une de ces créatures d'élite que Dieu choisit entre toutes pour parler aux hommes un sublime langage.

La conversation s'engagea tour à tour sur une foule de sujets. On causa philologie, on disserta sur le génie de la langue française, et l'adolescent étonna Ménage et Vaugelas eux-mêmes par la justesse et la sagacité de ses aperçus sur les questions grammaticales les plus délicates et les plus difficiles ; on parla des littératures grecque et romaine, et, dans cette discussion, il fit encore admirer l'étendue de ses connaissances, la sagesse de ses appréciations et la supériorité de son esprit. On raisonna sur la morale, et le séminariste de treize ans émit sur ce sujet des pensées pleines de force et de conviction qui émerveillèrent La Rochefoucauld et La Bruyère. On était enchanté, ravi de son prodigieux mérite et de l'air modeste avec lequel il recevait tous les éloges qui lui étaient prodigués.

Tous les sujets de conversation paraissaient épuisés, et, comme la soirée était déjà très avancée, on se disposait à sortir, quand le prince de Condé s'approchant du jeune séminariste :

“ J'ai ouï dire, monsieur, que vous étiez, non seulement un philologue, un littérateur, un savant, mais encore un orateur de première force. Seriez-vous assez aimable pour nous donner un échantillon de votre talent oratoire ? Si ce n'était pas abuser de votre complaisance, je vous prierais de nous faire un sermon.”

Cette proposition fut accueillie avec empressement par l'assemblée.

“ Mais quel sujet traitera-t-il, demanda Mme de Rambouillet.

— Le jugement dernier, dit Voiture.

— Va pour le jugement dernier ! ” s'écrièrent tous les assistants.

L'enfant se recueillit environ cinq minutes, puis il commença son improvisation. Il débuta par un terrible tableau de la dissolution de l'univers. Il montra ensuite tous les hommes sortant de leurs tombeaux et se rassemblant au son des trompettes célestes ; Dieu assis sur son trône éternel et, par un jugement définitif, séparant les justes des réprouvés ; enfin le ciel

s'ouvrant pour recevoir les uns, et les abîmes de l'enfer engloutissant les autres.

Ce tableau était empreint de tant de vigueur et de coloris, il était semé de tant de traits sublimes, et puis la physionomie du jeune orateur avait tant d'animation et de vie, sa voix avait des vibrations si puissantes, ses gestes étaient si expressifs, il paraissait animé d'une foi si vive, que les assistants, hommes mondains et frivoles pour la plupart, étaient pénétrés d'une profonde émotion. Jamais peut-être orateur chrétien n'avait obtenu jusqu'alors un tel succès de terreur.

A dix heures et demie, le jeune abbé retourna à son séminaire, après avoir recueilli, à plusieurs reprises, les félicitations de l'auditoire.

L'enfant était parti depuis plus d'une heure, qu'il était encore l'objet de toutes les conversations dans la noble assemblée.

— Eh bien ! monsieur l'abbé, disait le duc de Montausier à l'abbé Cottin, que pensez-vous de notre jeune prédicateur ?

— Je pense, monsieur le duc, qu'il est déjà un aigle, et que je ne suis qu'un oison. Boileau a raison, les satires qu'il a dirigées contre moi sont justes à tous égards, et jamais je n'avais aussi complètement senti mon insuffisance. Dès ce jour je renonce à la chaire."

L'abbé Cottin, tint parole. A partir de cette époque, il cessa tout à fait de prêcher, il se borna à faire des sonnets, des rondeaux qu'il lisait en comité privé aux habitués de l'hôtel de Rambouillet, mais il ne prononça plus le moindre sermon ; ce qui causa un dépit extrême à l'auteur des *Satires*, dont la verve poétique avait trouvé jusque-là une mine inépuisable de plaisanteries et de sarcasmes dans les prétentions oratoires de l'abbé Cottin.

A propos de l'incident que nous venons de raconter, le prince de Condé avait prononcé ces paroles remarquables :

— "Cet enfant sera grand entre tous les hommes célèbres de ce temps-ci, et son éloquence fera vivre et éternisera la plupart des gloires du siècle."

Ces mots étaient une véritable prophétie. Le grand Condé, le futur vainqueur de Rocroy, avait-il le pressentiment qu'un jour il devrait son immortalité au jeune séminariste qui venait de débiter avec tant d'éclat dans la carrière de l'éloquence sacrée. Car, nos lecteurs l'ont deviné sans doute, cet orateur de treize ans n'était autre que l'auteur futur des *Oraisons funèbres*, le puissant génie que la postérité devait surnommer l'aigle de Meaux, le sublime Bossuet.



DES CHIENS FLAIRANT UN GIBIER

La promenade du bon Dieu

LE bon Dieu se promenait à travers l'infini des espaces.

Il dirigeait les planètes dans leur course, il faisait flamboyer le soleil, il attachait des étoiles au manteau de la nuit, il jetait des fleurs à pleine main dans les gazons verdoyants des vallées, il enveloppait les montagnes dans une robe de neige, il lançait les torrents dans la plaine, il arrêta sur un grain de sable les flots écumants de la mer, il apprenait à chanter aux oiseaux, il soufflait de douces brises dans la ramure des forêts, et parfois il épouvantait le monde des éclairs de ses yeux et du tonnerre de sa voix.

Le bon Dieu passait et les hommes ne le voyaient pas.

Et lui, qui voulait entraîner tous les hommes à sa suite, il les voyait fuir et s'égarer au loin !

Hommes aveuglés, laissez passer la bonté de Dieu !

Alors, le bon Dieu prit une forme humaine, et, pendant trente ans, sous cette forme, il parcourut une partie de la terre.

Les hommes le virent, et ils le tuèrent !

Ils tuèrent l'homme, mais ils ne tuèrent pas le Dieu ; et ce qui était Dieu ressuscita ce qui était homme, et l'Homme-Dieu se remit à parcourir le monde.

Hommes ingrats, laissez passer la bonté de Dieu !

Il envahit alors toute la surface du globe, il se fit *Eucharistie* et planta sa tente en des millions d'endroits. Chaque jour, il sortait de sa tente pour se montrer à qui voulait le voir. Il apparaissait comme un Soleil dans les mains de ses ministres, et il se renfermait de nouveau dans sa tente pour y attendre les hommes.

Et, à certains jours, il sortait publiquement dans la rue. On lui dressait sur les places, sur le seuil des maisons, des trônes magnifiques, et il allait s'asseoir un instant sur ces trônes.

Il aimait surtout à aller voir les mourants ; il venait les consoler à l'heure de l'agonie et les accompagnait dans leur dernier voyage.

Et il y avait des hommes qui passaient près de sa tente sans jamais y entrer.

Et il y avait des nains ridicules qui, lorsqu'il voulait sortir dans la rue, prétendait lui barrer le chemin.

Et il y avait des misérables qui, sur le point de mourir, refusaient de lui ouvrir leur porte...

Hommes impies, laissez passer la bonté de Dieu !

Après bien des années, le bon Dieu arriva au terme de sa course.

Il entraînait avec lui une multitude d'élus, et de damnés.

Et il entra avec ses élus dans son éternelle demeure.

Il avait bien voyagé, le bon Dieu ! Il avait bien couru après les brebis errantes. Et il s'était reposé des fois pour attendre leur retour : autels, tabernacles, trônes de la Fête-Dieu, âmes pures, autant de *repositoires*.

Et il avait attendu en vain.

Et comme il refermait la porte du paradis, il entendit derrière lui d'effrayantes clameurs : "Ouvrez-nous ! Ouvrez-nous !"

Le bon Dieu se retourna : "Trop tard ! La miséricorde est passée ! Laissez passer la justice !... Et qu'elle passe éternellement."

Je vous salue, Marie

O source de bonté qui n'est jamais tarie,
Vous que nul malheureux n'invoque vainement,
Je suis lasse à mourir ; dans mon accablement
Je viens à vous, et je vous salue, ô Marie !

Voyez combien mon âme a souffert du péché,
Elle en conserve encor la douloureuse trace ;
Je veux fuir les sentiers du mal où j'ai marché,
J'ai donc recours à vous, Mère pleine de grâce.

Le monde a des attrait qui me semblent bien doux,
J'ai peur de lui, de son emprise redoutable ;
Ayez pitié de moi, soyez-moi secourable ;
Vous le pouvez, car le Seigneur est avec vous.

O lis de pureté ! vous ignorez les flammes
Que le Malin subtil allume sous nos pas ;
Je vais périr, si vous ne me secourez pas,
Vous, la femme bénie entre toutes les femmes !

Celui qui fut le fruit béni de votre sein
Pourrait-il rester sourd à votre voix chérie ?
Vous l'avez ici-bas guidé d'une humble main,
N'êtes-vous pas au ciel la Reine que l'on prie ?

Du haut du Golgotha, songeant à nos malheurs,
Il voulut que pour nous vous soyez une mère :
Par votre cœur brisé, votre douleur amère,
Priez pour moi, priez pour nous, pauvres pécheurs.

Mon espoir est en vous ; vos yeux pleins de tendresse
Peuvent lire en mon âme et sonder mes remords ;
Si maintenant je viens à vous dans ma détresse,
Secourez-moi, Marie, à l'heure de ma mort.

Si vous me soutenez, alors, Vierge bénie,
J'affronterai sans peur cet ultime péril,
Recevant du Seigneur cette grâce infinie,
Qui seule peut m'ouvrir le ciel. Ainsi soit-il.

PAULINE BRUNO.

Un homme avait prêté à un de ses amis une certaine somme d'argent ; et, comme ce dernier tardait beaucoup à la rembourser, le prêteur le vint trouver un jour et lui dit :

"Faites-moi donc une reconnaissance.

— Ah ! mon cher ami, lui répondit l'autre, je vous l'assure, ma reconnaissance sera éternelle.

Dollard n'est pas mort!...

DRAME EN DEUX ACTES TOUT SPÉCIALEMENT
ÉCRIT POUR NOS COLLÉGIENS,

par M. L'ABBÉ ÉMILIEU GAUTHIER. (1)

— PERSONNAGES —

MONSIEUR DE MAISONNEUVE.

DOLLARD.

L'ABBÉ SOUART.

LAROUET, trafiquant d'eau-de-vie.

ANTOINE, coureur des bois.

LE RENARD, sorcier sauvage.

LA PANTHÈRE, fils du Renard.

LE PÈRE GRÉGOIRE, vieillard.

Quelques habitants de Ville-Marie.

La scène se passe dans la forêt aux environs de Ville-Marie. On s'efforcera de représenter la forêt canadienne telle que nous la connaissons. Un tronc d'arbre, tombé, servira de siège aux acteurs.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LAROUET, seul, entrant.

Le Renard n'est pas encore de retour. Cela ne m'étonne pas : ces diables d'Iroquois sont partout... La chasse n'aurait pas été bonne... *(Avec ironie)*. Cependant, seigneur le Renard, pas de fourrures, pas d'eau-de-vie ! *(Riant.)* Je vois d'avance les jérémiades du vieil ivrogne... *(Il s'assied)* je vais l'attendre, protégé par le voisinage de Ville-Marie.

Quel pays de misère !... Dire qu'il s'y trouve de belles âmes pour le nommer, avec emphase, la Nouvelle-France !... Des naïfs qui se dépensent sans compter, suent sang et eau à civiliser, et même à évangéliser ces sauvages, êtres méprisables, véritables bêtes féroces, que l'on devrait exterminer sans pitié... Pauvres fous !... Les derniers événements devraient pourtant leur ouvrir les yeux... Oui ! après tant d'années de souffrance et de peine, voici la perspective qui s'offre à eux aujourd'hui : une mort certaine et affreuse, un désastre complet... Dollard, et tous les idéalistes de sa trempe, comprendront-ils enfin l'extravagance de

(1) Avec la bienveillante autorisation de l'auteur, nous publions ce drame que plusieurs de nos institutions religieuses ont déjà fait jouer avec succès par leurs élèves. Paru en 1927, ce drame est presque épuisé. Les quelques exemplaires qui restent se vendent 35 sous chez l'auteur, Hospice St-Dominique, Chemin St-Louis, Québec.

tous leurs beaux projets d'apostolat ? Admettront-ils que ce sont nous, les trafiquants d'eau-de-vie qui avons raison après tout ? Qu'il faut que nous, Français, devenions pratiques une fois ; que nous suivions l'exemple des Anglais de la Nouvelle-Angleterre ; que nous nous enrichissions d'abord ; ensuite, s'il nous reste du temps, et, si le cœur nous en dit, nous pourrions faire de la philanthropie, et même, bien que ceci ne soit pas notre affaire, travailler à l'extension du règne de Dieu.

(Se levant, avec colère.) Ah ! Dollard, je connais tes idées sur les trafiquants d'eau-de-vie ! Je sais le mépris avec lequel tu nous traites !... Par tes beaux discours auprès du gouverneur, me voilà devenu, moi, un paria... Il m'a fallu fuir la société de mes compatriotes ; vivre sans cesse au milieu de ces sauvages hideux ; y exposer mille fois mes jours... Tu as osé te présenter devant moi comme un obstacle à mon ambition et à mon plaisir. Eh bien ! les Iroquois aujourd'hui vont me venger... S'il le faut, je leur aiderai... L'heure de mon triomphe va sonner !...

Mais on vient... *(Il regarde.)* C'est Dollard et l'abbé Souart... Fuyons ! *(Il sort.)*

SCÈNE II

DOLLARD, L'ABBÉ SOUART

DOLLARD

Oui, Père, c'est décidé ; nous partons.

L'ABBÉ SOUART

Votre projet, Dollard, me paraît bien téméraire...

DOLLARD

Monsieur de Maisonneuve, d'abord, le jugea comme vous. Cependant il nous donna son approbation après nous avoir entendus.

L'ABBÉ SOUART

Dollard, je vous connais depuis longtemps. Je sais votre zèle pour la cause de Dieu, votre amour pour la Nouvelle-France, votre courage, votre dévouement au roi... Mais vous êtes bien jeunes... Ne vous laissez-vous pas emporter par un désir imprudent de vaine gloire ou d'aventure ?

DOLLARD, protestant.

Oh ! mon Père !...

L'ABBÉ SOUART.

Songe, Dollard, que dans les circonstances graves où nous sommes, la perte d'un seul hom-

me valide est un malheur irréparable pour notre jeune colonie.

DOLLARD

Tout cela a été pesé, mon Père.

L'ABBÉ SOUART

Ensuite, il ne faut pas tenter Dieu.— Combien êtes-vous, Dollard ?

DOLLARD

Dix-sept, Père.

L'ABBÉ SOUART

Dix-sept, pour combattre toute l'armée des Iroquois !... Mais, c'est insensé !...

DOLLARD

Quelques sauvages se joindront à nous. Monsieur de Maisonneuve l'exige, bien que cela me sourît peu.

L'ABBÉ SOUART

Vraiment ! je ne comprends pas du tout...

DOLLARD

Je crains que les sauvages, qui n'ont pas les motifs que nous avons de combattre, ne puissent résister jusqu'au bout.

L'ABBÉ SOUART

Je sais que c'est pour Dieu et la patrie que vous combattrez ; et que, comme toujours, vous saurez faire votre devoir. Mais ensuite, qu'advient-il si vous mourez ?

DOLLARD

Si nous mourons, notre victoire pourrait bien être plus complète et plus belle...

L'ABBÉ SOUART

(*A part*). Quel est donc le mobile qui pousse ces âmes généreuses ?... (*A Dollard*.) Ouvre-toi entièrement, Dollard, Dis-moi tout ; car c'est pour cela que tu as voulu me voir seul, et que tu m'as entraîné jusqu'ici.

DOLLARD

Père, cette terre de la Nouvelle-France, que nous avons appris à aimer de toutes les forces de notre âme, a été plusieurs fois déjà arrosée du sang de nos martyrs. C'est aujourd'hui une

terre sacrée ; et tout nous dit que Dieu forme des desseins admirables pour son avenir.

L'ABBÉ SOUART

Personne, plus que moi, n'en est convaincu, Dollard.

DOLLARD

Il ne peut rester sourd à la voix de tout un peuple dont les prières montent sans cesse vers lui. Il ne peut oublier les travaux et les souffrances de nos missionnaires ; les années de labeur et de dévouement employées entièrement à son service par des hommes comme Monsieur de Maisonneuve, et... combien d'autres !... Non ! Père, cela est impossible !... La Nouvelle-France doit vivre, grandir, devenir belle et glorieuse ici-bas, marcher de l'avant dans l'accomplissement d'une mission, comme sa mère, la France d'Europe, a fait. C'est là, chez moi et chez tous ceux qui ont décidé de me suivre, une conviction profonde. Est-ce que nous nous trompons, Père ?

L'ABBÉ SOUART.

Cette conviction est aussi la mienne, Dollard. (*A part*). Oui, Dieu a déjà accompli de grandes choses sur ce coin du nouveau continent.

DOLLARD

Aujourd'hui, nous nous voyons acculés à un désastre complet. Humainement parlant, il n'y a plus d'espoir. Jamais, affaiblis comme nous le sommes après le dur hiver que nous venons de passer, nous ne pourrions résister à l'assaut que nous préparent toutes les nations iroquoises réunies. Monsieur de Maisonneuve, toujours si brave, si rempli de confiance, réussit mal à nous cacher son anxiété. Le découragement et la terreur règnent sur tout le peuple. Le danger est extrême. Pourquoi Dieu, après tout ce qui a été fait ici pour la gloire de son nom, permet-il que nous nous trouvions aujourd'hui dans une situation semblable ?... Veut-il, par un coup admirable de sa puissance, nous faire voir soudain toute l'étendue de sa bienveillance, et par là nous donner un encouragement suprême ? Alors dix-sept hommes lui suffiront pour écraser les Iroquois. Père, peut-on avoir trop de confiance en Dieu ?... Dites-moi, est-ce mal de nous porter en avant et d'offrir ainsi au bon Dieu l'occasion de nous manifester sa bienveillance ?

L'ABBÉ SOUART

Dollard, prenons garde !... Ne cherchons point à pénétrer les desseins de Dieu ; ce serait bien téméraire de notre part. Nul n'est juste

devant son regard... Ce sont nos péchés, nos crimes peut-être qui attirent sur nous sa colère... S'il y a, au milieu de nous, du bien, de grandes vertus, des martyrs; il y a aussi des crimes, des scandales : il y a les trafiquants d'eau-de-vie...

DOLLARD

Oh ! les trafiquants d'eau-de-vie, ces misérables !... Et bien ! Père, si ce sont nos crimes qui ont attiré sur nous les malheurs présents, nous sommes dix-sept ; nous avons notre jeunesse, nos rêves d'avenir, notre sang, notre vie. Nous prenons tout cela et nous disons au bon Dieu : "Voilà, en expiation !" — Dans sa bonté, il acceptera notre sacrifice, et la Nouvelle-France sera sauvée !

L'ABBÉ SOUART, *très ému.*

Oh ! Dollard !...

DOLLARD

Voyez-vous, Père, nous voulons que ce vaste pays, le plus beau du monde avec son grand fleuve, ses rivières, ses lacs admirables ; nous voulons, dis-je, qu'il soit chrétien et français un jour ! Que mille clochers y dressent vers les cieux leurs croix protectrices ! Que le doux parler de France y chante sans cesse la gloire du Créateur ! Que, la forêt ayant reculé, de gras pâturages et des blés verdoyants le couvrent chaque printemps, et que tout un essaim de peuple fort, sain et heureux y besogne, protégé par sa foi et ses vertus ! Oh ! Père... Ce rêve ! Ce beau rêve !...

L'ABBÉ SOUART, *très ému.*

Oui, Dollard, !... Ce rêve !... Ce beau rêve !

DOLLARD

Dieu veut sa réalisation, n'est-ce pas Père ?

L'ABBÉ SOUART

Sa réalisation !... (*A part.*) Comme Dieu sait former de grands cœurs pour la réalisation de ses desseins admirables !... (*A Dollard.*) Partez, Dollard ! Nos plus ferventes prières vous accompagneront... (*A part.*) Le peuple de Dollard ne mourra pas !

SCÈNE III

DOLLARD, L'ABBÉ SOUART, ANTOINE

ANTOINE, *entrant.*

Mon Père, Dollard, je vous salue ! (*Il leur donne la main. Remarquant l'émotion de l'abbé Souart.*) Je suis indiscret, Père ?

L'ABBÉ SOUART

Non, Antoine... Mais d'où viens-tu donc ? Tu parais épuisé !

ANTOINE

Ah ! Père, je suis harassé de fatigue ! (*Il s'assied.*) J'arrive des Trois-Rivières. Je suis porteur d'un message très pressé pour Monsieur de Maisonneuve... Il m'a fallu faire de grands détours pour ne pas tomber entre les mains des Iroquois.

L'ABBÉ SOUART

Quelles nouvelles nous apportes-tu de là-bas ?

ANTOINE

Ici, il n'y a rien de nouveau, Père ?

L'ABBÉ SOUART

Non, Antoine, la situation est toujours la même.

ANTOINE

Les nouvelles de là-bas sont des plus mauvaises... Les Iroquois sont partout, A vingt pieds de nos forts, il n'y a plus de sécurité pour nous. On ne vit jamais, depuis que la colonie existe, de danger plus imminent.

L'ABBÉ SOUART

Le peuple des Trois-Rivières garde-t-il quelque espoir ?

ANTOINE

Aucun !... Sans un miracle, c'en est fait de nous tous.

L'ABBÉ SOUART

Songe-t-il au moins à se défendre ?

ANTOINE

Tous les habitants sont d'avis, là-bas, que vous abandonniez Ville-Marie pour vous réunir à eux. Ensemble, peut-être pourrions-nous résister...

L'ABBÉ SOUART

Abandonner Ville-Marie !... Y songes-tu Antoine !...

DOLLARD

C'est impossible ! Avec le nombre de malades que nous avons, les vieillards, les femmes, les enfants... nous n'aurions pas fait dix lieues

dans la forêt que déjà les Iroquois nous auraient exterminés.

ANTOINE

Cependant, Dollard, c'est là notre dernier espoir... Il y a quelques jours, je rencontraï la Panthère, le fils du Renard, ce vieux sorcier huron que nous n'avons pas encore pu approcher... La Panthère est loin de ressembler à son père... C'est le vrai type de nos Indiens : fiers, braves et cruels. Ayant été fait prisonnier avec tout un parti des siens par les Iroquois, il avait réussi à s'échapper ; et, la rage dans le cœur, il retournait vers sa tribu... Il m'a dit le nombre de nos ennemis, les armes qu'ils possèdent, leur dessein bien arrêté d'en finir avec nous... Je vous assure, Dollard, qu'il n'y a pas d'illusion possible. C'est la mort pour nous tous si nous ne savons pas prendre une décision.

L'ABBÉ SOUART, à Dollard.

Après cela, Dollard, que décides-tu ?

DOLLARD

(A l'abbé Souart.) Père, nous partirons !...

(A Antoine.) Notre décision est prise, Antoine. Ici à Ville-Marie, nous irons jusqu'au bout ! (Regardant dans la forêt.) Mais je vois un Indien qui s'avance vers nous ?

ANTOINE, regardant.

C'est le Renard, pauvre malheureux !... Ne l'effrayons pas. Rentrez avec moi à Ville-Marie si vous le voulez bien ?

L'ABBÉ SOUART

Oui, nous te suivons, Antoine.

SCÈNE IV

LE RENARD, seul

LE RENARD, entrant et paraissant exténué.

(Il s'assied.) J'ai vu le Grand-Manitou en songe cette nuit... Il ne m'apparaissait plus depuis qu'Anahotaha s'est fait chrétien... La fureur du Grand-Manitou est épouvantable !... Le feu sortait de sa bouche et de ses yeux ; ses cheveux étaient hérissés !... La terre flambait autour de lui. A son aspect, les montagnes tremblaient !... Oh ! ce bruit qui remplissait les airs : sifflements de tempête, éclats de tonnerre, chocs de rochers qui remuent et se brisent... Je tombai le visage contre terre devant le Grand-Manitou... Je frissonnais de tous mes membres, et aucune parole ne sortait

de ma bouche. Alors, j'entendis sa voix terrible : " Que fais-tu, le Renard ? Est-ce ainsi que tu me sers ?... Je vois, tous les jours, sur ce pays qui m'appartenait, mon empire se briser !... Anahotaha même, ton chef, aujourd'hui est chrétien !... Ta lâcheté laisse tout faire !... Va maintenant vers Larouet, celui qui possède de l'eau-de-vie ; je veux que tu fasses ce qu'il te dira... ? "

Je m'éveillai alors tout baigné de sueurs glacées... Je regardai autour de moi. Tout était paisible : la forêt était silencieuse, et la brise dormait ; et, dans ce grand calme qui m'entourait, je sentis redoubler ma frayeur. Je me levai tremblant ; je m'enfuis du lieu où je me trouvais ; je marchai jusqu'ici où j'espère rencontrer Larouet et apaiser le Grand-Manitou... Ah ! je ne veux plus qu'il se montre ainsi à moi. J'en mourrais de terreur !...

SCÈNE V

LE RENARD, LA PANTHÈRE

LA PANTHÈRE, entrant

Ah ! père ! c'est toi !... Je te salue !...

LE RENARD

Je te salue mon fils !... Mais, tu es bien imprudent d'aller ainsi, seul, dans la forêt. N'est-elle pas toute remplie d'ennemis ?

LA PANTHÈRE

Mais toi-même, n'es-tu pas seul ?

LE RENARD

Moi, je suis l'âme du Grand Manitou... Il a besoin de moi... Il me protège.

LA PANTHÈRE

Père, je te cherchais

LE RENARD

Et pourquoi me cherchais-tu ?

LA PANTHÈRE

Père, Anahotaha, notre vaillant chef, vient de solliciter, du grand chef des visages pâles de Ville-Marie, la permission de se joindre à Dollard et à ses compagnons pour combattre les Iroquois...

LE RENARD

Que dis-tu ? mon fils, ... Anahotaha !... Il est insensé !... Il marche à la mort !...

LA PANTHÈRE

Anahotaha, père, est un chef courageux.

LE RENARD

Oui, mais il a abandonné le Grand-Manitou.

LA PANTHÈRE

Il veut, devant l'ennemi et sous les regards de Dollard, confondre son adversaire, le chef des Algonquins qui se prétend plus brave que lui... Moi-même, pour me venger de ces lâches Iroquois qui ont massacré les miens il n'y a pas encore une lune, et qui m'ont fait prisonnier, je me joindrai à lui.

LE RENARD

Comment, mon fils, tu as été fait prisonnier ?

LA PANTHÈRE

Oui, père, et la honte pèse lourdement sur mon âme aujourd'hui. Je ne me donnerai aucun moment de repos aussi longtemps que je ne me serai pas vengé.

LE RENARD

Mon fils, Anahotaha, en se faisant chrétien, a bien irrité le Grand Manitou contre nous.

LA PANTHÈRE

Père, je veux me venger !... Qu'importe qu'Anahotaha soit chrétien !... Il est un chef vaillant. Les chevelures dont il a orné son wigwam ne se comptent plus... Il est adoré des siens et craint de ses ennemis... Père, je le suivrai !... Dois-je lui annoncer que tu refuses de marcher avec nous sur les sentiers de la guerre ?

LE RENARD

Mon fils, je réfléchis... Si la haine des Iroquois, ces lâches ennemis de notre nation, est grande en moi, la peur d'irriter le Grand-Manitou, en marchant sous la conduite d'Anahotaha chrétien, trouble mon âme... Ah ! mon fils, quels malheurs il attirera sur notre nation en recevant sur son front l'eau sainte des visages pâles !

LA PANTHÈRE

Père, moi ton fils, je suppliais ces Iroquois de me faire mourir comme un homme. Et j'aurais entonné la chanson de la mort au poteau du supplice... Ils ont refusé... Ils m'ont frappé avec des bâtons comme on frappe un chien... Ils ont craché sur moi... Ah père, aujourd'hui la rage a changé tout le sang de

mes veines en courant de feu... Je mourrai si je ne me venge !...

LE RENARD

Quoi ! mon fils, ils ont fait cela !... Eh bien ! dis à Anahotaha que le Renard, que le Grand-Manitou daigne parfois visiter durant son sommeil, bien que chagrin de le voir chrétien, marchera cependant sur les mêmes sentiers de la guerre que lui ; et que la haine des Iroquois consumera son âme aussi longtemps que ses yeux pourront contempler la lumière du jour.

LA PANTHÈRE

Oh ! père, cette résolution que tu prends me comble de joie ! Je cours vers Anahotaha qui sera heureux de l'apprendre ; car il compte beaucoup sur ton esprit si fertile en ruses.

LE RENARD

Va, mon fils, et que le Grand-Manitou te soit favorable !

SCÈNE VI

LE RENARD, *seul, se levant.*

LE RENARD

Oui, j'irai avec Dollard ; je combattrai avec courage... Le Grand-Manitou ne peut-être que favorable au père qui venge son enfant.

SCÈNE VII

LE RENARD, LAROUET.

LAROUET, *entrant.*

Enfin ! le voici de retour, ce sorcier !... (*Au Renard.*) Mon frère, je te salue !...

LE RENARD

Ah ! c'est toi, Larouet !

LAROUET

Mais ! Tu me sembles épuisé ! Serais-tu malade ?

LE RENARD

Une nuit sans sommeil et une longue course à travers la forêt m'ont accablé... Sois bon Larouet... Donne à ton frère un peu de cette eau-de-feu qui relève le courage ?

LAROUET

Cependant, le Renard, tu ne m'apportes pas de pelleteries aujourd'hui ?

LE RENARD

Mais, ne sais-tu pas que nos ennemis ont envahi tout notre territoire ?... À chaque pas que nous faisons dans la forêt, la mort est là qui nous guette... Il nous est impossible de nous livrer au plaisir de la chasse... La consternation est grande parmi mes frères !

LAROUET

Eh bien ! Le Renard, je ne puis pas te donner de l'eau-de-feu, si, en retour, tu n'as rien à me fournir...

LE RENARD

Larouet, aie pitié de ton frère. Son âme est accablée de frayeur et de trouble... Donne-lui de l'eau-de-feu ?

LAROUET

Non ! (*Il va pour se retirer.*)

LE RENARD

Demeure encore, Larouet, et écoute ton frère !

LAROUET, *s'arrêtant.*

Que me veux-tu ?

LE RENARD

Dollard aujourd'hui doit partir pour combattre les Iroquois...

LAROUET

(*A part.*) Oh ! ce nom de Dollard !... On dirait que l'enfer s'empare de tout mon être quand il frappe mes oreilles !

LE RENARD

Dollard est fort et courageux. Anahotaha, notre chef, la Panthère, moi-même et plusieurs des nôtres, sans doute, nous nous joindrons à lui... Nous voulons nous venger de l'agression de nos lâches ennemis... Nous les repousserons dans leur pays. Ensuite les plaisirs de la chasse auront plus de charmes pour nous ; notre ardeur sera plus grande, et tu seras amplement dédommagé.

LAROUET

Que dis-tu, le Renard ? Tu vas te joindre à Dollard et à ses compagnons pour combattre contre les Iroquois ?

LE RENARD

Oui, Larouet...

LAROUET

(*A part.*) Quelle nouvelle !... L'enfer m'inspire !... J'ai trouvé le moyen de me venger de Dollard !... (*Au Renard.*) Je suis bon, le Renard ; et je ne puis voir un de mes frères triste et malade comme je te vois en ce moment, sans sentir mon âme se remplir de chagrin... Je vais te donner de cette eau-de-feu qui nous fait oublier nos misères. (*Il sort sa gourde.*)

LE RENARD

Oh ! Cette eau-de-feu ! Que d'ardeur elle procure à tout notre être... Avec elle plus de crainte troublante ; mais de l'audace, de l'oubli !... Je voudrais, Larouet, découvrir la source d'où elle jaillit, y boire à grandes gorgées ; y boire toujours jusqu'à en mourir !... Ah ! donne à ton frère malheureux de cette eau-de-feu ?

LAROUET

(*A part.*) Quel ivrogne ! (*Au Renard.*) Pour acquérir de cette eau-de-feu, il faut que ton frère fasse de grands sacrifices... Il lui est impossible de t'en fournir toujours, si, en retour, tu ne fais rien pour lui ; si, surtout, tu ne lui donnes jamais aucune marque de ton attachement...

LE RENARD

Mais tu sais bien, Larouet, que je t'aime et que je suis toujours prêt à me dévouer pour toi.

LAROUET

Alors, écoute-moi bien, le Renard... Dollard est aussi méchant qu'il est fort et courageux. Il n'a jamais donné d'eau-de-feu à ses frères, les enfants des bois. Il persécute même cruellement tous ceux qui, comme moi, sont bons et qui leur en procurent... Dollard m'a injurié... Il est pour moi ce que sont pour vous les Iroquois... Si tu m'aimes réellement, prouve-le-moi en me servant contre lui !

LE RENARD

Que mon frère veut-il que je fasse ?

LAROUET

Que tu te joignes à lui ; et que, pendant le combat, par tes discours habiles, tu décourages tes frères pour qu'ils abandonnent Dollard...

LE RENARD

Les visages pâles trahissent leurs frères ; le Huron jamais !

LAROUE

Je ferai ensuite jaillir pour toi une fontaine intarissable d'eau-de-feu où tu pourras puiser toujours sans jamais te lasser !

LE RENARD

Non !

LAROUE

Prends garde !... Le Grand-Manitou est avec moi !...

LE RENARD, *hors de lui-même.*

Le Grand-Manitou !... Oh ce bruit !... Ce bruit effrayant !... La terre tremble !... La forêt s'agite... C'est le Grand-Manitou qui vient !... Il va m'apparaître plus terrible que jamais ! ! Ah ! je ne veux pas le voir !... Non, je ne veux pas le voir !...

LAROUE

(*A part.*) Oui, l'enfer est avec moi... Profitons de son exaspération... (*Au Renard.*) Je suis l'ami du Grand-Manitou, moi aussi, autant que toi. Nous marchons de concert tous les deux. Lui veut tirer vengeance d'Anahotaha qui l'a abandonné et s'est fait chrétien ; moi, je veux me venger de Dollard. Tu nous serviras tous deux !

LE RENARD

Hélas ! Larouet... Si Dollard mourait !... Si les Iroquois étaient vainqueurs !... Si mon fils restait sans vengeance !...

LAROUE

Dollard ne mourra point.

LE RENARD

Quoi ! Dollard ne mourra point ?

LAROUE

Non, que mon frère se rassure.

LE RENARD

Est-ce vrai ce que tu dis là, Larouet ?

LAROUE

Je le jure par le Grand-Manitou ! Dollard est invulnérable... Je l'ai vu attaquer les chefs

les plus puissants des Iroquois... Ah ! il aurait dû y rencontrer la mort. Ces chefs étaient agiles et le dépassaient de toute la tête, et les coups qu'ils portaient faisaient frémir la forêt... Eh bien ! Dollard sortit vainqueur de tous ces combats, sans blessure, sans même de fatigue.

LE RENARD

Oui, Dollard est puissant et courageux !

LAROUE

Eh bien ! Nous serviras-tu, le Renard ?

LE RENARD

Oh ! Larouet, donne-moi de l'eau-de-feu ; donne m'en beaucoup !... Je ne veux plus revoir le Grand-Manitou tout frissonnant de colère...

LAROUE

(*Lui remettant sa gourde.*) Tiens !... Va, maintenant !... Je t'attendrai ici, sous les murs de Ville-Marie... Ah ! ta récompense sera belle à ton retour, si tu sais bien nous servir, le Grand-Manitou et moi !

SCÈNE VIII

LAROUE, *seul.*

LAROUE

Tonnerre d'enfer !... Je ne croyais pas rencontrer chez ce sorcier hideux une telle opposition... Le coup était manqué, si l'enfer lui-même n'était pas venu à la rescousse... Oui, sans l'enfer, les délicatesses de conscience d'un sauvage devenaient un obstacle invincible à mes projets de vengeance !... Ils sont donc bien horribles, ces projets ? Je ne m'en doutais pas... Tant pis !... Dollard était pour moi comme un reproche constant de ma conduite. Je m'en débarrasse !... Je ferai ma paix avec les Iroquois que je finirai bien par dompter au moyen de l'eau-de-vie. Ensuite, ma fortune sera faite !... Oh ! la puissance de l'or, la seule chose stable ici-bas !... J'en aurai de cet or ; j'en aurai à satiété, Dussé-je briser les destinées de tous les héros de la Nouvelle-France ! Eux, veulent régner par la gloire ; moi je régnerai par l'or. On verra bien à la fin qui aura raison.

Fin du premier acte.(*A suivre*)

Encouragez nos annonceurs

Newton



'ÉTAIT en l'année 1654. Une troupe d'écoliers était réunie, pendant une récréation, dans l'immense cour d'un collège faisant la gloire du petit pays de Grantham, bourg situé dans le comté de Lincoln, en Écosse.

Les cris joyeux, les provocations irritantes, les chants aigus, les rixes dangereuses, tout cela se croisait dans l'air, retentissait au loin, sans parvenir à faire sortir de sa rêverie un petit bambin d'une douzaine d'années qui semblait endormi, sinon changé en pierre.

Durant un très long temps, la troupe joyeuse ne s'aperçut pas qu'il lui manquait un déserteur, quand tout à coup l'un des plus enivrés de plaisir faillit, en courant, tomber sur son camarade ; mais, heureusement pour celui-ci, il ne fit que rouler à ses côtés.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que tu fais donc encore là, tout seul comme un loup, Isaac ? demanda le petit maladroit en se frottant la jambe, qu'il avait endolorie dans sa chute.

— Je pense !... répondit naïvement l'enfant rêveur, en montrant sa figure intelligente éclairée par un doux sourire.

— Tu penses ?... fit l'étourdi avec un air de vive surprise. Et à quoi donc peux-tu penser qui vaille le jeu et le plaisir ? Mais tu dois peut-être sortir, et tu fais fi de nous, continua-t-il en joignant une mine boudeuse à ses paroles.

— Non, je ne dois pas sortir, et je ne songe pas à jouer, répondit simplement le petit Isaac ; et, si tu es curieux de savoir ce qui m'occupe, c'est que je cherche à me rendre compte comment peut être fait un moulin...

— Un moulin !... dit l'écolier en regardant Isaac d'un air effarouché ; tu as la fièvre, que tu defiens fou ?

— Je suis sain d'esprit et de corps, répondit Isaac en levant dédaigneusement les épaules. Mais ajouta-t-il, va jouer ; nos amis t'appellent, et laisse-moi songer à mes projets.

Et sans faire attention à la mine piteuse de son camarade, Isaac, laissant retomber sa tête dans ses mains, s'isola complètement, jusqu'au moment où la cloche, l'appelant à l'étude, vint le faire sortir, et cette fois tout à fait, de sa rêverie.

Mais l'écolier, si lestement éconduit par Isaac s'était vengé de ce qu'il appelait l'insolence d'un petit drôle qui n'était, à tout prendre, que le fils d'un fermier, et qui s'était permis de lui manquer, à lui, le fils d'un gentleman, en ameutant contre l'enfant studieux les paresseux du collège, c'est-à-dire la majorité des écoliers. Pour tout autre la vie fût devenue insupportable mais les petits méchants furent obligés de renoncer à leur sourde persécution devant l'indifférence d'Isaac. Il n'y prenait seulement pas

garde, et tout passait inaperçu pour lui. Si on lui volait son pain au déjeuner, il oubliait ne pas avoir mangé et n'en était ni moins laborieux ni moins gai pour cela. Son lit était-il défait et mis sens dessus dessous, il se couchait sans le voir et n'en dormait pas moins bien.

Que faire devant un caractère aussi conciliant, si ce n'est de cesser de lui vouloir du mal ? C'est ce que l'on fit, et mieux encore, car Isaac fut complètement oublié par les écoliers malveillants.

Mais, un jour, quelle ne fut pas la surprise de tous, quand, le collège entier ayant été convoqué chez le directeur pour admirer un chef-d'œuvre, sorti bien moins encore des doigts habiles que de la tête intelligente d'un des élèves de Grantham, ils virent un délicieux petit moulin qui tournait et manœuvrait, avec le vent donné par un petit soufflet qui y était adapté ! Seulement, au lieu de meunier, notre naïf inventeur avait mis une souris apprivoisée qui servait à diriger le moulin en allant manger la farine.

Isaac Newton fut alors couronné de fleurs par ses camarades, salué des plus joyeux vivats, et tous les mauvais sentiments qu'on pouvait avoir contre lui s'éteignirent devant ce triomphe qui se reflétait sur le collège, car on prévit l'avenir qui était promis à des dispositions si heureuses.

Mais seul, malgré sa gloire, Isaac n'était pas content de lui-même, car il sentait que le temps qu'il avait dû donner à la composition de son admirable mécanique avait fait du tort à ses autres études, et que, depuis quelque temps, il n'occupait pas, au milieu de ses camarades, le rang auquel il devait prétendre.

Aussi, à dater de ce moment, une partie des nuits et ses récréations seules furent employées à ce qu'il appelait ses plaisirs, c'est-à-dire aux dessins et aux calculs de toute espèce, tandis que, durant des heures d'étude, il se livrait avec tant d'ardeur au travail, que bientôt il fut à la tête de tous ses condiscipules.

Newton, l'un des plus grands savants qui aient existé, était le fils d'un fermier ; il était né le jour de Noël 1642 ; sa mère était une femme intelligente, et le petit Isaac, qui était, disait-on, tout son portrait, devint bientôt son favori. Tandis que ses frères aidaient leur père aux travaux de la ferme, elle l'envoyait dans une modeste école à Woolstrop, petit pays près duquel leur domaine était situé ; et, de là, il passa à ce collège de Grantham où nous avons fait sa connaissance.

Mais mistress Newton n'avait pas du tout l'intention de faire de son fils un érudit ; si elle l'avait voulu un peu savant, c'était seulement comme affaire d'amour-propre, voilà tout ; et quand elle eut perdu et son mari et l'aîné de ses fils, elle rappela Isaac pour l'aider dans tous ses travaux de la ferme. Mais on comprend

combien, avec une semblable nature et une organisation si élevée, les humbles travaux auxquels on le destinait devaient peu lui plaire ; pourtant, en fils soumis, il renferma ses regrets dans son cœur et obéit à sa mère.

Mais, hélas ! on n'est pas toujours le maître de ses instincts. Aussi, quand, le samedi, sa mère l'envoyait au marché, escorté d'un vieux serviteur et d'un âne, pour vendre les produits de la ferme, le pauvre Isaac, qui avait pris un livre pour charmer les ennuis du chemin, s'oubliait au pied d'un arbre, où le vieux serviteur, qui l'aimait comme son enfant, le retrouvait encore ; et tous deux rentraient ensemble au logis, sans que mistress Newton apprît jamais la distraction qu'avait eue son fils, car l'honnête serviteur s'était si bien acquitté de sa besogne qu'avec lui l'œil du maître eût été superflu...

Puis, comme la passion du pauvre Isaac pour l'étude ne faisait que s'accroître encore par les obstacles qu'il rencontrait, la vie lui était devenue vraiment insupportable dans cette lutte constante entre la vocation et le devoir.

Ainsi, malgré lui, il négligeait les travaux de la ferme pour construire dans un coin quelque machine, résoudre quelque problème, ou lire encore le passage d'un livre qui répondait à l'une de ses idées ; mais, quand il s'apercevait de sa faute, il abandonnait aussitôt ses chères études pour retourner aux champs, où, dans les travaux les plus durs, il cherchait à éteindre la flamme qui le dévorait.

On voit encore à Woolstrop, sur la ferme où il est né, un petit cadran solaire, qu'Isaac Newton tout enfant y a établi lui-même ; il est placé à la hauteur qu'un garçon de huit à dix ans peut atteindre. On conserve précieusement ce petit monument modeste, et c'est toujours avec un sentiment de vénération pour la mémoire d'un si grand homme que les voyageurs vont le visiter au lieu même qui fut son berceau.

C'est ce goût si vif que Newton avait pour l'étude qui lui valut enfin la protection d'un de ses parents, à qui sa fortune permettait de lui venir en aide, et, par suite, la gloire immortelle qu'il acquit.

Un jour, un frère de la mère d'Isaac venait à la ferme pour s'entendre avec elle sur des affaires d'intérêt ; et comme, après avoir vainement appelé et fait chercher son neveu, afin qu'il assistât à ces discussions qui pouvaient être fort importantes pour son avenir, à lui, Isaac, il s'en allait de fort mauvaise humeur contre une absence qui prouvait une légèreté et une étourderie impardonnables dans un garçon qui bientôt allait avoir vingt ans, il aperçut, assis au pied d'une haie et plongé dans une lecture qui semblait l'absorber entièrement, celui qu'on avait inutilement cherché partout depuis plus d'une grande heure.

Loin de le calmer, cette vue le mit en fureur. Aussi, sans marchander, il s'élança vers son

neveu et lui arracha brusquement le livre qu'il tenait entre les mains, croyant que ce ne pouvait être qu'un très mauvais ouvrage.

C'était un livre de mathématiques...

“—Ouais !... fit le fermier, qui était un homme de grand bon sens, est-ce donc sur cet air-là que notre jeune coq veut chanter ?...”

Alors, sous cette impression, il interroge vivement Isaac.

Et celui-ci, heureux de rencontrer enfin un être qui semble le comprendre et s'intéresser à son sort, épanche son cœur tout entier.

Il raconte à son oncle ses désirs, ses rêves et ses espérances trompées, et des larmes coulent abondamment en disant ses douleurs contenues.

Le bon oncle est attendri ; il partage d'abord la douleur de son neveu, puis relève son espoir et l'entraîne triomphalement à sa suite à la ferme, où il veut retourner sur-le-champ, afin de persuader sa sœur, comme il est lui-même convaincu.

Mistress Newton est moins facile que son frère à se laisser entraîner par ce qu'elle appelle les chimères de son fils, car ce qu'elle voit avant tout, c'est qu'il faudra se séparer de celui qui lui est cher. Mais enfin l'orgueil maternel l'emporta... et l'oncle d'Isaac le conduisit dans la première des Universités d'alors.

De ce jour, Newton marcha de succès en succès, et bientôt il fit faire des progrès importants aux sciences physiques et mathématiques, et recula au loin, dans cette voie, les limites des connaissances humaines.

On lui doit notamment la découverte des lois de la gravitation des corps célestes.

Un soir, livré à ses pensées, il était assis sous un pommier, au clair de la lune. Une pomme tomba à ses pieds. Il se mit à réfléchir profondément sur ce simple fait observé des millions de fois avant lui : “Comment, se demandait-il la pomme tombe-t-elle à terre ?... Pourquoi la lune, qui ne semble pourtant soutenue par rien, n'y tombe-t-elle pas aussi ? Pourquoi, etc. ?” Et de cette méditation sortit la merveilleuse découverte des lois de la gravitation universelle. On a conservé le plus longtemps possible le pommier de Newton, que ses admirateurs venaient voir de toutes les parties de l'Angleterre ; lorsqu'un ouragan l'eut brisé, en 1826, on fit avec les débris du tronc une chaise qui existe encore.

Un jour, on demandait à Newton : “Comment avez-vous pu découvrir de si grandes choses ?” Il répondit : “En y pensant toujours.”

Newton poursuivit ses recherches. Il perfectionna le télescope, conduisit à bien de grands et beaux travaux de mathématiques et de philosophie, démontra que la lumière blanche se décompose suivant les sept couleurs de l'arc-en-ciel, etc. Il conserva toujours des

goûts simples et modestes. Il vivait d'ailleurs d'une façon discrète et retirée. On raconte qu'envoyé comme député au Parlement, il n'y prit la parole qu'une fois, pour demander à un domestique de fermer une fenêtre par où lui arrivait un courant d'air.

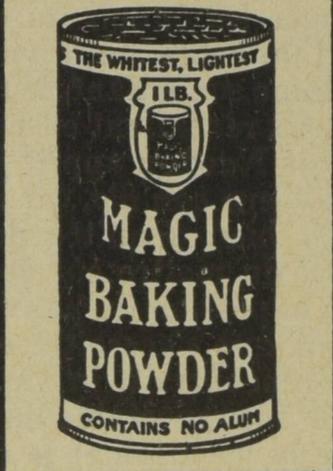
Il mourut entouré du respect et de l'admiration de tous. On lui fit des funérailles royales. La principale société dont il était membre conserve comme des restes précieux : le cadran solaire qu'il avait construit dans son enfance, le manuscrit de ses œuvres et son télescope.

Avis important

Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue "L'APÔTRE" est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE
105, rue Ste-Anne,
QUEBEC

**LA POUDRE
A PATE
MAGIQUE**

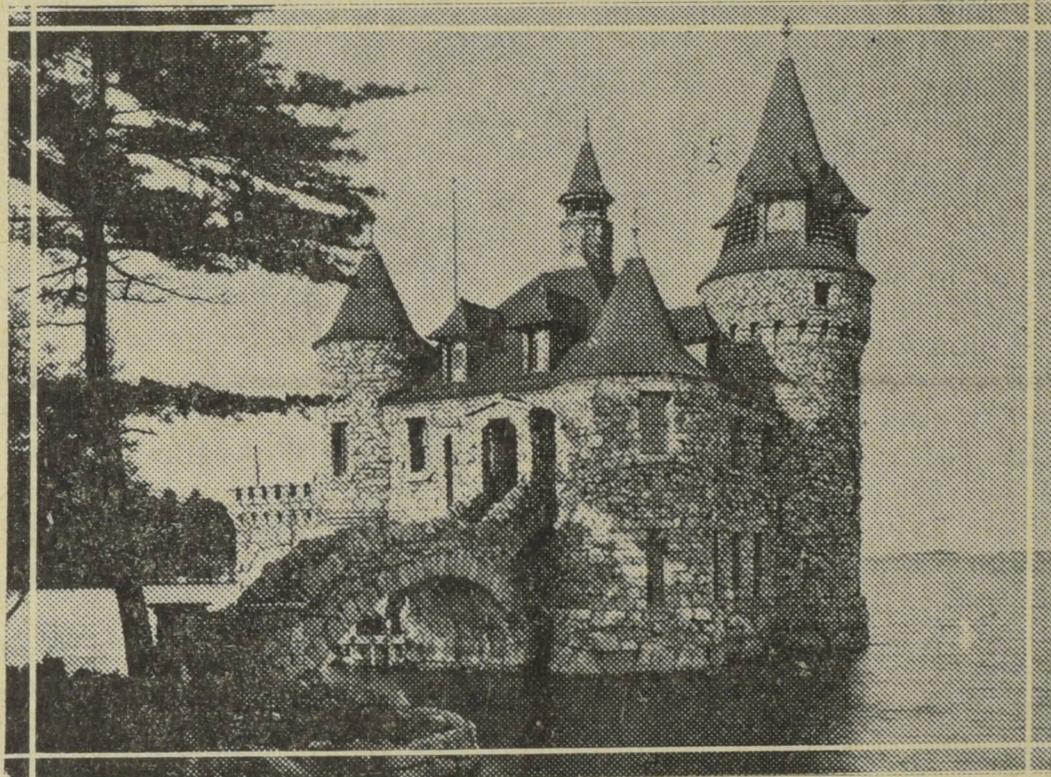


**EST TOUJOURS
FIABLE**

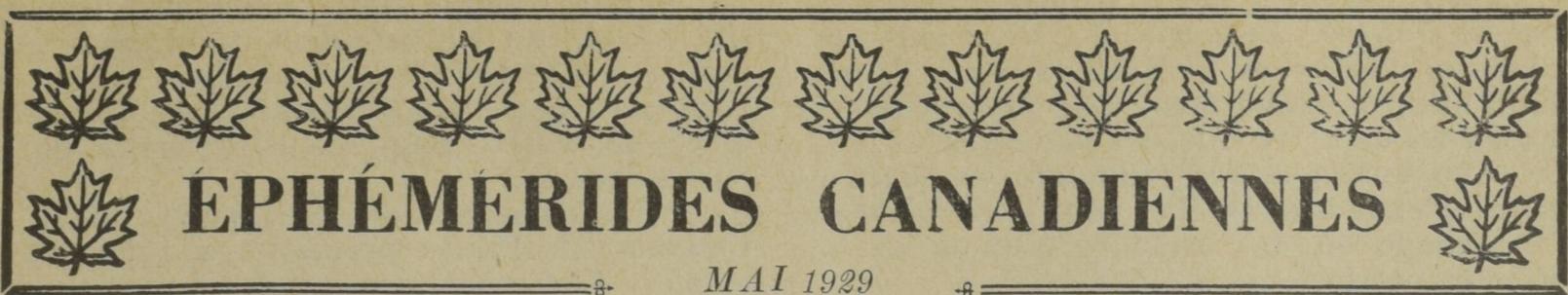
LA CIE. E.W. GILLETT LTEE.
TORONTO MONTREAL QUEBEC

NOTRE VIGNETTE FRONTISPICE

Le vieux moulin que représente notre vignette frontispice est celui dont on voit les ruines sur le chemin La Salle, à Verdun, Montréal. Il fut construit en 1805. Cette photographie nous a été gracieusement fournie par le C. N. R.



UN DES NOMBREUX CHATEAUX DES MILLE-ILES, ONT.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

MAI 1929

1 — M. J.-E. Ouellet, de Ste-Germaine, député de Dorchester à la législature provinciale, est nommé ministre sans portefeuille dans le cabinet Taschereau.

— On apprend que M. l'abbé J.-O. Duchesneau, curé de St-Léonard de Port-Maurice, au diocèse de Montréal, est décédé hier à l'âge de 64 ans. Le défunt était né à l'Islet, et c'est en cette paroisse qu'il a été inhumé.

2 — S. Ém. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, obtient du Saint-Siège pour son diocèse la concession, de la fête de B. V. M. Médiatrice de toutes grâces.

6 — A Toronto, décède le général Sir William Otter, vétéran de la guerre sud-africaine, à l'âge de 85 ans.

9 — A St-Joachim de Montmorency, décède M. l'abbé Hubert Lessard, curé de l'Ancienne Lorette, à l'âge de 73 ans et trois mois.

12 — De belles fêtes paroissiales ont lieu à Thetford les Mines aujourd'hui et demain, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de prêtrise de M. le Curé, l'abbé G. Sauvageau, et du cinquantième anniversaire de la découverte des premiers gisements d'amiante en cette localité. M. l'abbé Sauvageau reçoit en cette circonstance la médaille pontificale "Pro Ecclesia et Pontifice."

— Au champ d'aviation de Granby, P. Q., l'instructeur en chef Christopher Evans fait une chute alors qu'il faisait l'essai d'un avion léger "Gypsy Moth."

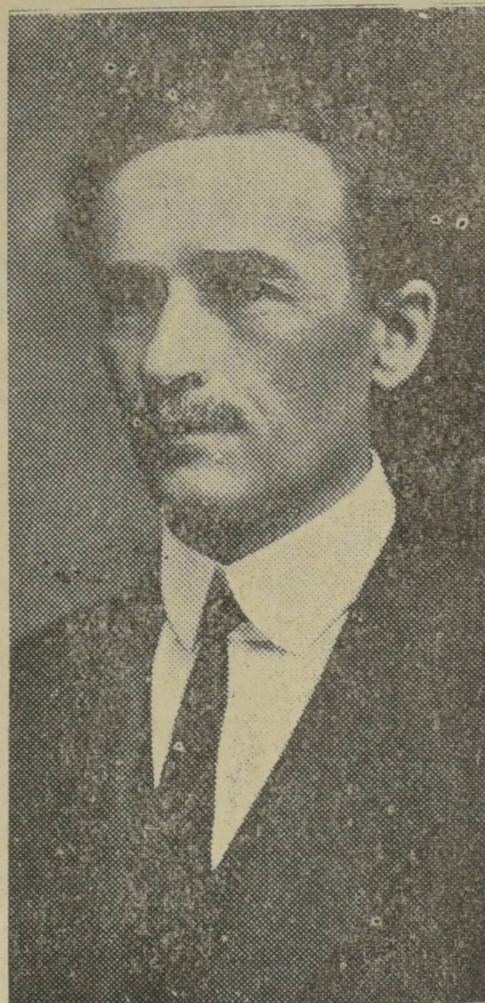
13 — M. Adélar Godbout, professeur à l'École d'Agriculture du Collège de Ste-Anne, est élu par acclamation député de l'Islet, en remplacement de l'hon. Élisée Thériault, nommé récemment conseiller législatif.

— A Québec, décède Mme veuve Napoléon Legendre, née Marie-Louise Dupré, à l'âge de 85 ans et 10 mois. La défunte était l'épouse de l'écrivain canadien-français N. Legendre, auteur des *Echos de Québec*.

15 — Cet après-midi, dans la paroisse de Notre-Dame du Chemin a lieu la fête des Arbres pour la région de Québec. On y remarque la présence de S. Ex. M. Carroll, Lieutenant-Gouverneur de la Province, de plusieurs sommités laïques ainsi que d'un bon nombre d'ecclésiastiques.

— Le collège de Lévis, célèbre par un concert le cinquantenaire de sa fanfare.

16 — A Notre-Dame de Stanbridge, Missisquoi, décède l'hon. J.-J.-B. Gosselin, conseiller



L'HON. J.-E. OUELLET,
le nouveau ministre sans portefeuille
de Québec.

législatif pour la division Bedford, à l'âge de 80 ans et 6 mois.

— Le gouvernement fédéral vote dix millions à la commission du Port de Montréal, deux millions à celle du Port de Chicoutimi, également deux millions au Port des Trois-Rivières. Le Port de Vancouver aura lui aussi dix millions et celui d'Halifax, cinq millions. On apprend que l'an dernier, 218,000,000 boisseaux de grain sont passés par le port de Montréal.

17 — On commence l'érection au pont de Québec, de deux tours gigantesques en acier de 224 pieds de hauteur, pour le passage au-dessus de notre fleuve d'une ligne de transmission de 60,000 volts, représentant 12,000 chevaux-vapeur. La distance entre ces deux tours sera de 3,400 pieds.

19 — A Québec, notre jeunesse célèbre la fête de Dollard. Le matin, il y a une messe célébrée en l'église de St-Roch, et dans l'après-midi, une procession formée de presque toutes les gardes de notre ville, des jeunes de l'A. C. J. C., et de notre jeunesse étudiante, parcourt les principales rues de Québec pour se terminer sur l'Esplanade où des orateurs prononcent des discours patriotiques.

— A Montréal, on célèbre le centenaire de l'église Notre-Dame. S. Ém. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, y chante une messe pontificale et S. G. Mgr G. Gauthier, archevêque administrateur de Montréal, y prononce le sermon. Commencés jeudi dernier, 16 mai, par la consécration de l'église Notre-Dame, ces fêtes se termineront le 20 mai courant.

— L'hon. M. Robert Watson, l'un des pionniers de la prairie et sénateur à Ottawa depuis 1900, décède à sa résidence de Portage-la-Prairie, à l'âge de 76 ans.

— M. J.-E. Chapleau, C. R. de Limoilou, est fait commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand, et MM. le Dr Z. Giasson, J.-H. Levasseur et Gérard Giasson, de Québec, sont créés Chevaliers du même ordre, par N. S. Père le Pape.

— A Québec, il tombe une légère couche de neige.

20 — La Société Royale du Canada tient sa séance annuelle à Ottawa sous la présidence de Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval.

21 — M. Arthur Beauchêne, C. R., greffier de la Chambre des Communes à Ottawa, succède à M. l'abbé Ivanhoë Caron, à la présidence de la section française de la Société Royale de Canada.

— A Québec, décède M. Eusèbe Belleau, C. R., ancien bâtonnier du Barreau de Québec et professeur à la faculté de Droit de l'Université Laval, à l'âge de 67 ans et 10 mois.

22 — A Montréal, décède le R. Père Pierre Prince, S. J., à l'âge de 68 ans.

— A l'Aréna de Toronto, devant un public nombreux, M. Roch Pinard, élève du Séminaire de Joliette, remporte le premier prix d'éloquence au concours oratoire des candidats canadiens. Par sa victoire, M. Pinard a droit à un voyage gratuit en Europe.

Le deuxième prix est gagné par M. Léo Malania, de l'Ontario, et le troisième, par Mlle Madeleine Brunet, une canadienne-française du Manitoba.

— Le Dr. A.-S. Eve, de l'Université McGill, de Montréal, est élu président de la Société Royale du Canada, en remplacement de Mgr Camille Roy.

23 — A Rimouski s'ouvrent de belles fêtes à l'occasion de la visite en ce diocèse de S. Ex. Mgr Andréa Cassulo, Délégué apostolique au Canada.

— Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval, est élu président de la conférence nationale des Universités canadiennes, qui se tient actuellement à Ottawa. Mgr Roy remplace M. G.-H. Ling, de l'Université de la Saskatchewan.

— La réduction du tarif postal entre le Canada et la France prend force aujourd'hui même. L'affranchissement des lettres et des cartes-postales entre le Canada et la France sera de deux sous seulement par once ou fraction d'once. Il n'y aura aucun changement quant au tarif des imprimés et journaux.

24 — A l'Hôtel-Dieu de Montréal, décède M. l'abbé J.-A. D'Amours, du diocèse de Rimouski, et ancien rédacteur en chef à l'*Action catholique*, à l'âge de 64 ans. M. D'Amours était un écrivain puissant, qui a mené jadis de belles luttes en faveur de nos libertés scolaires.

26 — Au Collège de Lévis, S. Ém. le Cardinal Rouleau baptise puis confirme un élève de cette institution, M. Jack Everett, qui a abjuré le protestantisme.

27 — On apprend que S. G. Mgr Thomas O'Donnell, évêque de Victoria, Colombie canadienne, vient d'être nommé par Rome archevêque titulaire de Methymme et coadjuteur "avec future succession" de Mgr l'Archevêque de Halifax.

— La nomination de M. le chanoine Pierre Gerlier, à l'évêché de Tarbes et de Lourdes, réjouit tous les cœurs canadiens. S. G. Mgr Gerlier s'était fait de nombreux amis au Canada lors de ses visites chez nous en 1908 et en 1910.

28 — A Rigaud, s'ouvrent de belles fêtes à l'occasion de la bénédiction d'une aile nouvelle qu'on vient d'ajouter au collège Bourget. On y remarque la présence de S. Ém. le Cardinal Rouleau, de Québec, de S. G. Mgr Forbes, archevêque d'Ottawa, de S. G. Mgr Langlois, de Valleyfield, de S. G. Mgr Papineau, de Joliette, de S. G. Mgr Deschamps, auxiliaire à Montréal, et de Mgr Turquetil, préfet apostolique de la Baie d'Hudson.

29 — A Toronto, s'ouvre un congrès de quatre cents chimistes canadiens sous la présidence de M. l'abbé Alexandre Vachon, du Séminaire de Québec.

— Les vainqueurs des prix Casgrain, cette année, sont M. Paul-Émile Gosselin, du Séminaire de Québec, qui remporte le premier prix, et M. Emmanuel Bourque, du Collège Ste-Anne, qui gagne le second. Le prix Jean Rivard est attribué à M. Léon Arcand, du Séminaire des Trois-Rivières.

29 — Le thermomètre à Québec, marque 86° de chaleur à l'ombre.

— La foudre tombe sur l'Hôtel du Parlement à Québec, mais elle cause peu de dégât.

— Plusieurs explosions ont lieu dans les tuyaux d'égoût d'Ottawa. Une personne est tuée, et plusieurs édifices sont détruits par les

explosions que l'on attribue à l'infiltration de la gazoline.

— Chez les Jésuites de Montréal, décède le R. Père Albert Bellemare, S. J., aumônier de l'Hôpital général, à l'âge de 69 ans et six mois.

30 — Le thermomètre marque 92° à l'ombre à Ottawa et à Montréal.

— La foudre tombe sur l'église de la Longue-Pointe, près Montréal, et détruit l'orgue et une partie de la façade. Les dégâts sont d'environ \$75,000.

31 — M. le notaire Cyrille Tessier, de Québec, célèbre le 70e anniversaire de son admission à la Chambre des Notaires. Agé de 94 ans, M. Tessier est encore plein d'activité.

— La Cour d'Appel de Montréal décide que les représentations cinématographiques ne sont pas permises le dimanche.

— M. le juge Dorion, rendant jugement au nom de la Cour d'Appel de Montréal, déclare que la législature de Québec avait droit d'adopter une loi défendant l'admission des enfants de moins de 16 ans dans les cinémas.

Abonnez-vous à "l'Action Catholique"

CONSEILS... A NE PAS SUIVRE

La revue américaine *Open Door* a publié la recette suivante, dont chacun peut faire son profit :

Les dix moyens de tuer une Association :

- 1° N'allez pas aux réunions de la Société.
- 2° Si vous y allez, arrivez en retard.
- 3° S'il fait mauvais temps, ne pensez pas d'y aller.
- 4° Quoi qu'il se passe à la réunion, accusez de faute le président et les dirigeants.
- 5° N'acceptez jamais de poste. Il est plus facile de rester assis en arrière et de critiquer.
- 6° Si vous n'êtes pas du Comité, n'allez pas aux réunions, et si vous en êtes, trouvez tout mal.
- 7° Lorsque l'on vous demande votre avis, dites que vous n'avez rien à dire, ensuite dites comment on aurait dû faire.
- 8° Ne faites rien de plus que ce qui est absolument nécessaire, et quand les autres prennent la part du lion, dites que la Société est conduite par une clique.
- 9° Ne vous pressez pas de payer vos cotisations, attendez d'avoir reçu deux ou trois avertissements.
- 10° N'amenez pas de nouveaux membres, laissez les autres faire ce travail.



VUE D'UNE PARTIE DES 105 MARSOUINS

pris, il y a quelques semaines, dans la "pêche" de M. Lizotte, à la Rivière Ouelle.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

AU TEMPS DES VACANCES

LA machine humaine, au temps des vacances, est exposée à de multiples avaries, dont les unes sont réparables, et dont les autres ne le sont pas ; dont les unes laissent derrière elles des traces, et dont les autres n'en laissent pas ou presque pas.

Ce qui veut dire que, durant les vacances, on se noie, ou on se mouille tout simplement ; on s'assomme sur un poteau ou l'on ne s'y fait que plaies et bosses ; on est réduit en capilotade par un camion ou un convoi, soulagé d'une jambe ou d'un autre membre, et parfois tellement pétri dans l'accident qu'on y gagne une figure nouvelle complètement différente de l'ancienne.

L'important dans tout ceci, est, lorsque la chose est possible, de conserver sa vie, qui est le bien suprême, ou de s'en tirer avec en moins quelques membres ou parties de membres.

Le médecin sait ce qu'il a à faire lorsqu'il est appelé à temps ; mais il n'arrive pas toujours à temps ; et c'est alors que le premier venu, s'il a du sang froid et la moindre connaissance, peut rendre de précieux services, et même sauver des vies.

* * *

L'accident le plus fréquent l'été ; — il a devancé ceux de l'automobile, — est celui de la submersion.

Lors des journées torrides, comme celles que nous avons déjà passées en mai dernier, l'eau a des attraites auxquels on ne résiste pas ; et c'est alors qu'elle mérite le plus souvent sa réputation "d'onde perfide".

Tomber à l'eau n'est pas dangereux, pourvu qu'on s'en tire. Si l'on n'est que mouillé, il s'agit de se procurer au plus tôt des vêtements secs ; une fois qu'on les a revêtus, la sensation est plutôt agréable.

Lorsque la submersion a duré assez pour produire la syncope, la situation devient plus grave. Mais même si le corps a séjourné dans l'eau une demi heure, et même plus, il est toujours bon de tenter des efforts persévérants pour ranimer le supposé mort. On rapporte dans ce domaine des résurrections surprenantes.

La première indication est de faire sortir l'eau qui pourrait s'être introduite dans les bronches du noyé et de la remplacer au plus vite par de l'air.

Pour expulser l'eau, il faut coucher le noyé sur le ventre, la tête de côté, et plus *basse que les pieds* ; le sauveteur se place debout, tourné vers la tête du noyé, un pied de chaque côté de ses hanches ; avec les mains, il le prend à la taille, et le soulève trois ou quatre fois pour faire rendre l'eau. Il ne doit pas poursuivre ces efforts durant plus d'une minute. Ensuite, avec le doigt entouré d'un mouchoir ou d'un linge, il cherche à débarrasser la bouche de la vase ou des mucosités qui peuvent la remplir, puis il tire la langue en avant, soit avec les doigts, s'il le peut, soit au moyen d'une pince.

Ces préliminaires terminés le plus rapidement possible, commence l'opération, qu'il faut continuer avec persévérance, de la respiration artificielle.

Elle se résume à ceci : Augmenter le volume interne de la poitrine pour que l'air s'y précipite par appel du vide, et aille régénérer le sang ; puis expulser cet air pour le remplacer ensuite par du nouveau.

Dans l'ordre normal, cette opération se fait par le jeu des muscles ; chez l'homme inconscient, il faut que ce soit une force extérieure, celle du sauveteur qui entre en jeu.

* * *

Il y a deux moyens principaux de pratiquer la respiration artificielle : par compression du thorax, puis relâchement brusque ; secondement par extension du thorax en élevant les

bras au-dessus de la tête, puis sa compression en les rabattant sur les côtés de la poitrine.

Je ne fais que mentionner la traction rythmée de la langue, qui est une méthode un peu plus difficile.

La méthode par pression se pratique en mettant le noyé sur le côté ; le sauveteur étant placé dans la position décrite plus haut, presse de tout son poids, avec ses genoux, la poitrine du noyé, puis se relève ; l'opération est répétée deux ou trois fois par minute. On se rend compte de son mécanisme : lorsque l'opérateur se relève brusquement, après avoir pressé la poitrine, celle-ci, en vertu de son élasticité, se dilate, jouant le rôle de pompe aspirante, et l'air extérieur s'y précipite.

Dans le procédé par les bras les deux mêmes opérations se produisent en sens contraire. Ici, le noyé doit être mis sur le dos, et l'opérateur se plaçant à sa tête, saisit à pleine main ses deux poignets pour tirer énergiquement les bras le long de la tête. Il dilate ainsi la poitrine, dans laquelle l'air se précipite ; puis en ramenant les bras le long de la poitrine de l'être à ranimer, il la comprime vigoureusement pour en expulser l'air, avant de recommencer le mouvement qui en introduira du nouveau.

De temps à autre on s'arrête pour voir si la respiration ne se rétablit pas, puis on reprend courageusement la tâche en se faisant remplacer si la fatigue nous épuise, car les résultats définitifs sont parfois très lents à venir. Et même si la respiration paraît se rétablir, elle est souvent si faible, qu'il faut continuer l'opération par intermittences, afin de suppléer aux mouvements respiratoires déficients.

On se rend compte des effets de ces méthodes.

Le sang qui a servi dans les tissus, a besoin de se régénérer, et c'est ce qu'il fait en venant, par les poumons, au contact de l'air, où il refait sa provision d'oxygène.

Au cours de la submersion, le sang cesse de se régénérer, ce qui a amené l'asphyxie.

Si cette dernière n'a pas été complète, il n'y a qu'un moyen de ramener la vie : c'est de remettre à nouveau le sang en contact avec

l'air en forçant ce dernier, par la respiration artificielle, à circuler dans le poumon.

Nous parlerons le mois prochain, de certains autres accidents de l'été.

LE VIEUX DOCTEUR.

Le mouchoir

L faut qu'enfin je me soulage sur ce point. Voilà trop longtemps que cela me pèse. Je voudrais essayer de faire comprendre à mes contemporains tout ce que ce mot — le mouchoir, — d'usage si courant qu'on en a presque oublié le sens et qu'il a fini par désigner un gentil accessoire de toilette, représente d'horreurs, du point de vue de l'hygiène.

Sa véritable définition est la suivante : pièce d'étoffe dans laquelle on recueille, en les y chassant avec violence, les sécrétions fournies par notre appendice nasal, et tous les germes infectieux qui s'y sont englués, introduits avec l'air que nous aspirons ; après quoi elle est replacée dans la poche, c'est-à-dire au chaud, où ces germes cultivent, et où nous les étalons plus tard sur nos doigts, quand nous allons y chercher l'objet. De temps à autre, nous nous servons ensuite de ce chiffon infecté, tantôt pour le promener sur notre visage, afin d'essuyer notre sueur, tantôt pour frotter nos paupières quand elles nous démangent, à moins qu'il ne nous serve à épousseter la poussière de nos souliers, autre provision de germes, ou à essuyer nos mains salies quand nous sommes au dehors et que nous n'avons pas de serviette sous la main, ou enfin, comble de l'horreur ! à y cracher quand nous n'avons pas de crachoir. Après quoi, il peut encore nous resservir pour nous moucher, frotter notre nez ou le reste du visage, et ainsi de suite. A l'occasion il est utilisé pour essuyer une petite plaie saignante ou un " bouton " qui vient de crever. Quelques gouttes de parfum suffisent à transformer pour nous ce torchon dangereux en un accessoire de l'élégance. En vérité, je vous le dis, il n'est pas de plus redoutable ennemi de l'hygiène que le mouchoir, ce qui ne nous empêche pas d'être convaincus que nous trouvons en lui un instrument de propreté !

Son rôle dans la transmission des maladies contagieuses est immense. Il est, en effet, peu d'endroits de notre corps aussi envahis par les germes infectieux que nos fosses nasales, et par des germes aussi dangereux ; c'est par là que cherchent à s'introduire en nous le bacille de la diphtérie, les microbes de la scarlatine, de la grippe, de la rougeole, de la coqueluche, de la

méningite cérébro-spinale, de l'encéphalite léthargique — j'en passe et des pires, — peut-être celui de la tuberculose. Le mouchoir d'un grippé, traînant sur ses draps, ou déposé sur sa table de nuit, m'a toujours fait l'effet d'un obus chargé. Le mouchoir du tuberculeux, surtout s'il y recueille ses crachats, constitue un véritable danger public.

Tout cela est si évident qu'il suffit de l'énoncer pour qu'on en sente la justesse. Mais nous n'y pensons jamais. Vraiment, le torchon de cuisinière, qui n'a été en contact qu'avec de la vaisselle stérilisée dans l'eau bouillante, est moins ignoble que le mouchoir.

Mais enfin, me direz-vous, il faut bien qu'on se mouche et avec quoi ? Les Japonais, qui sont les gens les plus propres et les plus méticuleux du monde, ont résolu le problème, depuis des siècles, en se mouchant dans une feuille de papier doux, aussitôt roulée en boule et jetée dans une boîte, dont le contenu est finalement jeté au feu. Nous aurions un grand intérêt à les imiter sur ce point.

D'ailleurs, un sujet normal n'a point besoin de se moucher aussi souvent qu'on le fait d'ordinaire. Pour tenir nos fosses nasales propres, il suffit, matin et soir, de renifler un peu d'eau tiède (salée de préférence) et d'essuyer ensuite l'intérieur des narines avec une serviette légère.

Le mucus nasal, par sa nature, est bactéricide, c'est-à-dire qu'il renferme des albumines défensives capables de détruire les germes qu'il a captés. C'est un des plus précieux auxiliaires que la nature ait mis à notre disposition. Il fonctionne dans nos fosses nasales comme ces surfaces engluées à l'aide desquelles on fixe les mouches par les pattes. Nos fosses nasales sont de véritables pièges à microbes.

Malheureusement, quand nous prenons froid un fâcheux réflexe vaso-moteur vient troubler la physiologie de notre muqueuse pituitaire : elle devient alors si sensible que le contact d'un grain de poussière y provoque l'éternuement. Alors, la sécrétion n'a plus les qualités bactéricides de l'autre : elle ne nous défend plus contre les germes, sinon par son abondance, grâce à quoi elle s'essaye à faire fonction de lavage, et bientôt le rhume ou la grippe se déclarent.

Il faut respecter cette sécrétion ; je veux dire qu'il ne faut pas se moucher quand on est atteint par un rhume de cerveau. Il suffit d'essuyer doucement, aussi souvent qu'il le faut l'entrée des fosses nasales et même de les vider au besoin en pressant sur son nez comme sur une éponge. Mais il faut se garder de se moucher fréquemment et avec violence, quelque envie qu'on en ait. On provoque ainsi un ébranlement intense de la cloison et l'on aggrave les troubles circulatoires de la muqueuse enflammée, c'est-à-dire qu'on stimule cette inflammation. Ce qui est plus grave, c'est que,

en pinçant le nez dans le mouchoir, en réduisant ainsi le calibre du canal, on crée une pression dans l'air rejeté, en sorte que celui-ci se trouve en partie refoulé en arrière, vers l'orifice des deux trompes d'Eustache, qui font communiquer l'arrière-cavité des fosses nasales avec la caisse du tympan. Un courant d'air chasse dans la trompe les germes en culture sur la surface de la muqueuse, lesquels par cette trompe vont enflammer la caisse et y déclencher une otite, ce qui n'arriverait probablement jamais si l'on ne se mouchait au moins de cette façon. Or, il y a des gens qui se mouchent avec une telle violence que l'air refoulé fait directement vibrer la membrane de leur tympan, imprudence extrême, qui démontre combien le passage des germes infectieux du nez dans l'oreille est facile.

À la fin d'un rhume, les sécrétions nasales deviennent plus épaisses et moins abondantes. Il faut les enlever si elles sont gênantes, en nettoyant l'intérieur des fosses nasales à l'aide d'un doigt coiffé d'un linge fin, un mouchoir si vous le voulez. La région du linge ainsi souillée sera enfouie dans le repliement du tissu, si vous ne voulez adopter le mouchoir de papier des Japonais, et ce même mouchoir ne servira ensuite que le moins possible. Ayez-en plusieurs dans votre poche, si vous êtes exposé à renouveler cette manœuvre plusieurs fois par jour. Le soir jetez ces mouchoirs souillés dans une cuvette pleine d'eau avant de les envoyer dans la caisse au linge sale. Le mouchoir souillé, où les mucosités se sont desséchés et sont devenus pulvérulents, mêle ses germes aux poussières et, par conséquent, les répand autour de lui. Vous n'ignorez pas que le personnel des grandes blanchisseries est de ceux qui payent le plus lourd tribut à la tuberculose.

Ayez donc toujours sur vous plusieurs mouchoirs propres, de façon que le même ne serve pas aux multiples usages décrits plus haut, c'est-à-dire à essuyer le visage en sueur et à chasser les poussières. C'est de la propreté élémentaire.

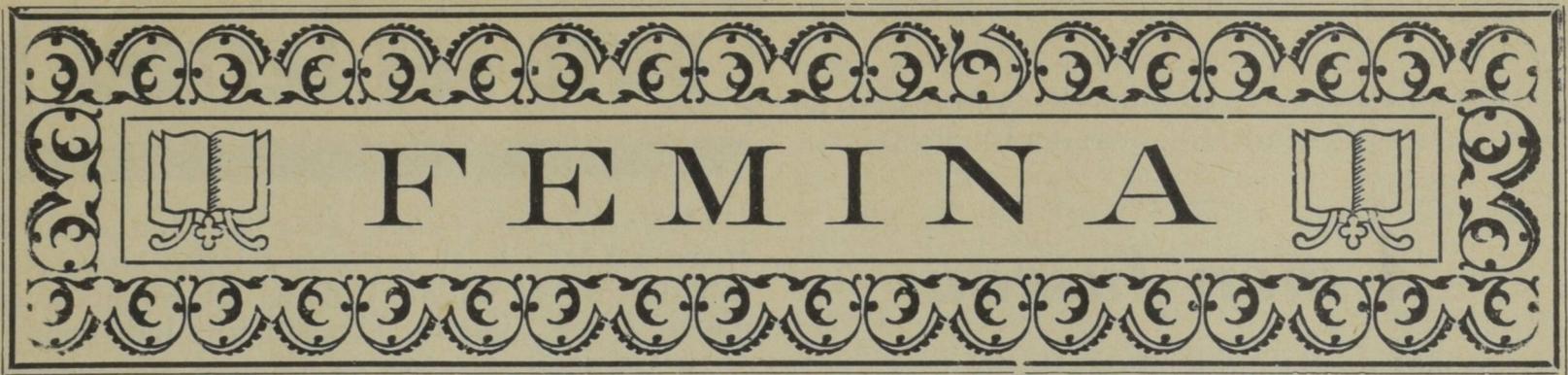
Enfin, il ne faut jamais se servir du mouchoir usagé du voisin. Si les adultes s'y prêtent peu, la chose est courante parmi les enfants, à l'heure de leurs jeux. Il n'est pas de plus sûr moyen de propager entre eux les maladies contagieuses. Ne vous servez pas de votre mouchoir, par obligeance, pour essuyer le visage d'autrui ou nettoyer sur lui une petite plaie, et surtout, à cette occasion, ne l'humectez jamais de votre salive.

DR RAOUL BLONDEL.

(La Maison)

On n'est riche que de ce que l'on donne, et pauvre seulement de ce que l'on refuse.

Mme Swetchine.



Souvenirs d'enfance

ÉTAIT le lendemain de la sortie du pensionnat. Nous placions ici et là les menus objets rapportés du couvent, puis une idée nous vint à l'esprit, ma cousine et moi : "Montons au grenier" !

Un grenier ! n'est-ce pas un musée en miniature qui s'est fait jour par jour sans qu'on le veuille. Composé des choses les plus disparates qui n'ont plus d'utilité présentement, mais que l'on tient tout de même à garder.

Là-haut les rayons de soleil mettaient jusque dans les coins une patine nouvelle, faisant étinceler les multiples poussières dont chaque objet était couvert. Le jour entrant à profusion par la fenêtre largement ouverte mit en lumière un mélange singulier d'objets variés : tables boiteuses, cadres sans image ou images non encadrées anciens rouets dont la roue était tissée de nombreux fils d'araignés. Sur une chaise branlante, une malle n'était pas fermée. Après une minute d'indécision car il nous faudrait tout replacer ensuite... nous avons vidé la malle sur le plancher et je retrouvais avec ces choses oubliées les impressions de jadis... C'était ça, ces soldats de plomb qui me paraissaient si grands et que je revoyais si petits ! Prise au souvenir des belles batailles de ce temps heureux, je reformais le bataillon sur la poutre voisine au grand ébahissement de ma cousine qui me croyait sérieuse...

Et cette poupée à la toilette décente quoique un peu fanée, beaucoup plus modeste que certaines demoiselles d'aujourd'hui. Mes questions et mon babil enfantin devaient l'intéresser car invariablement, il me semblait la voir sourire...

Cette petite chaise à l'unique berceau dans laquelle je m'obstinais à m'asseoir, que de cul-

butes savantes mais non étudiées, elle me rappelle ! Et cette tortue à ressort et ce joueur de violon au mécanisme cassé, et les souris en fer-blanc et le balayeur mécanique et le pompier qui grimpe l'échelle et le meunier du Moulin-Joli qui charroyait inlassablement ses sacs de blé... et la cuisine portative !... Tout cela donne l'illusion d'une petite vie si active, si pleine de charmes et de douces illusions !

Dans un coin, une caisse de livres aux feuilles jaunies attendent notre inspection. Que de bons moments passés là aussi avec ces bons amis, que d'attendrissement à la lecture des "malheurs de Sophie" ou du malheureux "chaperon rouge..."

Mais le soleil décline. Bientôt dans le grenier, la lumière se fait moins vive et les rayons moins ardents. Par la fenêtre ouverte entre un chant, un autre appel à la vie ! Dans le remuement de toutes ces choses de l'enfance, il entre un peu d'émotion, quelque chose qui a été et qui ne sera plus.

La page de l'Enfance est terminée !

Tout est remis à l'ordre et sans que l'une ou l'autre de nous deux trouve une parole à dire, nous redescendons.

Redescendre avec d'autres rêves, d'autres illusions, d'autres projets ! Sentir en nous l'appel à d'autres devoirs, à d'autres promesses aussi ardentes, aussi brillantes, n'est-ce pas le bonheur de vivre ?... Goûter la plénitude du bienfait que le Créateur nous a donné en nous appelant à parfaire son œuvre, remplir avec toute notre âme la tâche qu'Il a départie à chacune de nous, n'est-ce pas mieux infiniment, même au point de vue du bonheur humain, que de suivre la voie tracée par notre volonté sans cesse indécise ou mal dirigée.

Suivons en toute chose le Vouloir divin qui d'une manière si maternelle a mis en nous et autour de nous les éléments de notre bonheur,

éléments que nous devons choisir et coordonner, tout comme nous devions autrefois nous occuper de faire fonctionner le mécanisme de nos jouets d'enfants. Jeanne LE FRANC.

A mon fuseau

Entre mes doigts guide ce lin docile ;
Pour mon enfant tourne, léger fuseau ;
Seul tu soutiens sa vie encor débile ;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Les entends-tu, chaste Reine des anges,
Ces tintements de l'airain solennel ?
Le peuple en foule, entourant ton autel,
Avec amour répète tes louanges.

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Si je ne puis unir aux saints mystères
Des vœux offerts sur les sacrés parvis,
Si le devoir me retient près d'un fils,
Prête l'oreille à mes chants solitaires.

Mère du Dieu que le chrétien révère,
Ma faible voix s'anime en t'implorant ;
Ton divin fils est né pauvre et souffrant ;
Ah ! prends pitié des larmes d'une mère !

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Des pas nombreux font retentir la ville ;
Ce bruit confus, s'éloignant par degrés,
M'apprend la fin des cantiques sacrés.
J'écoute encore . . . déjà tout est tranquille . . .

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau,

Tout dort ; hélas ! je travaille et je veille ;
La paix des nuits ne ferme plus mes yeux.
Permetts du moins, appui du malheureux,
Que ma douleur jusqu'au matin sommeille !

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mais non, rejette, ô divine espérance,
Ces lâches vœux, vains murmures du cœur ;
Je veux bénir cette longue souffrance,
Gage certain d'un immortel bonheur.

Entre mes doigts guide ce lin docile ;
Pour mon enfant, tourne, léger fuseau ;
Seul tu soutiens sa vie encor débile ;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mme TASTU.

BOITE AUX LETTRES

CANADIENNE.—Vous êtes la bienvenue à notre FEMINA et je vous félicite sur votre pseudo qui est joliment choisi, Je répons avec plaisir à vos questions en suivant leur ordre :

1o Ce deuil se porte un an dont six mois de demi-deuil.

2o Je crois qu'un bon mélange de citron et d'eau de rose aurait raison de ce léger inconvenient.

3o Prenez pour règle de conduite " Bien faire et laisser dire ". Qu'importent les jugements malveillants quand notre conscience nous dit que nous avons bien agi !

L'Apôtre paraît vers le 20 de chaque mois et pour avoir une réponse dans le courrier de FEMINA, il faut écrire avant le 1er du mois. Ainsi vos demandes ne me sont parvenues que le 4 mai, alors vous avez dû attendre un mois entier. J'espère que ce léger contre-temps ne vous a pas trop ennuyée et qu'à l'avenir vous serez une fidèle correspondante puisque la plus cordiale bienvenue vous attend toujours.

PAULA.— Bien que votre pseudo ne soit plus le même, je vous ai très bien reconnue et je suis charmée de votre retour qui sera stable cette fois... c'est du moins ce que vous promettez. La vie a tant de surprises parfois, qu'il ne serait pas sage de trop escompter, tout de même je puis vous assurer d'un accueil " invariablement ",... le même en dépit du proverbe connu : " Femme varie"

Jeanne LE FRANC.

Ce n'est pas moi

I

" Qui donc a laissé le pauvre Mocko devant la fenêtre ouverte ? Est-ce toi, Valentin ?

— Non, maman, ce n'est pas moi, c'est Mélanie.

— L'étourdie ! fit la maman en fermant la fenêtre. Je lui ai pourtant répété maintes fois que les perroquets craignent le froid et prennent facilement des fluxions de poitrine."

Valentin ne répondit pas ; il distribuait, d'un air absorbé, quelques morceaux de sucre audit Mocko, perroquet des Iles au plumage de pourpre et d'émeraude, au bec loquace, à l'oreille alerte et à la mémoire infatigable.

La maman sortit. Valentin releva sa tête qu'il avait tenue baissée ; ses traits étaient couverts de rougeur. Il venait, en se défendant, de commettre un mensonge : au lieu d'avouer simplement que c'était lui qui avait ouvert la fe-

nêtre, il avait préféré accuser faussement sa bonne.

Valentin avait cette infirmité, qu'il ne savait point se reconnaître l'auteur d'une faute, si petite qu'elle fût. Il encourait rarement un blâme, car il était studieux et doux ; mais, s'il lui arrivait de mal faire, on lui aurait plutôt arraché la langue que d'en obtenir un aveu. Aggraver sa faute par des dénégations obstinées lui semblait plus facile que l'effacer en la confessant aussitôt. Que ce fût l'effet de l'amour-propre ou de l'appréhension, c'était également sot. Quelle humiliation d'amour-propre est comparable à l'avilissement d'un mensonge, et un aveu sincère n'a-t-il pas toujours été le plus sûr moyen de désarmer la sévérité paternelle ?

Bref, cette déplorable faiblesse était passée à l'état d'habitude chez le pauvre enfant. Elle se répétait dans les circonstances les plus insignifiantes. Avait-il renversé un encrier, déchiré un livre, cassé une tasse ou négligé Mocko, vite il protestait : " Ce n'est pas moi, c'est ma petite sœur ! " ou bien : " c'est Baptiste ", ou bien encore : " c'est Mélanie ! " — Et la petite sœur qui commençait à peine à parler, ne le contredisait point, tandis que Baptiste le vieux domestique et Mélanie la femme de chambre aimaient mieux se laisser gronder que d'accuser leur petit maître. De cette façon les parents ignoraient le honteux penchant de leur fils, et tout semblait le favoriser.

II

Tout, excepté sa conscience ! Ce n'était pas sans trouble que l'enfant déguisait la vérité. La parole a été donnée aux hommes pour s'éclairer les uns les autres et non pour se tromper. Nous en avons l'instinct, si petits que nous soyons, et nous ne pouvons manquer à cette loi sans que quelque chose ne se révolte en nous. Puis, on craint toujours que la tromperie soit découverte, on se prépare mille appréhensions, et l'on n'est jamais à son aise.

Les mensonges de l'enfant, dira-t-on peut-être, étaient sans importance. Mais c'est en s'accoutumant à mentir en des riens qu'on arrive à mentir dans les circonstances graves. D'ailleurs, plus la faute est petite, plus il est misérable d'en répudier la responsabilité.

Valentin avait cessé de donner du sucre à son perroquet.

" Comme tu as l'air songeur, Mocko ! dit-il tout à coup ; on dirait que tu apprends une leçon."

En effet, le perroquet avait une pose méditative assez drôle. Il paraissait écouter ou se rappeler quelque chose. L'apostrophe de Valentin ne le déranger pas. Mocko était, à ses heures, un personnage fort réfléchi ; il avait beaucoup d'esprit et avait acquis une telle habileté dans la conversation qu'il parlait souvent avec un à-propos divertissant. Il ne

se passait point de semaine qu'il n'apprît quelques phrases nouvelles, dont il régala soudain ses admirateurs. En général, ces explosions étaient précédées de silences recueillis, pendant lesquels il semblait repasser en lui-même les mots qu'il allait répéter, et, sans doute, en ce moment, comme disait Valentin, Mocko apprenait quelque leçon.

Le petit garçon le laissa méditer. Il avait des leçons à apprendre, lui aussi, et, s'asseyant devant sa table, il commença sa besogne d'écolier. Après quelques instants, il s'arrête et s'écrie :

" Je voudrais savoir qui m'a pris ma grammaire latine ?

— Ce n'est pas moi ! répondit une voix nasillarde, ce n'est pas moi, c'est Mélanie ! "

Valentin se retourne avec un tressaillement. Qui donc se moquait de lui d'une façon aussi malicieuse ? Il ne voit personne dans la chambre. Mais bientôt Mocko, s'agitant d'un air content de lui, répète triomphalement les mêmes mots et éclaircit le mystère.

" Ce n'est pas moi ! criait-il de toute sa force, ce n'est pas moi ! "

Valentin restait immobile. Ces mots sonnaient de la manière la plus désagréable à ses oreilles. Un autre eût rit de la verve du perroquet et de la répartie que le hasard avait amenée sur sa langue. Mais Valentin savait que, s'il n'avait pas répété si souvent devant Mocko : " Ce n'est pas moi ", Mocko n'aurait jamais appris à le redire, et l'inconsciente raillerie de l'oiseau lui paraissait une impertinence insupportable.

" Tais-toi, Mocko ! dit-il rudement. Tu n'es qu'un drôle !

— Ce n'est pas moi ! " glapit l'oiseau.

Il ne savait plus, pour le moment, dire autre chose. La phrase était si bien entrée dans sa mémoire qu'il la rebâchait à satiété.

Valentin se remit au travail avec dépit. Mais, Mocko s'égosillant sans pitié à répéter sa rubrique nouvelle, il s'enfuit avec ses livres et ses cahiers dans une autre pièce afin d'y travailler en paix.

La vue chez autrui d'un défaut qui nous est propre produit toujours un effet singulier. Jusque-là nous n'en avons pas été importunés, et soudain il nous devient intolérable. Tel est l'effet d'un miroir placé tout à coup sous les yeux d'un être qui tâchait d'oublier sa laideur ; il le briserait bien volontiers.

Valentin était donc plein de colère contre son pauvre perroquet. Cet écho dénonciateur de ses honteuses dénégations lui devenait odieux et il se sentait tout près de le prendre en aversion.

III

Mocko comptait parmi ses admirateurs un ami de son jeune maître qui venait dans la mai-

son presque tous les jours de congé. Valentin chérissait cet enfant, ardent, espiègle et ouvert. Cependant, grâce à sa vilaine habitude, il lui avait rendu plus d'un mauvais service ; il s'était si souvent disculpé à ses dépens que le pauvre Émile, sans le soupçonner, avait perdu peu à peu les bonnes grâces du père de Valentin, chirurgien célèbre, homme grave, absorbé dans ses travaux, qui ne savait pas douter de la véracité de son fils.

Le lendemain de la brouille de Valentin et de Mocko était un jeudi. Émile vint comme à l'ordinaire.

“ Allons voir un peu Mocko, dit-il après quelques instants de causerie et de jeu.

— Viens goûter ”, répliqua Valentin en ne paraissant pas entendre.

Il ne se souciait pas de recevoir devant un témoin les impertinences du perroquet.

On goûte donc et de bon appétit. Seulement Émile n'avait pas encore achevé sa brioche et son abricot, qu'il revient à son dessein.

“ Allons donc voir Mocko ”, répète-t-il.

Valentin, après un instant d'hésitation, le suit d'assez mauvaise humeur. Déjà Émile avait engagé un dialogue burlesque avec le perroquet et il riait aux éclats. Mocko, du reste, se mettait en frais ; il ne disait que des drôleries inoffensives, et bientôt Valentin, désarmé lui aussi, ne put s'empêcher de rire.

Tout à coup Émile s'écrie :

“ Où donc est mon abricot ? Mocko ; tu l'as croqué !

— Ce n'est pas moi ! dit le perroquet.

— Voilà qui est par trop fort ! s'écrie Émile tout à fait amusé. Il est vraiment sorcier ce gredin-là, il sait mentir même comme une personne. Dis donc, Valentin, est-ce toi qui lui as appris cela ? ”

Valentin faisait la sourde oreille. Il ne riait plus du tout. Un livre à la main, il s'efforçait de lire, tandis qu'Émile s'abandonnait à ce bon rire enfantin qui veut si peu pour répandre ses perles argentines. Pâle et tremblant de dépit, il aurait de bon cœur tordu le cou à Mocko, s'il l'avait eu entre les mains.

“ Écoute donc ton perroquet ! lui cria de nouveau Émile. Est-ce que c'est toi qui lui as appris ces drôleries ?

— Ce n'est pas moi, dit Valentin sèchement.

— Ce n'est pas moi ”, imite aussitôt Mocko.

Valentin se lève et lance avec violence son livre sur l'oiseau. L'infortuné parleur, rudement heurté, tombe sur le sol avec un gémissement, entraînant sur lui le lourd perchoir. Pauvre Mocko ! il avait l'air bien malade.

“ Oh ! Valentin, qu'as-tu fait ? ” murmure Émile atterré.

Déjà Valentin était revenu à lui-même. Il avait ramassé l'oiseau et le tenait entre ses mains en couvrant de baisers son petit corps inanimé.

IV

C'était la première fois de sa vie que l'enfant se mettait en colère. De quoi s'était-il irrité ? De ce qu'un pauvre oiseau, dont le métier est de répéter tout ce qu'il entend, avait redit une phrase trop souvent prononcée devant lui. Ah ! qu'il se trouvait barbare et injuste !

“ Qu'y a-t-il ? qu'est-ce que ce bruit ? ” demanda quelqu'un en ouvrant la porte.

C'était le père de Valentin.

“ Oh ! papa, papa, venez vite, supplia Valentin, ne songeant qu'à son oiseau malade. Mocko a reçu un coup... Je crains qu'il ne soit mort... vous seul pouvez le sauver encore.”

Le chirurgien prit délicatement l'oiseau et l'examina avec attention.

“ Il n'est qu'étourdi, dit-il, et il a une patte cassée, mais cela peut se remettre, et je vais le panser de suite. Donne-moi de la toile, deux ou trois petites baguettes bien droites et du gros fil.”

Valentin tremblant apporta à la hâte ce qui lui était demandé. Tout en pansant l'oiseau, le chirurgien demanda :

“ Comment cet accident est-il arrivé ? ”

Valentin frémit. Fallait-il donc raconter son emportement et les causes qui l'avaient amené ? ... Émile aussi était agité. Il craignait d'être interrogé et ne voulait ni mentir ni trahir son ami. Sa mine déconcertée n'échappa point au regard inquisiteur que le chirurgien arrêtait sur lui.

“ C'est évidemment le résultat de quelque turbulence, reprit celui-ci... Allons, Valentin, dis-moi qui a fait mal à Mocko.

— Papa, murmura Valentin, horriblement troublé, c'est... c'est un livre qui est tombé sur lui... ”

— C'est autre chose encore... Qui a lancé ce livre ?

Si le père, absorbé dans son pansement, avait en ce moment regardé Valentin, il aurait découvert la vérité. Mais sa tête resta inclinée, et le malheureux enfant, perdant toute force devant cette interrogation directe, dit d'une voix inintelligible ;

“ Ce n'est pas moi ! ”

Émile ne pouvait en croire ses oreilles. Le chirurgien se tourna vers lui.

“ Ainsi, voilà de vos espiègleries ! dit-il. Cet acte de brutalité envers un pauvre animal dépasse les turbulences permises.

— Monsieur ! s'écria Émile avec impétuosité, je me suis pour rien dans ce qui est arrivé.

— Fort bien ! répondit le chirurgien de plus en plus irrité. Non content d'affliger votre ami, vous voulez lui faire porter votre faute. Mon fils ne vous laisserait pas accuser injustement lui, s'il était coupable... ”

Valentin souffrait le martyre.

“ Parle ! mais parle donc ! ” lui disait le regard suppliant d'Émile.

Le menteur ouvre la bouche, mais il s'arrête et détourne la tête. Le chirurgien continue :

“ Après ceci, vous trouverez bon, Monsieur, que je vous interdise l'accès de ma demeure. Je vous aurais pardonné toutes vos étourderies, mais votre mensonge me fait horreur... sortez !... ”

“ Mon père gémit Valentin.

Émile prit son chapeau et sortit d'un pas ferme. Il avait le cœur brisé, non de l'injustice dont il était l'objet, mais de l'indigne conduite de son ami.

Valentin ne devinait que trop ce qui se passait dans cette âme loyale. Il se glissa derrière lui, et, dans l'ombre du corridor, lui saisit la main en murmurant d'une voix défaillante :

“ Pardonne !

— Va-t'en tu n'es qu'un lâche ! ”

Et, bondissant dans l'escalier, il partit sans regarder derrière lui.

V

“ Tu n'es qu'un lâche ! ” Ces mots avaient pénétré comme un fer aigu dans le cœur de Valentin.

Il se précipita dans sa chambre et, se jetant à genoux au pied de son lit, il cacha sa tête dans ses couvertures et éclata en sanglots.

Il l'avait méritée, l'horrible épithète ! Oui, il avait été lâche, lâche envers son ami, envers son père, envers lui-même. Il l'avait été, il l'était comme le sont tous les menteurs. Commettre une faute et n'avoir pas le courage de la reconnaître, c'est honteux ; mais la laisser retomber sur un innocent, c'est lâche, c'est odieusement lâche, et Valentin, était d'âge à savoir quelle flétrissure toute lâcheté imprime sur un front d'homme. Jamais il n'avait mesuré, dans ses précédents mensonges, l'abaissement où il descendait ; il le voyait maintenant.

“ Ah ! je ne mentirai plus jamais ! ” s'écria-t-il tout haut dans son désespoir.

Il était sincère. Mais hélas ! sa contrition n'allait pas jusqu'à lui faire réparer immédiatement sa faute par la confession qui seule pouvait l'effacer.

Quand, après avoir essuyé ses larmes, il retourna vers son père, il ne se sentit plus l'énergie de revenir sur la scène douloureuse et de désabuser quelqu'un qui croyait si entièrement en lui.

Encore si le chirurgien, saisi de quelque doute, l'eût obligé à s'expliquer, Valentin, fort de sa résolution, aurait tout avoué peut-être. Il s'approchait, espérant et redoutant à la fois un interrogatoire. Mais son père n'avait aucun soupçon ; son antipathie pour Émile aidant, il ne mettait même pas en question la culpabilité de ce dernier. Il attribua le trouble de Valentin au chagrin que lui causait le départ

de son indigne ami, et, évitant de s'appesantir sur ce triste sujet, il ne lui parla que des soins à donner à Mocko, puis rentra dans son cabinet.

La certitude de n'avoir point à s'accuser ne soulagea pas Valentin ; ses craintes étaient calmées, mais sa conscience ne l'était pas, et il éprouva plus d'angoisse que de satisfaction à se voir si peu suspecté.

VI

Mocko guérit rapidement. Mais Valentin en ressentit peu de joie.

Il ne savait pas, jusqu'à cette crise, combien il est difficile de vivre avec un mensonge. Le succès même de sa dénégation faisait son châtiment. Se voir honoré d'une confiance qu'il ne méritait pas, tandis que son ami innocent était méprisé, c'était une torture de tous les moments. Il en était obsédé le jour et en rêvait la nuit. Le travail dans lequel il se plongeait avec une ardeur fébrile ne pouvait l'en distraire. Son visage avait parfois une expression si malheureuse que ses bons parents, attribuant toujours ce chagrin à l'éloignement d'Émile, allèrent jusqu'à lui proposer de pardonner à celui-ci et de le recevoir encore. Valentin refusa. Il savait qu'un seul moyen existait de reconquérir son ami, et il ne pouvait s'y résoudre.

Une après-midi, il était allé avec sa mère aux Champs-Élysées. En approchant d'un groupe d'enfants de sa connaissance, il aperçut Émile. Valentin eut le cœur serré, car son ami avait l'air bien triste. Il lui jeta un regard plein de supplication et d'humilité, mais Émile détourna brusquement la tête. Valentin demanda à sa mère de le ramener à la maison. Sa voix était si altérée que sa mère inquiète lui demanda s'il était malade.

“ J'ai bien mal à la tête ”, répondit-il en sachant à peine ce qu'il disait.

— Tu travailles trop ! dit la maman. Heureusement, voici les vacances.”

Il ne répondit rien. Aussitôt rentré, il courut s'enfermer dans sa chambre. La vue d'Émile avait porté ses remords au paroxysme ; il ne pouvait plus vivre ainsi, il fallait en finir.

“ Non, se dit-il je veux faire cesser mon infamie.”

Et, ouvrant la porte, il se dirigea d'un pas résolu vers le cabinet de son père.

VII

Le chirurgien s'y trouvait justement. Valentin entra.

“ Mon père ! — et sa voix tremblait légèrement, — pouvez-vous m'écouter ? J'ai une chose grave à vous dire.

— Parle, répond le père un peu étonné.

— Mon père, reprend l'enfant à haute et distincte voix, j'ai commis une grande faute,

j'ai été indigne de vous... Ce n'est pas Émile qui a cassé la jambe à Mocko... Ce n'est pas Émile qui vous a trompé, c'est moi...

— C'est toi ! s'écria le chirurgien d'un accent où vibraient la stupéfaction, la douleur, l'indignation. Il jeta un long regard sur le visage décomposé du pénitent, puis se tut. Une main sur ses yeux, le coude appuyé sur la table, il ne fit plus un mouvement. Valentin continua. Il ressentit jusqu'au fond de lui-même le coup qu'il portait à son père ; à chaque instant, il lui semblait s'évanouir, et cependant, à mesure qu'il épanchait sa lourde confession, il éprouvait une sorte d'apaisement ; loi divine du bien, qui veut que l'accomplissement d'un devoir amène toujours quelque douceur.

“ C'est moi ! répétait-il. Je ne savais pas reconnaître mes fautes et j'avais l'habitude de dire : “ Ce n'est pas moi. ”... Mocko avait retenu ces mots et s'était mis à les répéter aussi... Cela me fâcha... je lui lançai mon livre... et j'ai laissé punir à ma place un ami trop généreux pour me dénoncer, j'ai abusé de votre confiance comme un lâche. Châtiez-moi ! J'ai besoin d'expiation le mal que j'ai fait et de mériter de nouveau votre estime...”

Un violent combat intérieur se trahissait dans l'attitude du père. La main qui couvrait son visage tremblait. Il demeura quelque temps silencieux, puis il leva la tête ; ses yeux étaient pleins de larmes.

“ Non, dit-il avec un accent que rien ne peut rendre, je ne te punirai point et je ne t'ôterai point ma tendresse. Tu as souffert de ton indignité, tu l'as avouée, tu n'y retomberas plus, tu es encore mon fils. Je n'aurais pu te pardonner, si j'avais découvert la vérité par un autre que toi ; ta courageuse confession me prouve encore la noblesse de ton cœur. Mais il est un être à qui tu dois réparation encore, c'est ton ami, c'est Émile. Il a été, j'en suis sûr, bien malheureux. Son pardon doit être nécessaire à ton cœur.”

Valentin saisit d'un mouvement passionné la main de son père, puis, tombant à genoux il murmura :

“ Que vous êtes bon ! que vous êtes bon ! ”
Et il fondit en larmes.

Le père le releva doucement.

“ Tu sais maintenant, dit-il, combien la déloyauté nous rabaisse. L'injure la plus grave que l'on puisse faire à un homme c'est de lui dire “ vous mentez ”, parce que c'est lui dire : “ vous n'êtes pas un homme ” ! Et maintenant, viens ; il est temps d'aller vers ce pauvre Émile si longtemps sacrifié.

— Oh ! allons, allons vite ! ” s'écria Valentin, tout frissonnant d'émotion.

Ce fut le père qui expliqua à Émile l'objet de leur visite.

“ Me pardonnes-tu ? demanda Valentin à voix basse.

— Comment peux-tu me le demander ? s'écria le brave garçon en se jetant dans ses bras.

— Laissez-moi aussi vous embrasser, reprit le chirurgien. J'ai été bien injuste, cher enfant, mais vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas ? ”

Les deux amis, heureux de se trouver, voulurent achever la journée ensemble.

Jamais soirée ne devait laisser plus de traces dans une vie d'enfant. Valentin, réconcilié avec lui-même, débarrassé de la chaîne qui le rivait si honteusement à un passé détesté, se sentait heureux ; mais il ne pouvait regarder son père et son ami sans que des pleurs d'attendrissement ne remplissent ses yeux.

Au milieu du repas, on entendit un bruit soudain près de la porte.

“ Qui est là ? ” cria le chirurgien.

— “ Ce n'est pas moi, ” répondit une voix connue ; et maître Mocko, tout à fait gaillard apparut réclamant sa part de dessert.

Tout le monde rit. Valentin rougit, mais il fit comme les autres, et Mocko n'eut à se plaindre de l'accueil de personne.

Ce fut d'ailleurs, je crois, la dernière fois qu'il répéta ces mots. Les rubriques nouvelles qu'il apprenait chaque jour lui faisaient oublier les anciennes, et, comme il n'entendit plus jamais la phrase malheureuse, cause de tant d'émotions, Mocko lui aussi ne dit plus :

“ Ce n'est pas moi ! ”

(*L'Ami des enfants.*)

DU TAC AU TAC.

Pendant une des fêtes de la Cour, Louis XVI voulut mettre à l'épreuve la faculté d'improvisation du marquis de Bièvre.

— Savez-vous, lui dit-il à brûle-pourpoint, de quelle secte philosophique sont les puces ?

Comme le Marquis confessait son ignorance, le roi, fier de son triomphe, expliqua que ces bestioles appartenaient à la secte d'Épicure (des piqûres).

Mais le marquis ajouta, sans coup férir :

— Votre Majesté pourrait-elle me dire de quelle secte sont les poux ?

C'était au tour du roi de s'avouer vaincu.

— Ils sont de la secte d'Épictète (des piquetête), dit de Bièvre.

Le caractère par l'écriture

Envoyez-nous une page ou plus d'écriture, incluez 50 cents en bons de poste, timbres, chèques, etc., aussi enveloppe adressée et affranchie :

L'INSTITUT GRAPHOLOGIQUE DEHACEY,

Case postale 42, Haute-Ville, Québec.

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE MAI

DEVINETTES

- 1° Le comble de la peur pour un débiteur c'est de se cacher à la vue d'une lettre chargée.
2° Le comble de l'habileté pour un coutelier serait de faire des couteaux avec les lames de la mer.

CHARADE

Ane — thon — Hanneton.

MOTS EN TRIANGLE

HOMARD
OPALE
MARI
ALI
RÉ
D

RÉBUS

L'homme sans patience est une lampe sans huile.

Mot à mot : Lot — M' œufs — 100 pas — scie anse — et — hune lampe sans huile.

Personne ne nous a envoyé les réponses exactes des jeux d'esprit du mois dernier.

JEUX D'ESPRIT N° 121

DEVINETTES

- 1° Quel est pour un gourmet le comble de la gourmandise ?

2° Quel est pour un avare le comble de la lésinerie ?

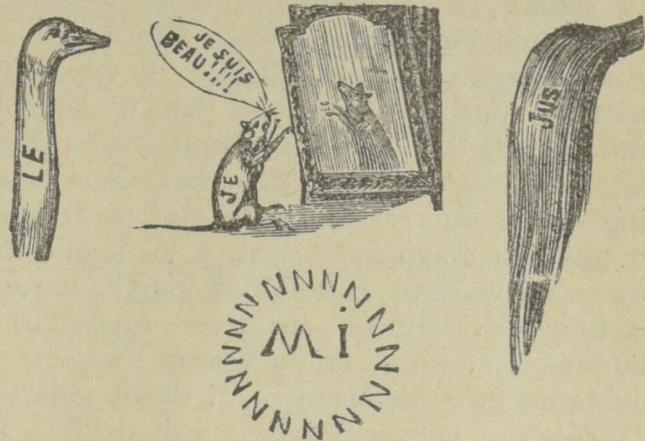
ENIGME

Devine-moi, car j'en suis digne ;
Je me cache lorsque je sers ;
C'est presque toujours dans des vers,
Et l'on me trouve à chaque ligne.

ANAGRAMME

Certains y passent la nuit,
Ils sont loin d'être rares.
L'histoire nous dit
Que c'était chose commune au temps des bar-
[bares.]

RÉBUS



LES LIVRES

L'ÉVANGILE ET LES MERES. La mère de Jésus ; le premier âge, l'enfant grandissant, l'enfant grandi. par l'abbé V. DÉCOULS. Préface de S. G. Mgr. Sagot du Vauroux, Évêque d'Agen. — Un volume in-8 couronne. — Prix franco 9 franc, Aubanel Fils aîné, Éditeur, 15, Place des Études Avignon, France.

Voici un travail pratique, plein de conseils et de réflexions judicieuses. L'auteur étudie la Sainte Vierge au moyen de l'Évangile et se plaçant avec ses lecteurs en présence du texte sacré, il médite avec eux ce que l'Évangile nous dit de Marie, et du récit inspiré, il dégage l'Évangile de Marie.

Mais c'est parce qu'elle fut mère que Marie est nommée dans l'Évangile, ce sont donc les mères chrétiennes qui doivent se mettre plus particulièrement à son école, car Marie est la mère idéale. Avec son *Évangile et les mères*, M. l'abbé Découls leur montre là tout un programme et leur donne à méditer un vrai code de la maternité avec ses joies et ses graves devoirs.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

ANITA § Par M. DELLY

10

XIV

Ainsi que cela avait été prévu, les réunions mondaines se succédèrent, tant au dehors que dans la vieille maison. La jeunesse de M... sortait d'un concert ou d'une fête champêtre pour retomber dans une matinée dansante ou une soirée littéraire... La gracieuse italienne qui avait ainsi donné le branle à la société un peu engourdie exerçait un règne mondain incontesté ; ses opinions, ses goûts, son élégance parfois outrée faisaient loi, et le plus grand nombre vantait son charme brillant et son irrésistible entrain. Il y avait bien quelques fausses notes dans ce concert de louanges. Les gens sensés et tranquilles la qualifiaient de coquette, de poupée frivole. Mais, en vérité, donna Clelia se souciait bien de ceulà ! Il lui souffisait d'être la reine du moment, de s'amuser en faisant s'amuser les autres, de récolter une moisson de compliments. Les censeurs, les gens austères... quantité négligeable, vraiment !

Anita, comme à son ordinaire, était demeurée en dehors du mouvement mondain. Elle tenait compagnie à Maurice, un peu délaissé, et voyait assez rarement ses cousines, emportées dans un tourbillon à la suite de Clelia. Ary réussissait à s'en dégager parfois, mais c'était pour s'absorber dans la composition de ces œuvres musicales qui contribuaient autant que son magistral talent, à lui acquérir une renommée universelle. Il semblait particulièrement joyeux lorsqu'il avait pu esquiver quelque-une de ces réunions mondaines, et, en venant s'asseoir quelques instants près de Maurice, il disait gaiement :

— Encore une corvée d'évitée, aujourd'hui. Donna Clelia n'est pas une femme, en vérité, mais bien un mouvement perpétuel !

— Elle me fatigue ! disait Maurice en pressant un peu son front entre ses mains. Autrefois, je la trouvais agréable et amusante, mais maintenant je ne puis plus supporter sa voix et je suis content quand je la vois disparaître. Cependant, elle est très aimable pour moi, ce qui m'étonne, car autrefois je lui ai entendu dire qu'elle n'aimait pas les gens malades.

Ceci cadrerait bien avec ce que l'on pouvait deviner de la nature de la brillante jeune fille. Anita l'avait vue un jour, seule dans le vestibule avec sa tante, entraînant presque de force la pauvre dame souffrante en disant avec impatience :

— Bah ! cela passera en marchant ! N'allez pas faire la malade, ma tante, ce serait insupportable.

Et la bonne donna Ottavia, toute pâle de malaise, avait obéi comme de coutume à l'impérieuse petite créature. Mais, au retour, elle s'était alitée pour plusieurs jours, et la famille Handen avait pu admirer les soins touchants dont la dévouée Clelia avait entouré sa chère tante. Vêtue d'un délicieux déshabillé jaune pâle qui lui seyait admirablement, elle s'était installée près de son lit et il avait fallu l'en arracher pour la faire descendre un peu au salon.

Cependant, une indiscretion de la femme de chambre de ces dames révélait à l'office que les jours de retraite avaient vu s'élaborer de nombreuses combinaisons de parures. Une vision de tulle rose, de dentelles et de fleurs s'était interposée entre le regard de la jeune fille et le lit de la malade, et la toilette destinée à rendre Clelia reine incontestée de la grande fête qui se préparait était éclosée en son cerveau, un soir où, devant ses yeux, donna Ottavia brûlait de fièvre et gémissait sous l'étreinte d'une atroce migraine.

Il était, en effet, décidé qu'une soirée serait donnée dans la vieille demeure, non pas une soirée banale, mais une fête sous les tilleuls séculaires, avec des lanternes multicolores semées à profusion dans la verdure, des chœurs de chanteurs et de musiciens dissimulés dans les bosquets, et plusieurs attractions dues à l'esprit inventif d'Ulrich et de Léopold. Déjà les jardiniers élaguaient les buissons, répandaient du sable dans les allées caillouteuses et préparaient l'espace que devaient occuper les massifs de fleurs, décoration d'un jour qui transformerait l'aspect du jardin inculte. L'herbe rase couvrant la plus grande partie du sol serait un délicieux tapis pour les promeneurs, et un parquet volant donnerait toute satisfaction aux danseurs.

Tout cela avait été une joie et deviendrait inévitablement un triomphe pour l'organisatrice, à qui Mme Handen et Ary avaient donné carte blanche. Mais le jeune homme s'était formellement refusé à livrer l'orangerie aux fantaisies ornementales de Clelia.

— J'en aurais fait quelque chose de si délicieux ! avait-elle murmuré d'un ton désolé, avec un regard qui eût charmé des pierres. Des massifs de palmiers, des traînées de lierre, des fleurs partout, puis des petites tables Louis XIV pour le souper. Vous voyez d'ici l'effet produit

— Je le regrette, signorina, mais je ne puis autoriser que l'on touche à l'orangerie, avait répondu

Ary avec une extrême politesse, mais de ce ton absolu qui ne souffrait pas d'insistance.

Clelia l'avait boudé toute une soirée, mais, devant son imperturbable sérénité, elle avait jugé bon de revenir à son humeur ordinaire. Seulement Anita s'était demandé pourquoi, depuis lors, elle avait été honorée d'une malveillance plus accentuée de la part de l'élégante petite personne.

Aujourd'hui, la famille Handen était partie dès le matin pour le château de Volustein, à quelques kilomètres de M... La famille de Haguenau, propriétaire de cette antique demeure, se montrait littéralement folle du talent d'Ary, et les jeunes filles ayant eu, à diverses reprises, occasion de se rencontrer dans le monde avec les demoiselles Handen, il en était résulté des relations, assez espacées d'abord, mais devenues plus fréquentes depuis l'arrivée de Clelia. La jeune Italienne possédait une merveilleuse habileté pour s'insinuer partout et se rendre indispensable. Ce jour-là donc, les Haguenau avaient organisé une série de plaisirs champêtres pour lesquels la présence de Clelia avait été jugée nécessaire dès la matinée, et les membres de la famille Handen avaient été invités à venir profiter de l'ombrage plein de fraîcheur du parc de Volustein et du déjeuner pris sur la terrasse dominant la ville entière.

Tous étaient donc partis, sauf Ary et sa sœur aînée. Le jeune homme prétextant son travail, ne devait arriver au château qu'à l'heure du déjeuner. Quant à Frédérique, par un caprice inexplicable, elle avait refusé de se rendre à Volustein. De sa chambre, Anita entendait le piano résonnant sous ses doigts en une mélodie très douce, mais singulièrement triste. Puis le silence se fit subitement et, quelques instants plus tard, Frédérique entra chez sa cousine.

— Je ne vous dérange pas trop Anita ? J'ai une nouvelle à vous annoncer. Vous plaira-t-elle ? Je ne sais trop, car vous n'êtes pas coquette, vous ne désirez pas vous faire admirer, et c'est, après tout, le but le plus clair de ces plaisirs mondains. Enfin, pour parler brièvement, je vous prévient que vous pouvez préparer votre toilette pour la soirée prochaine, où vous assisterez avec nous, cousine.

— Moi ! s'écria la jeune fille avec stupeur. Quelle plaisanterie, Frédérique !

— Une plaisanterie ? Mais, Anita, je suis très sérieuse ! nous avons tous trouvé qu'il était fort ridicule et absolument injuste de vous laisser en dehors de ces fêtes — et cela, non pas tant à cause du plaisir, très illusoire, à mon avis, que vous pouvez y trouver, que pour remettre au point, aux yeux du monde, la situation qui doit être la vôtre parmi nous. Vous vous étonnez de m'entendre parler ainsi, moi qui vous ai si souvent fait souffrir par mon dédain ? Mais Anita, on apprend beaucoup en quelques mois, on observe et... on souffre, murmura-t-elle avec amertume... Bref, nous avons résolu de changer ce qui s'est passé jusqu'ici ; mais, je ne sais pourquoi Ary n'a pas jugé bon de vous faire profiter des quelques soirées et réunions données par nous jusqu'ici. Il a tenu à attendre celle-ci, plus importante... sans doute, Anita, pour vous faire faire

une véritable et solennelle entrée dans le monde, ajouta-t-elle en riant. Ma mère a fini par consentir après qu'Ary a eu invoqué son autorité de chef de famille, et, maintenant, de tuteur, puisque le vieux cousin qui avait accepté ce titre est mort. Il ne faudra donc pas vous étonner et vous contrister si elle se montre peut-être un peu plus... hostile envers vous.

Anita n'avait pas songé un instant à interrompre le petit discours de sa cousine. Elle était littéralement pétrifiée. A elle, la dédaignée, la parente si rigoureusement tenue à l'écart, on offrait de prendre part à cette soirée qui devait réunir la meilleure société de M... !

— Ainsi, c'est convenu, vous allez combiner votre toilette, qui sera chose exquise si j'en juge d'après votre goût en toutes choses ?

Mais Anita secoua négativement la tête :

— Je vous remercie de votre généreuse initiative, chère Frédérique, mais... je ne puis accepter.

— Vous ne pouvez pas ? Et quelles sont vos raisons ?

— D'abord, je ne puis assister à cette soirée contre le gré ou seulement sur le consentement forcé de Mme Handen. Ensuite, je ne veux pas être une cause d'ennui pour vous. Bien des gens ne verront toujours en moi qu'une inconnue méprisée, ils me montreront leur dédain ou une curiosité malveillante, et cela pourrait rejaillir un peu sur vous.

— Ah ! par exemple, voilà qui m'importe peu ! Si vous saviez ce que je me soucie de l'opinion du monde ! Mais rassurez-vous, Anita, dit-elle avec un fin sourire, j'ai idée que cela se passera autrement que vous ne le pensez... Ainsi, c'est oui ?... Non, encore non !... Alors j'emploie les grands moyens. Venez avec moi !

— Où me conduisez-vous, Frédérique ? s'écria Anita en souriant et en essayant de résister à la main énergique de sa cousine.

Mais, sans répondre, Frédérique l'entraîna hors de la chambre, jusque devant une porte qu'elle ouvrit vivement. C'était le cabinet de travail d'Ary. Assis devant son bureau, le jeune homme travaillait assidûment, et un mouvement d'impatience lui échappa en entendant entrer...

Mais, ayant retourné la tête, tout mécontentement s'effaça soudain de sa physionomie. Il se leva avec vivacité en repoussant les papiers épars devant lui.

— Ary je suis désolé de te déranger, mais j'ai recours à toi pour vaincre la résistance d'une jeune personne récalcitrante ! s'écria gaiement Frédérique.

Ary regarda Anita en souriant :

— Qu'y a-t-il donc petite cousine ? Frédérique vous demande-t-elle une chose bien difficile ?

— Très difficile. Et même impossible Ary. Mais, Frédérique, quelle idée avez-vous eue de venir déranger inutilement votre frère ? Peut-être avez-vous coupé court à une inspiration qui ne pourra se retrouver.

— Non, non, rassurez-vous, Anita, dit vivement Ary. Et maintenant, Frédérique, qu'y a-t-il ?

La jeune fille répéta le refus d'Anita et les raisons

données par elle. Ary eut un hochement de tête, accompagné d'un sourire énigmatique.

— Ce sont là craintes chimériques. Pour ce qui est de ma mère, j'espère qu'au fond de son âme elle reconnaît — ou reconnaîtra bientôt — la justesse de ce que nous lui demandons. Et d'ailleurs, Anita, il nous faut constater qu'en se désintéressant de votre existence morale ma mère a perdu le droit qu'elle pouvait avoir à votre soumission. Quant aux ennuis que vous craignez, je dois vous dire qu'ils sont illusoire et que la nièce du professeur Handen, présentée et entourée par sa famille, n'aura rien à désirer en fait d'égards.

— Mais je ne suis pas habituée au monde. Qu'irais-je faire dans cette fête moi qui suis destinée à une existence modeste et solitaire ? Oh ! vous ne savez pas combien cela me coûterait, Ary ! murmura-t-elle.

— Mais, Anita, comme vous êtes enfant ! s'écria-t-il avec un sourire ému. Que pouvez-vous craindre ? Enfin, il est de toute évidence que vous êtes libre, mais je... nous y tenions extrêmement.

Tout en parlant, il froissait machinalement une des feuilles de papier à musique éparses sur son bureau... Ce mouvement découvrit l'en-tête d'un manuscrit, et Frédérique, qui se tenait près de son frère, jeta un cri de surprise.

— *O Salutaris hostia !* lut-elle tout haut. Ciel ! Ary, que deviendrait le malheureux Derdrecht s'il voyait ceci ! Toutes les malédictions dont déborde son cœur charitable tomberaient sur toi, mon pauvre frère, qui as osé écrire la musique de ce chant catholique !

Anita jeta un regard d'indicible étonnement vers son cousin. Quelque chose de très doux, une expression de pénétrant bonheur, avait illuminé un instant la physionomie d'Ary, mais, avec un peu d'impatience, il posa une feuille sur le manuscrit.

— Laissons M. Derdrecht tranquille, Frédérique ; tu sais comme je me soucie de l'opinion de cet hypocrite... Eh bien ! Anita, que décidez-vous ?

— Si vous le voulez, Ary...

— Si je le veux !... interrompit-il avec vivacité. Mais, Anita, en pareil cas, ai-je le droit de vouloir quelque chose ! Non, non, je vous l'ai dit, vous êtes absolument libre. Seulement, il me semble...

— Oui, je sais ce que vous allez dire : ce serait peut-être une lâcheté de ma part de reculer devant l'opinion et les paroles de gens qui m'importent si peu, après tout ! J'irai donc, si vraiment vous croyez tous deux que cela ne puisse trop offenser Mme Handen.

— Mais non, tout se passera très bien, déclara Frédérique. Allons, nous te quittons, tu vas pouvoir reprendre ton travail.

— Malheureusement non... il faut que je m'habille pour aller là-bas ! dit-il en passant une main impatiente sur son épaisse chevelure blonde. Ces Haguenaus me sont assez peu sympathiques, et je regrette que ma mère ait accepté pour mon compte cette invitation. Elle ne le fait pas d'ordinaire.

— Elle s'y est trouvée presque forcée par Clelia laquelle, entre parenthèses, a donné en cette circonstance un petit accroc au parfait savoir-vivre dont elle se pique.

Ary leva les épaules avec irritation. Les jeunes filles s'éloignèrent, et, à la porte de sa chambre, Frédérique s'arrêta.

— Vous voyez comme j'ai eu raison de vous amener au tribunal d'Ary ! dit-elle avec un léger sourire. Grâce à lui, nous vous aurons au milieu de nous, et, quoi que vous en disiez, vous y prendrez bien quelque plaisir... quand ce ne serait que d'entendre une poésie de M. Ludnach.

Une singulière expression, mélange de joie et d'amertume, transformait soudain sa physionomie. Elle se pencha à l'oreille de sa cousine.

— Croiriez-vous, dit-elle âprement, que ces Haguenaus ont invité aujourd'hui toute notre société habituelle, et qu'ils ont oublié seulement Joël Ludnach... parce qu'il est d'une humble, très humble famille, dit-on. Et ces misérables orgueilleux le considèrent comme un vulgaire histrion, bon à les amuser quelques heures et ensuite dédaigneusement mis de côté. Lui, si noble, si artiste, si délicatement bon ! Et on voulait m'emmener chez ces gens !

Une émotion violente, haine et douleur mêlées, faisaient trembler sa voix et contractait son visage. Elle se détourna brusquement et s'éloigna. Quelques instants plus tard, les sons du piano arrivèrent de nouveau aux oreilles de sa cousine. Seulement, c'était cette fois une harmonie étrange, tourmentée et incompréhensible comme l'âme de la musicienne.

XV

L'austère demeure des Handen était totalement transformée ce soir-là. Le vestibule et les salons ruisselaient littéralement de lumière, et cette intense lueur se répandait par les fenêtres ouvertes dans le jardin, méconnaissable lui aussi. Des centaines de lanternes rouges — la couleur préférée de Clelia — étoilèrent les arbres et les buissons, une floraison soudainement sortie de terre embaumait les alentours de la maison, et, dans ce décor, s'agitaient les invités déjà nombreux. Feux des pierreries, nuances vives ou délicieusement pâles des toilettes féminines, teintes éclatantes et dorures des uniformes, tout se confondait en un féérique assemblage dans cette nuit illuminée.

Ary allait de l'un à l'autre de ses hôtes accueilli par d'unanimes félicitations sur la transformation subie par l'enclos inculte.

— L'honneur en revient à donna Clelia, répondait-il en désignant la jeune Italienne qui voltigeait à travers les salons, très animée, extrêmement brillante dans sa toilette de tulle rose que serrait à la taille un corselet de velours cerise brodé d'or.

Et les compliments pleuvaient sur l'habile organisatrice qui rayonnait de vanité satisfaite.

Elle se dirigea vers le groupe formé près de la porte du salon par Mme Handen, sa fille cadette et donna Ottavia... Bettina, pâle et maigre, était

cependant toujours charmante et enfantine, et très-élégamment parée, selon sa coutume.

— Je ne puis découvrir Frédérique, déclara donna Clelia. Qu'est-elle donc devenue ?

— Elle est dans le petit salon, je crois, dit Ulrich qui passait en compagnie de Joël Ludnach. Avez-vous besoin d'elle, signorina ?

— Oh ! ce n'est rien de pressé, une simple question relative à l'orchestre. Et d'ailleurs, voici M. Handen qui pourra me donner ce renseignement.

Elle se tournait vivement vers Ary qui approchait mais le sourire s'effaça subitement de ses lèvres...

Deux personnes sortaient du petit salon, et tout aussitôt voyaient se fixer sur elles tous les regards. Ces jeunes filles, bien qu'également vêtues de blanc, étaient absolument dissemblables : l'une douée d'une allure de souveraine, d'une grâce étrange, un peu hautaine, l'autre plus délicate, délicieusement jolie, fleur modeste et exquise. Et, sous les longs cils noir de celle-ci, brillaient des yeux qui n'avaient pas d'égaux dans cette réunion.

Ary s'était avancé, il offrit son bras à Anita et la conduisit près de Mme Handen qui dut, sous peine d'un esclandre, s'exécuter et présenter la jeune fille aux personnes les plus considérables de la réunion. Et Anita qui avait tant redouté un affront, se vit accueillie par de sympathiques sourires et des mots gracieux.

— Quelle charmante surprise ! dit Ulrich, dont le gai visage rayonnait. Donna Clelia, est-ce vous qui avez imaginé de nous causer ce plaisir très inattendu ?

— Oh ! Monsieur Heffer, je ne suis pour rien là-dedans ! déclara l'Italienne avec un geste de vive protestation.

Elle avait repris son doux sourire, mais une lueur mauve étincelait dans ses prunelles noires.

— Non, je n'aurais vraiment osé prendre sur moi la responsabilité des ennuis qui attendent nos amis !

— Aussi ne vous en avons-nous pas chargée, Clelia, répliqua ironiquement Frédérique. Mais rassurez-vous, nos ennuis seront très légers à porter. Monsieur Ludnach, votre bras, je vous prie. Il est temps que j'aille aider Félicité près de nos jeunes invitées.

— Oui, c'est cela, allons dans le jardin ! s'écria Clelia.

Elle s'empare avec vivacité du bras d'Ary. Le jeune homme eut un imperceptible froncement de sourcils ; son regard passant au-dessus de la tête de l'Italienne, se dirigea vers sa cousine. Elle venait d'accepter l'offre d'Ulrich, qui lui proposait de la conduire dans le jardin, et tous deux traversaient le salon à la suite de Frédérique et du Norvégien. Une rose pourpre mettait une note vive et chaude dans la magnifique chevelure d'Anita, disposée avec une simplicité qui eût été chez bien d'autres un art raffiné. Et Clelia, dont le regard ne quittait pas la belle jeune fille, dit avec douceur :

— Je n'aurais jamais cru Mlle Anita si... habile dans l'arrangement de sa toilette. Elle semblait si peu coquette, tellement désintéressé des vanités du

monde ! Fions-nous donc à ces petites filles simples et naïves !

Elle riait gaiement, mais, de côté, son regard scrutait la physionomie d'Ary. Un grand pli s'était formé sur le front du jeune homme, mais il répondit avec une froide tranquillité :

— Vous vous méprenez étrangement, signorina. Le naturel et l'absence totale de coquetterie sont précisément les qualités les plus remarquables de ma cousine, celles qui lui attirent tous les cœurs.

La petite personne se mordit rageusement les lèvres mais ne répliqua pas un mot. Ils avaient atteint le jardin et se voyaient entourés d'une troupe de jeunes filles parmi lesquelles se trouvaient Elisabeth et Anna Heffer.

— Ary, nous allons danser maintenant, n'est-ce pas ? demanda cette dernière dont les petits pieds trépignaient littéralement. J'aime tant la danse !... Et j'ai si rarement l'occasion de ce plaisir, dans notre petite ville de B... !

— Voyez-vous cette sérieuse et laborieuse Anna ! s'écria Ary en riant. Je ne vous connaissais pas cette passion, ma chère cousine.

— Passion est un mot un peu fort, Ary, dit Frédérique qui s'approchait en compagnie de sa sœur cadette et d'Anita. Il est probable que la rareté du fait cause en grande partie le plaisir d'Anna, mais si elle allait fréquemment dans le monde...

— Ce serait la même chose, Frédérique, dit la voix dolente de Bettina. Demande à donna Clelia si elle est lasse de fêtes... et moi, je les aime toujours autant, vraiment. Oui, je ne pourrais m'en passer...

— Cependant, il aurait été sage de le faire ce soir... Wilhelm, vous avez été trop bon en lui permettant de venir à cette soirée, dit Ary en se tournant vers son beau-frère qui arrivait avec le conseiller Handen.

— Mais elle le désirait tant !... et d'ailleurs, elle va beaucoup mieux, murmura l'excellent Marveld avec un tendre regard vers sa jolie petite femme.

— Mon cher, il faut conduire sa femme tambour battant et non pas se laisser mener par elle, dit brusquement le conseiller. Ce l'ai fait et m'en suis bien trouvé. Du reste, il y a une seconde personne qui ne devrait pas se trouver ici à cette heure indue pour les petites filles, ajouta-t-il avec un regard de ressentiment haineux vers Anita. Ary, ta mère m'avait fait part de votre idée folle, mais je pensais qu'une lueur de raison vous éclairerait au dernier moment. Et voici que, par une incompréhensible démence, vous renversez d'un seul coup le résultat de plusieurs années de lutte contre un orgueilleux et détestable caractère.

— Veuillez m'accompagner dans la salle d'étude, mon oncle, j'ai deux mots à vous dire, interrompit Ary d'une voix tremblante de colère. Donna Clelia, je vous prie de m'excuser si je vous laisse un instant.

La salle d'étude avait été réservée pour les amateurs de repos et de solitude. Une seule lampe éclairait à demi cette vaste pièce où arrivaient à peine les sons de l'orchestre installé dans le jardin.

— Mon oncle, dit sèchement Ary sans préambule, je vous ai déjà fait connaître que je ne souffrirais

pas ces attaques contre ma cousine, et bien moins encore en présence d'étrangers. Si vous devez les renouveler, je me verrai dans la nécessité de cesser toutes relations avec vous.

Un moment abasourdi, le conseiller sursauta enfin.

— Quoi ! pour des vérités dites à cette sottise petite fille ! Mais tu es fou, littéralement fou, comme Heffer, Léopold, Frédérique, tous les niais qui se sont laissés endoctriner par cette mijaurée

— Je suis seulement juste, mon oncle. Il ne peut me convenir que, sous mon toit, qui est aussi le sien par la volonté de mon père, Anita se trouve ainsi insultée. Et cela, par celui qui devrait la protéger et l'aimer, par son grand-oncle

— Non, non, jamais ! s'exclama le conseiller, pâle de rage. Ma nièce, elle ! Je la déteste, je la hais comme j'ai haï son père, ce beau Bernhard que tous aimaient et admiraient, le misérable !

C'était l'envie, la basse et épouvantable envie qui contractait ce visage, et Ary retint avec peine un mouvement de répulsion. Là était le secret de cette haine qui avait poursuivi l'orpheline. Elle était la fille d'un neveu détesté, peut-être parce que, plus perspicace que d'autres, il avait pénétré le fond du caractère de son oncle et lui avait fait sentir son antipathie.

Le conseiller se calma soudain, un sourire sarcastique entr'ouvrit ses lèvres...

— Tu es d'autant plus fou de prendre au sérieux cette péronnelle qu'il va arriver une chose... et sais-tu laquelle ? Eh bien ! Anita deviendra la femme du jeune professeur Ulrich Heffer, et ta sœur Frédérique, qui a toujours compté sur son cousin, quoi qu'elle en dise, se morfondra tandis que sa belle cousine, la soi-disant persécutée, se pavanera dans sa position inespérée, car Ulrich ira loin ! Hein ! tu n'avais pas songé à cette conséquence de ta conduite chevaleresque, mon neveu ?

Le visage d'Ary venait de se couvrir d'une extrême paleur, mais il n'eut pas un mouvement de surprise.

— Cela ne nous regarde nullement et n'a aucun rapport avec le sujet qui nous occupe, dit-il sèchement. Quoi qu'il arrive, je ne regretterai jamais d'avoir rempli mon devoir. D'ailleurs, Ulrich est absolument libre, aucune promesse ne le lie à Frédérique.

Et, sans paraître voir le geste stupéfait du conseiller à cette dernière phrase, il sortit de la salle d'étude.

Dans le jardin, l'orchestre faisait tourbillonner déjà les couples de danseurs. L'un d'eux attirait surtout l'attention générale, ou, pour parler plus exactement, cette attention s'adressait à la jeune fille vêtue de blanc, si simple et si charmante, dont Ulrich Heffer était le cavalier. C'était un véritable succès qui accueillait Anita, et si quelques critiques envieuses naissaient dans certains cerveaux, elles n'osaient se faire jour devant l'opinion générale. Cet enthousiasme se manifestait par l'empressement des danseurs à inviter la jeune parente des Handen. Mais Anita n'en était pas grisée et demeurait fort

calme. En la reconduisant à sa place, Léopold lui en fit l'observation en riant.

— Oh ! je ne serai jamais une mondaine, je le sens, répondit-elle en secouant la tête. Cependant, une fois par hasard, cela est joli, comme coup d'œil surtout.

Mais en ce moment, ce qu'elle regardait, ce n'était pas le jardin illuminé et plein d'une animation inusitée. Un groupe s'agitait là-bas, où ressortait la toilette voyante de la jeune Italienne. On voyait distinctement les mouvements de sa tête brune, couronnée de géraniums écarlates. Elle paraissait causer avec vivacité, s'adressant surtout à son cavalier ; mais celui-ci, qui était Ary, tout en prêtant poliment l'oreille, était évidemment en proie à une certaine impatience. Donna Clelia le quitta enfin pour rejoindre ses amis de Haguenu, et il s'éloigna rapidement. Quelques secondes plus tard, il s'inclinait devant Anita.

— Avez-vous encore une danse de libre ? J'arrive un peu en retard, mais les devoirs de maître de maison sont lourds et si souvent... ennuyeux.

— Celle-ci est libre. Je l'avais réservée pour me reposer un peu, car je ne suis pas habituée à ce mouvement.

— Qu'à cela ne tienne, il nous est facile de ne pas danser longtemps. Il y a déjà de nombreux couples de promeneurs sous les tilleuls, et ceux-là sont les bien avisés, car il y fait délicieux.

Et, après quelques tours, ils se trouvèrent mêlés à ces amateurs de fraîcheur et de silence relatif. Parmi eux, ils croisèrent Frédérique et le poète norvégien, discutant avec chaleur un point littéraire.

— Comment ! notre petite étoile a déserté la société qui l'admire tant ! s'écria gaiement Frédérique. Voyez-vous ce que je vous avais prédit, Anita ? Où sont les humiliations tant redoutées ? Vous êtes la reine de la fête, tout simplement, n'en déplaise à cette pauvre Clelia qui se voit dépossédée ce soir de son sceptre.

— Une véritable petite folie ! Il ne lui manque que les grelots, dit la voix un peu moqueuse de Joël.

— Fort exacte, votre définition, mon cher, répliqua Ary en riant. Mais nous voici envahis. Ah ! c'est l'heure du souper, je n'y pensais plus. Venez-vous, Frédérique et Ludnach ? Il y a là-bas un petit coin où nous serons admirablement.

Les tables du souper avaient été dressées en partie sous les tilleuls, et la lumière rosée s'échappant des lanternes les éclairait délicieusement. Les invités arrivaient, et, parmi eux, Clelia conduite par Léopold. La voix un peu aigre de l'Italienne s'écria :

— Que complotiez-vous là, tous quatre ? Quels amateurs de solitude !

Elle essayait de plaisanter, mais le regard qui enveloppait la jeune fille debout près d'Ary témoignait d'une irritation difficilement contenue.

— Mais oui, nous étions fort bien ici, dit Frédérique. Nous sommes tous peu enthousiastes du monde, ce qui doit vous sembler incompréhensible, Clelia ?

— Moi ? Oh ! pas du tout ! Je n'y tiens pas tant

que vous le pensez, répliqua l'Italienne d'un ton de parfaite indifférence. Je suis encore très jeune, très gaie, mais je m'habituerai très bien à une vie calme et simple comme celle que vous menez dans cette vieille demeure, Frédérique.

La lumière était atténuée en cet endroit, sans quoi Clelia eût pu apercevoir le sourire ironique éclo sur toutes les lèvres.

La petite table la plus reculée vit bientôt réunis autour d'elle Ary, Anita, Frédérique et Joël Ludnach. Si partout ailleurs les conversations se resentaient de l'atmosphère mondaine, ici l'entretien revêtait un tour élevé qui aurait plongé dans un étonnement désespéré la petite Italienne, dont le corselet brodé d'or étincelait un peu plus loin, en pleine lumière. Là régnait une extrême animation, et les éclats de rire éveillaient les échos si souvent endormis du vieux jardin. Mais, fréquemment, deux yeux noirs inquiets et rageurs se dirigeaient vers cette petite table si tranquille là-bas, d'où arrivait seulement parfois le rire frais d'Anita, ou celui, sonore et franc, d'Ary ou de Joël.

Au moment où, le souper terminé, les invités se levaient peu à peu, un homme traversa les groupes, ayant au bras une mince créature vêtue de soie claire pâle et frissonnante.

— Qu'y a-t-il, Wilhelm ? Qu'arrive-t-il à Bettina ? demanda la voix angoissée d'Ary.

— Un frisson subit . . . un léger froid . . . Ne vous inquiétez pas, répondit Wilhelm dont la voix tremblait un peu.

— Un froid ! . . . Mais aussi quelle imprudence de la laisser dehors à cette heure ! . . . et assise ! Faites-la coucher ici, Wilhelm.

— Oui, elle le préfère aussi. Ne vous dérangez pas, Ary . . . vous non plus, Frédérique.

— Et ne grondez pas Wilhelm. C'est moi qui ai voulu rester, dit la voix calme de Bettina qui s'éloignait.

— Oui, elle l'a voulu, il a obéi . . . et voilà ce qui en résulte ! murmura Ary. Qui aurait cru cela de la part de cet homme si sévère pour son propre compte ! Qu'adviendra-t-il de ce refroidissement ?

— Oh ! cela passera : Bettina avait ce soir une mine excellente, dit Clelia d'un ton léger.

Elle venait de se rapprocher et avait entendu les derniers mots d'Ary.

— Vous êtes trop craintif, Monsieur Handen, et trop sévère pour votre beau-frère.

— Il y a lieu de l'être, signorina, répliqua-t-il avec une certaine sécheresse. La moindre chose peut être fort grave pour ma sœur, si délicate. Et, tout en estimant et aimant mon beau-frère, je ne puis que déplorer une faiblesse qui peut avoir de si lourdes conséquences.

— Oh ! vous, vous êtes un abominable tyran ! dit l'Italienne avec un gracieux sourire. Celle qui sera votre femme devra vous obéir en toutes choses n'est-ce pas ?

— En ce qui sera raisonnable et de mon ressort, oui, certainement. Les devoirs d'un époux, d'un chef de famille, sont extrêmement sérieux et lourds

à porter, donna Clelia. Bienheureux ceux qui peuvent les remplir en union avec une compagne forte et tendre, au lieu de devenir le mentor d'une enfant ou d'une poupée sans cervelle ! Mais pardon, Anita, je vous laisse là debout ! Marchons un peu, nous reviendrons ensuite nous mêler aux invités.

Ils s'éloignèrent tandis que Clelia, pâle de colère, prenait machinalement le bras que lui présentait M. de Haguenau.

Anita et Ary marchèrent quelques temps en silence le long de l'avenue de tilleuls. Comme ils arrivaient à l'extrémité, non loin de l'orangerie, Ary s'arrêta tout à coup :

— Vous avez prié pour moi, comme je vous l'avais demandé, n'est-ce pas, Anita ? dit-il avec émotion. Et ce que vous avez sollicité, je puis vous le dire. Vous avez imploré Dieu afin qu'il accorde sa lumière à un pauvre aveugle de bonne volonté et lui montre la voie rayonnante de la vraie foi . . . C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Elle inclina doucement la tête, émue jusqu'au fond de son être . . .

— Eh bien ! Anita, vous avez été exaucée. Votre cousin croit comme vous, il est catholique de cœur, sinon encore de fait. Dans un mois, je retournerai à Rome pour faire mon abjuration.

Une exclamation de bonheur s'échappa des lèvres d'Anita :

— Vous catholique ! Oh ! Dieu soit béni ! murmura-t-elle d'une voix tremblante, en levant vers lui son regard radieux. Et comment cela s'est-il fait, Ary ?

Alors, il lui raconta ses doutes, d'abord vagues, puis de plus en plus importuns. Le catholicisme avait d'abord attiré et charmé, puis profondément ému son âme par la sublime beauté de son culte, lorsqu'il avait, au cours de ses voyages, pénétré dans les églises, soit en simple curieux, soit pour y apporter le concours de son art.

Son âme mise en éveil par une inquiétude mal définie, avait cherché à voir de près ce catholicisme qu'il ne connaissait que par ce qu'il en avait entendu dire dans le milieu protestant où il avait vécu jusque-là. Il avait étudié, il s'était mis en rapport avec les maîtres de la doctrine catholique et peu à peu, son esprit était arrivé à la perception de la vérité intégrale. Il avait reconnu que l'Église romaine, seule, en possédait le trésor intact jalousement gardé à travers le flux et le reflux de la vie et des passions humaines sans cesse conjurés pour l'amoindrir. Une clarté chaque jour plus éclatante avait pénétré ce cœur droit et énergique. La vérité était trouvée, il l'embrassait sans hésitation, sans regret.

— Et je suis heureux ! — je ne puis vous dire à quel point ! Mais vous me comprenez, Anita, vous qui goûtez depuis toujours ces consolations mystérieuses, ces suaves délices de notre divine religion . . . Car je puis dire "notre" maintenant ! fit-il avec une allégresse qui trouva un écho dans le cœur d'Anita. Et pourtant, que d'ennuis m'attendent ! Je vais subir les attaques, les reproches de toute ma famille, me voir en butte à la colère de ma mère. Ce-

pendant je n'ai pas hésité, là étaient le devoir et le bonheur ; là se trouve le salut de mon âme.

— Oui, un cœur loyal tel que le vôtre ne pouvait demeurer volontairement dans l'erreur ! Savez-vous que vous venez de me donner la plus grande joie qui m'ait atteinte jusqu'ici, Ary ?

— Je voudrais tant vous en donner encore ! murmura-t-il si bas qu'Anita ne l'entendit pas.

Ils revinrent silencieusement vers la maison. Trop de sentiments doux et heureux emplissaient l'âme d'Anita pour qu'elle pût se mêler à cette foule brillante, et elle pria Ary de la conduire à la salle d'étude afin d'y trouver une reposante solitude. A la porte, il la quitta, et elle pénétra dans la pièce très faiblement éclairée. Frédérique était là, appuyée contre la cheminée, ses mains croisées soutenant sa tête pensive.

— Ah ! vous faites comme moi, Anita ? Ciel ! que ces fêtes sont longues et fastidieuses ! Mais vous avez un air heureux qui fait plaisir à voir, cousine !

— Je puis vous faire le même compliment, Frédérique, répliqua Anita en riant.

Et, de fait, un rayonnement inexprimable transfigurait ce visage si souvent assombri.

— Vous trouvez ?... En effet, je suis si... si heureuse ce soir, chère Anita ! dit-elle avec un élan de joie passionnée. Bientôt... dans peu de jours,

j'aurai ce que j'ai toujours rêvé. Il faudra lutter, j'aurai de durs instants, mais qu'importe ! Je triompherai, car je veux... oh ! il me faut le bonheur !

(A suivre)

LE TROTTOIR D'EN FACE

Machin avait un peu trop bu. C'était visible. Il allait cahin caha, au risque d'être écrasé par les autos du boulevard.

Il devait s'arrêter au numéro 125. Mais comme il n'y voyait plus clair, il interrogea un agent.

— Pardon, Monsieur, le numéro 125, s'il vous plaît ?

— 125 ? Trottoir en face !

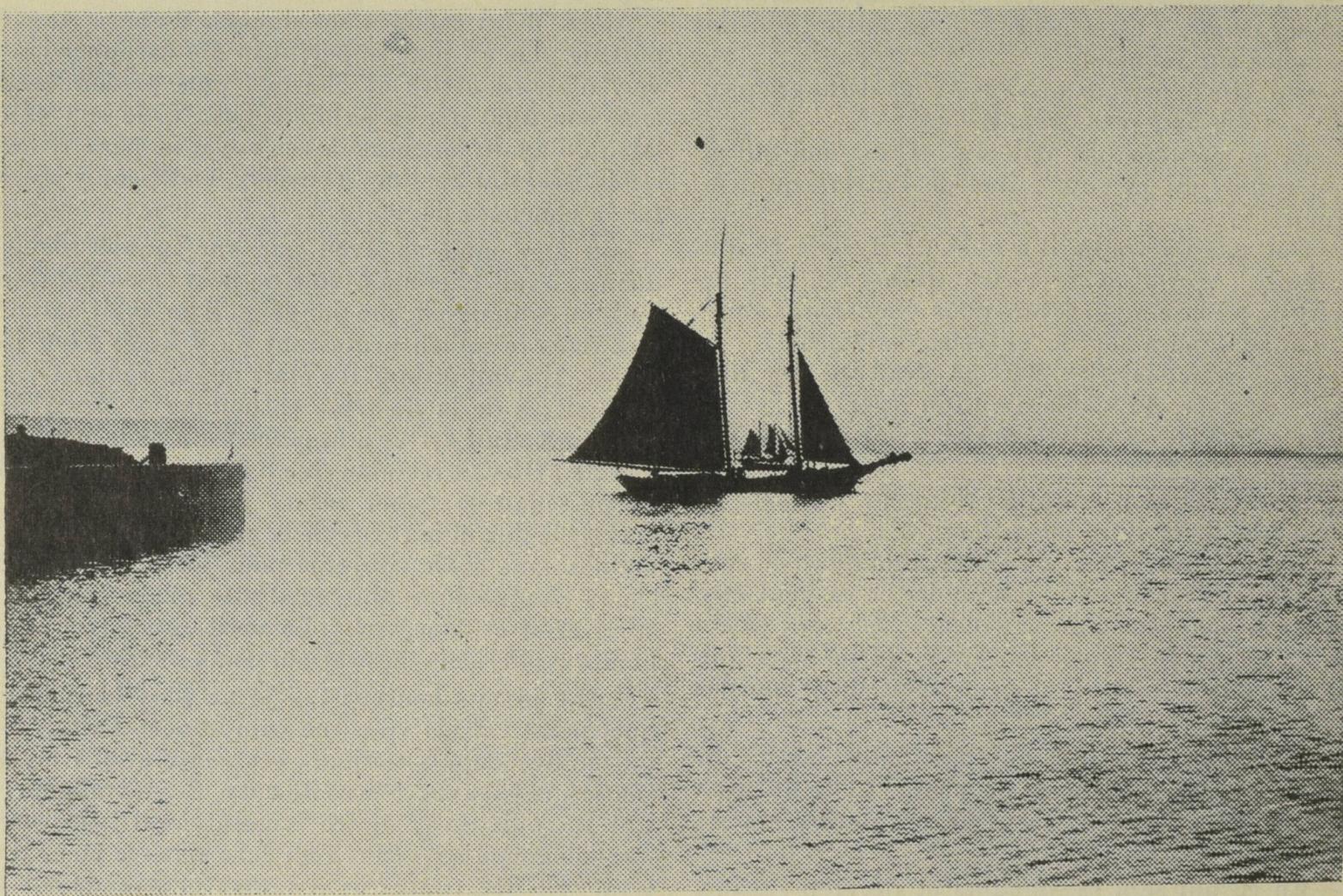
— Ah ! Ah ! Trottoir en face, merci.

Il traversa la rue et atteignit le trottoir indiqué. Puis pour plus de sûreté il demanda à un autre agent qui se trouvait là :

— C'est bien ici, n'est-ce pas, le trottoir d'en face ?

— Le trottoir d'en face, dit l'agent, mais non, voyons... il est de l'autre côté.

— J'en viens et on m'a dit que c'était ici !!



L'ARRIVÉE D'UNE BARQUE DE PÊCHE A SYDNEY, NOUVELLE-ÉCOSSE.